



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

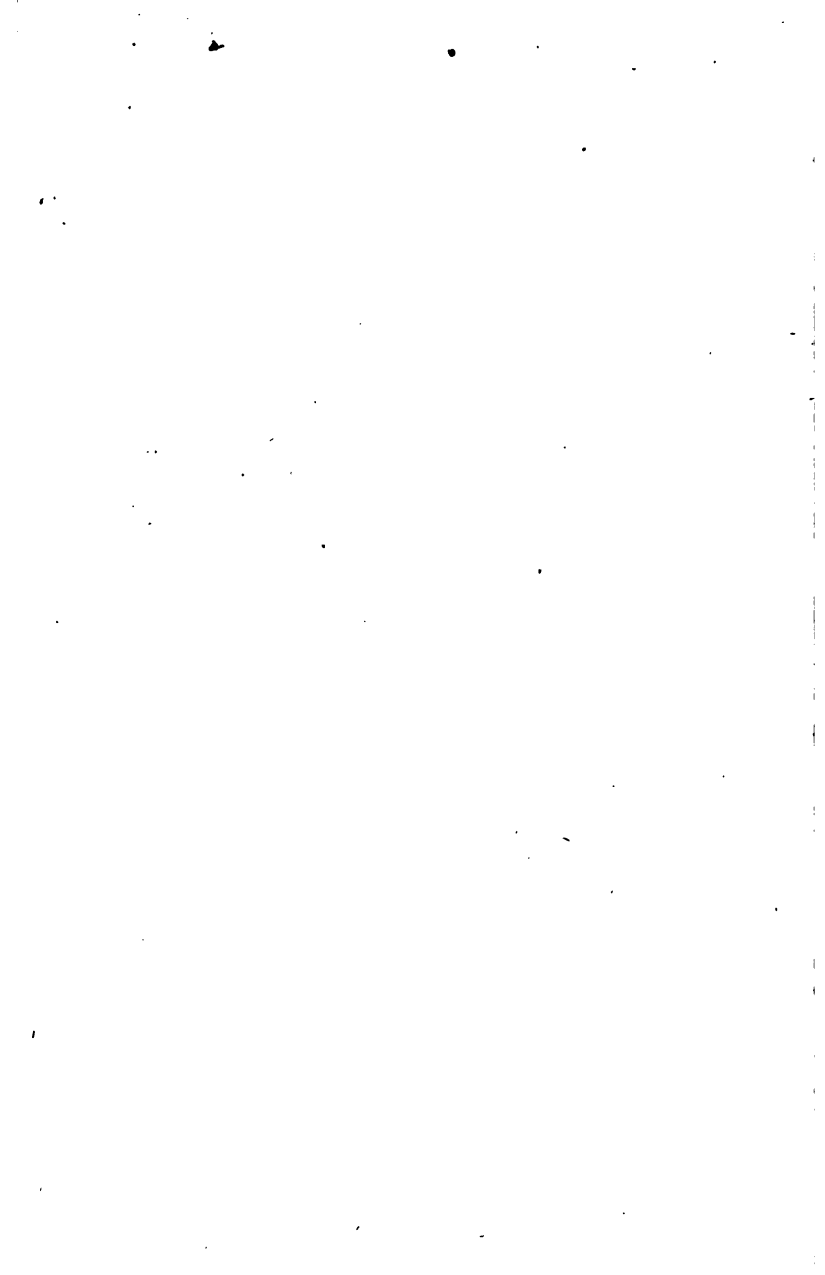
~~NS 409.27~~



Vol. I. 1869



Presented by St. Anne's
Society



OEUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE BERNARD

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES DE BERNARD.

13 volumes gr. in-18.

LE NŒUD GORDIEN.....	1 vol.
GERFAUT.....	1 vol.
LE PARAVENT.....	1 vol.
LA PEAU DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS.....	1 vol.
LES AILES D'ICARE.....	1 vol.
L'ÉCUEIL.....	1 vol.
UN HOMME SÉRIEUX.....	1 vol.
UN BEAU-PÈRE.....	1 vol.
LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.....	2 vol.
POÉSIES ET THÉÂTRES.....	1 vol.
NOUVELLES ET MÉLANGES.....	1 vol.

LA
PEAU DU LION

ET
LA CHASSE AUX AMANTS

PAR
CHARLES DE BERNARD

Nouvelle édition



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—
1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction
à l'étranger.



LA PEAU DU LION

I

LE FANTOME ROUGE

Entre Compiègne et Verberie on aperçoit au bord de la route une maison isolée, bien connue des riverains de l'Oise et de la forêt royale, car c'est là qu'ils trouvent un abri, moyennant finances, lorsque, attirés hors de leurs pénates par quelque fantaisie vagabonde, ils viennent attendre au passage les voitures publiques.

En 1838, à la fin d'une belle soirée de septembre, un homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette de fausse loutre jouait ainsi le rôle de voyageur expectant. L'arrivée d'une diligence allant à Paris mit fin à la faction qu'il montait depuis plus d'une heure à la porte du cabaret, où l'état de sa bourse lui avait probablement défendu de demander l'hospitalité. Une des personnes qui occupaient l'intérieur de la voiture étant descendue, il prit sa place, échange qui fit froncer le sourcil à deux femmes

encore jeunes entre lesquelles il dut s'asseoir, et dont la mauvaise humeur était facilement expliquée par le contraste qu'offraient le remplacé et son remplaçant.

Autant, en effet, celui-ci paraissait déplaisant et rustique avec sa figure brûlée par le hâle et ses vêtements parfumés de tabac, autant le premier, malgré la simplicité de son costume, semblait poli et bien élevé. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui avait l'air plus jeune ou plus vieux que cet âge, selon qu'on examinait particulièrement l'ensemble matériel de ses traits ou l'expression de sa physionomie. Son regard était habituellement si calme, son sourire même avait une retenue si grave, qu'on éprouvait une sorte de mécompte en ne trouvant ni rides à son visage ni cheveux gris sur sa tête. Ce contraste d'une verueur physique incontestable et d'une apparente maturité morale eût peut-être choqué les observateurs qui, sur la foi d'un dicton vulgaire, prétendent que la lame de l'esprit use toujours le fourreau de la chair et rendent ainsi la santé du corps solidaire de celle de l'âme. En voyant ici le fourreau en si bon état, sans doute ils eussent jugé la lame assez mal aiguisée : auraient-ils eu raison ? C'est ce que fera connaître la suite de ce récit.

A l'arrivée de la diligence la maîtresse du cabaret avait paru sur le seuil de son établissement. En reconnaissant à la lueur des lanternes de la voiture le voyageur qui venait d'en descendre, elle s'avança vers lui d'un air empressé.

— C'est vous, monsieur Servian, lui dit-elle avec la volubilité particulière aux femmes de sa profession ; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu dans notre pays ! Vous venez sans doute chez le colonel Herbelin ? Vous y trouverez votre neveu, monsieur Cambier.... Cette année je dis monsieur, car c'est un homme maintenant, et l'on peut dire un joli garçon.

— Félix fait bien de profiter de ses vacances, répondit le voyageur en souriant ; il vous a sans doute dit, madame Ribois, qu'il entre à Saint-Cyr dans six semaines.

— En attendant, reprit la cabaretière, je vous réponds qu'il s'en donne à cœur joie et qu'il fait prendre de l'exercice aux chevaux du colonel. Hier encore il a passé sur la route avec madame Caussade...

— Madame Caussade est chez son père ? interrompit Servian avec une vivacité qui démentait son sang-froid habituel.

— Elle y a demeuré presque tout l'été. C'est là une aimable femme, et qui aurait fait un fameux hussard ! Depuis la mort de ce pauvre M. Caussade, qui était bien vieux pour elle, le cher homme, elle n'engendre point de mélancolie. Elle tire des coups de fusil, elle monte à cheval, elle saute les haies et les fossés à vous faire dresser les cheveux. Enfin, c'est son idée, ça l'amuse. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est toujours de si bonne humeur que, si l'on ne se retenait, ça donnerait l'envie d'être veuve.

— Vous l'avez vue hier avec mon neveu ? dit le voya-

geur en affectant un air d'indifférence ; ils se promenaient à cheval ?

— Ventre à terre ; c'est toujours ainsi qu'ils se promènent.

— Ils étaient seuls ?

— Seuls ! d'où venez-vous donc ? Est-ce que depuis deux mois madame Caussade peut faire un pas sans être accompagnée de M. Tonayrion ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Servian avec une sorte de dédain.

— Vous ne connaissez pas monsieur Tonayrion ? répondit vivement la cabaretière : un superbe homme qui doit être au moins commandant de cuirassiers, tant il a l'air crâne ? un grand brun à moustaches qui a toujours une cravache à la main, un cigare à la bouche et qui fait sonner ses éperons en marchant ? Vous ne connaissez pas M. Tonayrion ?

— Est-il jeune ? demanda le voyageur.

— C'est un homme d'une trentaine d'années, un bel homme, on ne peut pas dire autrement ; et si fier avec ça ! Je crois qu'il ne ferait pas bon lui marcher sur le pied ou le regarder de travers.

— Demeure-t-il chez le colonel ?

— C'est tout comme, car il y vient de Paris à chaque instant, en attendant qu'il s'y établisse tout à fait.

— Tout à fait ? répéta Servian avec un accent de surprise.

— Qu'y aurait-il d'étonnant ? répliqua madame Ribois ;

le colonel Herbelin devient vieux ; si ce monsieur Tonayrion épouse sa fille, comme tout le monde le dit, ne feraient-ils pas bien de vivre ensemble ?

Servian fronça le sourcil en se mordant les lèvres. Pendant ce dialogue la diligence s'était remise en marche ; il la suivit quelque temps des yeux, comme s'il avait regretté d'en être descendu, et baissa ensuite la tête d'un air pensif.

— J'espère que vous allez passer la nuit chez nous, reprit la maîtresse du cabaret avec l'accent insinuant qu'emploient pour amadouer leurs pratiques les entrepreneurs d'hospitalité.

Distrait par ses réflexions, le voyageur ne répondit pas.

— Il est près d'onze heures, poursuivit madame Ribois d'une voix douceuse ; vous ne songez pas à aller aujourd'hui chez le colonel ? Sa maison est à plus d'une demi-lieue d'ici ; on ne voit ni ciel ni terre ; il faut passer par la forêt, et à pareille heure on y peut faire de mauvaises rencontres. Je vais donc, avec votre permission, préparer votre lit. Vous souperez sans doute avant de vous coucher ? Nous avons précisément du gibier magnifique.

— Merci, madame Ribois, répondit Servian enfin arraché à sa rêverie par les prévenances intéressées de son interlocutrice ; une autre fois je serai votre hôte ; en ce moment je ne puis m'arrêter.

— Mais la nuit est noire comme une taupe ; vous vous égarerez pour sûr.

— Je connais le chemin. Gardez, je vous prie, mon bagage ; demain je l'enverrai chercher.

— Ne prenez pas cette peine, monsieur Servian, on vous le portera, répondit la cabaretière, qui malgré son désappointement crut devoir montrer de la complaisance l'égard d'un homme dont elle connaissait la générosité.

S'éloignant aussitôt, le voyageur quitta la route et entra dans la forêt de Compiègne par un chemin fermé aux voitures, mais où les piétons pouvaient circuler à toute heure : il y marcha quelque temps d'un pas rapide sans que l'obscurité profonde dont il était entouré diminuât l'assurance de son allure. Au bout d'une dizaine de minutes, il tourna à gauche sans hésitation et s'engagea dans un nouveau sentier qui le conduisit bientôt hors de la futaie. Servian alors se trouva dans un petit chemin bordé d'un côté par la lisière de la forêt et de l'autre par un fossé couronné d'une haie qui servait de clôture au parc du colonel Herbelin. Il suivit ce défilé sans ralentir sa marche, malgré les pierres dont le sol était jonché en sa qualité de chemin vicinal, et s'arrêta enfin au pied d'un gros arbre dont ses mains interrogèrent l'écorce à tâtons. Ayant trouvé la cavité qu'il cherchait, le voyageur nocturne descendit dans le fossé et en escalada d'un élan vigoureux la crête intérieure. La haie qui se présenta devant lui ne l'arrêta qu'un seul instant. Avec la souplesse d'une couleuvre il se glissa par une étroite ouverture qu'une connaissance parfaite de la localité pouvait seule lui faire

distinguer au milieu des ténèbres, et se trouva presque aussitôt dans l'enceinte du parc.

Le lieu où Servian venait de pénétrer sans façon jouissait dans le pays d'une célébrité lugubre due à un tragique événement qui s'y était passé vingt-quatre ans auparavant et dont ce quart de siècle écoulé n'avait pas encore effacé le souvenir. Pendant l'invasion de 1814, un soldat d'un détachement russe logé dans la maison du colonel s'étant rendu coupable d'un de ces délits pour lesquels le code militaire de son pays trouve le knout trop doux, avait été fusillé précisément à cette place, puis enterré dans un trou creusé d'avance, sans plus de cérémonie que n'en exigent les obsèques d'un chien ou d'un cheval. Un étroit renflement du sol, deux ou trois cicatrices imprimées par les balles dans l'écorce d'un platane au pied duquel s'était agenouillé le patient, formaient les seuls vestiges de cette sanglante exécution. Loin d'offrir un aspect funèbre, la *fosse du Cosaque*, recouverte d'un frais gazon et ombragée par un arbre séculaire, semblait inviter les promeneurs à venir s'asseoir sur son tertre verdoyant.

Un Parisien, en plein jour surtout, eût abordé sans émotion cette tombe inoffensive; mais la superstition villageoise, ce tenace brouillard que les lumières du siècle n'ont pas encore dissipé, en éloignait comme d'un lieu redoutable la plupart des habitants du voisinage. Si l'on en croyait le bruit populaire, plus d'une fois, à l'entrée de la nuit, quelque paysan attardé dans le chemin qui côtoyait le parc avait vu se dresser subitement devant lui

le Cosaque défunt armé d'une lance gigantesque. Les esprits forts soutenaient vainement que ce fantôme n'était autre chose qu'un des pins ou des peupliers plantés le long de la haie de M. Herbelin ; la majorité, toujours amie du merveilleux, acceptait comme articles de foi les apparitions du soldat fusillé ; quelques-uns même prétendaient l'avoir aperçu monté sur son cheval et galopant aussi vite qu'un sorcier qui se rend au sabbat, mais les experts en fait de miracles rejetaient cette version sous prétexte que la qualité de revenant est particulière à l'homme, et que les animaux n'y ont aucun droit.

Passer au milieu de la nuit dans le chemin au bord duquel se trouvait la *fosse du Cosaque* semblait donc un acte de témérité qu'à deux lieues à la ronde bien peu de personnes se fussent hasardées à commettre, à moins d'une nécessité absolue.

Jusqu'alors, malgré l'épaisseur des ténèbres, le voyageur s'était dirigé avec une assurance propre à faire supposer que ses yeux possédaient la perspicacité merveilleuse dont est douée dans l'obscurité la prunelle des chats. En ce moment cette faculté clairvoyante parut l'abandonner. Quoiqu'il ne marchât plus qu'avec précaution, à cause des arbres dont le terrain était planté irrégulièrement, il dévia de la ligne qu'il s'était tracée, et se vint heurter assez rudement contre le platane dont nous avons parlé.

— Voici la fosse du Cosaque, pensa-t-il en sentant l'écorce de l'arbre s'écailler dans sa main et la terre se

bomber sous ses pieds ; j'ai mal pris mes mesures ; l'allée qui mène à la maison est plus à droite.

Dans la crainte de se tromper encore, Servian resta un instant arrêté, en cherchant à s'orienter d'une manière certaine ; au moment où il se remettait en marche, un incident aussi étrange qu'inattendu vint le tirer d'incertitude et lui désigner le chemin qu'il devait prendre. Dans la direction où il espérait de trouver l'allée qui conduisait presque en ligne droite au logis du colonel, il aperçut tout à coup, à une distance que l'obscurité rendait inappréciable, un point lumineux dont les rayons tremblotants s'épandaient au milieu des ténèbres sans avoir la force de les dissiper. Cette espèce de fanal, dont le mobile restait encore invisible, s'avancait en sautillant, semblable aux feux follets qui dans les marécages égarent parfois les voyageurs. A mesure qu'il se rapprochait de Servian, celui-ci distinguait mieux quelque chose d'incompréhensible apparence que la lumière mystérieuse semblait traîner à sa suite ; il l'aperçut enfin complètement, et eut alors sous les yeux un objet capable de faire reculer d'épouvante un homme dont les nerfs n'eussent pas été aussi inébranlables que ceux de ce terrible saint Antide, qui donnait les étrivières au diable chaque fois que ce dernier se permettait de le tenter.

A la vue de l'être inconnu qui s'avancait vers Servian, le saint vénérable dont nous avons mêlé le nom à ce profane récit eût, selon toute apparence, préparé ses verges comme pour le malin esprit lui-même, car à moins d'être

Satan il était impossible d'offrir un aspect plus effrayant que celui de cette nocturne apparition. Mortel, spectre ou peut-être démon, ce singulier personnage était habillé d'un long vêtement couleur de sang dont le capuchon relevé laissait apercevoir une figure d'une blancheur si extraordinaire que près d'elle la pâleur qui couvre les joues des cadavres eût paru fraîche et animée. Ce fantôme en robe rouge tenait un miroir où il regardait attentivement sa physionomie sépulcrale à l'aide d'une lanterne sourde qu'il portait de la main droite, et dont la clarté frappait la glace d'aplomb. Absorbé dans cette contemplation qui paraissait prouver que la coquetterie n'est point étrangère aux habitants de l'autre monde, il marchait d'un pas rapide sans jamais tourner les yeux à droite ni à gauche. A mesure qu'il approchait, ses mains agitées d'un tremblement convulsif de plus en plus marqué semblaient près de laisser échapper le miroir et la lanterne dont elles étaient chargées, et sa face blafarde offrait une expression si lamentable qu'on eût dit qu'il éprouvait lui-même à la vue de son image la terreur qu'il était fait pour inspirer aux autres.

Moins effrayé que surpris à l'aspect d'une créature si étrange, Servian se tint caché derrière l'arbre contre lequel il s'était heurté, et il attendit avec une curiosité muette la fin de cette aventure. Le lugubre promeneur vint droit à la fosse du Cosaque. Arrivé au pied du platane, il posa sa lanterne sur le gazon et arracha une des plaques écailleuses que forme en se desséchant l'écorce

de cette espèce d'arbres. Il reprit alors la lanterne et resta immobile, les yeux béants, l'air effaré, et regardant avec un trouble visible la place où reposait le soldat fusillé. Après un instant de cette contemplation silencieuse, il ouvrit lentement la bouche, et d'une voix étranglée qui paraissait sortir d'un goiser décharné par le séjour de la tombe, il chanta : *Requiem æternam dona eis, Domine.*

— *Et lux perpetua eis luceat*, répondit Servian avec un accent sépulcral.

Le fantôme fit un bond en arrière, comme si le Cosaque subitement ressuscité avait répondu à sa prière par quelque effroyable coup de lance. Pendant une dizaine de secondes il trembla si fort que dans ses mains la lanterne et le miroir s'entre-choquaient convulsivement. Tout à coup il lâcha l'un et l'autre, et un instant après il tomba lui-même à la renverse aux yeux de Servian, fort surpris d'un semblable dénoûment.

L'ÉPREUVE NOCTURNE

En voyant tomber comme une masse inanimée le fantôme à la robe rouge, Servian sortit de sa cachette et ramassa la lanterne, qui dans sa chute ne s'était pas éteinte. Sans paraître éprouver d'autre émotion que celle de la curiosité, il s'approcha du personnage mystérieux qui restait étendu sur le gazon. D'une main il toucha ses vêtements et s'assura que le corps qu'ils recouvraient, quoique d'apparence très-fantastique, était de chair et d'os en réalité ; de l'autre main il mit la lanterne sous le nez de l'inconnu, à qui l'éclat soudain de la lumière ne fit pas ouvrir les yeux, et dont la figure, aussi blanche que si on l'avait fardée avec de la céruse, conserva l'immobilité funèbre qui caractérise le visage des morts.

— Pardieu ! le revenant est évanoui, se dit Servian, il paraît qu'il ne s'attendait pas à ma réplique. Je voudrais bien pourtant qu'il reprît connaissance ; je suis curieux de savoir s'il parle mieux qu'il ne chante.

Après avoir réfléchi un instant aux moyens de terminer

une pâmoison qui semblait vouloir durer indéfiniment. Servian se rappela qu'à quelques pas de là coulait un petit ruisseau dont les méandres capricieux n'étaient pas un des moindres agréments du parc de M. Herbelin. Il y courut aussitôt, en s'éclairant de la lanterne, et plongea dans ce frais courant un foulard qu'il avait dans sa poche. Revenant aussi vite qu'il était allé, il appliqua ce remède improvisé sur la figure de l'homme évanoui ; à l'instant même celui-ci frissonna, ouvrit les yeux à demi et fit un effort pour se soulever.

Encouragé par ce premier succès, Servian détacha le mouchoir, qui, grâce à l'eau dont il était imbibé, s'était plaqué sur les traits de l'inconnu. Il vit alors, avec une surprise voisine de la stupéfaction, que la surnaturelle pâleur de celui-ci avait miraculeusement disparu, en laissant seulement çà et là quelques taches blanchâtres. Sans se laisser déconcerter par ce nouveau prestige, Servian frotta rudement avec le foulard mouillé le visage du fantôme, qui, bientôt ranimé par cette friction glaciale, fit un brusque soubresaut, et se mit sur son séant ; dans ce mouvement, le capuchon rouge qui lui enveloppait la tête s'abattit sur ses épaules et découvrit une chevelure brune et touffue dont les boucles soyeuses eussent mérité d'orner le front d'une jolie femme.

— Mais c'est cet étourdi de Félix, s'écria Servian en approchant de nouveau la lanterne des yeux de l'ex-revenant, dont la face blême et effrayante était devenue

soudainement le visage plein de santé d'un beau garçon de dix-huit ans.

— *Et lux.... perpetua.... luceat eis*, murmura le jeune homme d'une voix entrecoupée.

— Es-tu somnambule ou fou ? reprit Servian, qui, en remarquant l'expression de terreur empreinte sur les traits de son neveu, perdit toute envie de rire et ne put se défendre d'une sorte d'inquiétude.

— ... *Luceat eis*, balbutia une seconde fois Félix Cambier en promenant autour de lui des yeux égarés et contrefaisant l'accent sépulcral dont s'était servi son oncle ; le mort a parlé... Quelles affreuses ténèbres... Le Cosaque... Je suis donc un spectre... Otez ce miroir... que je ne voie plus cette figure effroyable... Fusillez-moi plutôt comme le Cosaque... Oh ! ma tête ! ma tête !... Mon Dieu ! est-ce que je vais devenir foi !

A ces mots Félix porta les mains à son front, qu'il pressa fortement comme pour y étouffer la démence dont il croyait sentir les premières atteintes, puis il se laissa aller en arrière et parut près de retomber évanoui. Servian, dont ce langage incohérent et cette pantomime convulsive avaient redoublé l'anxiété, le soutint dans ses bras, et d'une voix douce comme celle d'une mère qui parle à son enfant :

— Reviens à toi, mon ami, lui dit-il ; tout ceci n'est qu'un cauchemar, et maintenant te voilà éveillé. Allons, parle-moi et explique ce que signifie cette mascarade... Mais regarde-moi donc !

Le jeune Cambier entr'ouvrit les yeux et les referma aussitôt d'un air d'effroi.

— Est-ce que tu ne me vois pas ? continua Servian ; ne reconnais-tu point ton oncle ?

— Cosaque... miroir... *Lux perpetua*, balbutia Félix en claquant des dents.

— Mais, Dieu me pardonne ! tu trembles, reprit l'homme de quarante ans, qui crut devoir essayer de la moquerie. Comment, un grand garçon ! un bachelier ès-lettres ! un guerrier qui va entrer à Saint-Cyr ! trembler comme une petite fille à qui l'on parle de Croquemitaine ? Ce n'est pas notre sang qui coule dans tes veines. Rodrigue, n'as-tu point de cœur ? Es-tu donc un poltron ?

Ce dernier mot produisit un effet magique sur le futur officier, qui d'un bond se trouva debout. Après avoir regardé un instant autour de lui de l'air d'un homme qui s'éveille d'un songe, il arrêta les yeux sur son interlocuteur, qui se baissait pour ramasser le miroir et la lanterne.

— Monsieur Tonayrion, dit-il d'une voix altérée par la colère et non plus par la terreur, la plaisanterie peut être excellente, mais pour moi je la trouve stupide. Je prouverai, quand vous voudrez, que je ne suis pas un poltron et que vous n'êtes qu'un sot.

— Bravo ! Félix, répondit Servian en relevant la tête ; je retrouve mon Cid. Il est heureux pour moi que je ne sois pas monsieur Tonayrion, car je vois que tu me ferais passer un mauvais quart-d'heure.

— Comment, c'est vous, mon oncle ! s'écria le jeune homme stupéfait de cette rencontre ; c'est donc vous qui tout-à-l'heure m'avez fait...

— Une si belle peur ; c'est moi-même.

— Peur ! vous ne me croyez pas si enfant, dit Félix, devenu rouge jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi t'en défendre ? Les plus grands héros ne sont pas exempts de cette faiblesse, et il n'y a que les fanfarons qui prétendent n'avoir jamais eu peur. Mais à présent que te voilà remis de ta panique, m'expliqueras-tu enfin ce que signifie la scène que tu viens de jouer ? Est-ce du somnambulisme ? est-ce un pari ? ou bien y a-t-il un bal masqué chez le colonel ?

Pendant ce dialogue Cambier avait achevé de recouvrer ses esprits. Il baissa la tête avec confusion ; quand il la releva, des gouttes de sueur humectaient son front et deux larmes tremblaient aux cils de ses paupières.

— Mon oncle, dit-il d'un ton pathétique, vous avez toujours été pour moi d'une bonté paternelle, et je suis sûr que vous ne voudriez pas me faire un chagrin mortel.

— Pas même un petit chagrin, répondit Servian avec affection.

— Eh bien ! alors, donnez-moi votre parole d'honneur de ne jamais dire, à qui que ce soit au monde, un seul mot de ce qui vient de se passer. Songez que si vous me

refusez ce que je vous demande, je me sens capable de tout.

— De tout ! c'est un peu vague ; de quoi te sens-tu capable en particulier ?

— De me brûler la cervelle, dit Félix d'un air tragique.

— Peste ! rien que cela. Et pourquoi, s'il te platt, veux-tu te brûler la cervelle ?

— Pourquoi ! reprit l'élève de Saint-Cyr, dont les yeux, semblables à un ciel d'orage, versaient à la fois des éclairs et des larmes ; vous me demandez pourquoi ! Parce que je suis indigne de vivre ; parce qu'à mon âge je n'ai pas plus de cœur qu'un gamin ; parce que j'ai mérité d'être traité par vous de poltron ; parce que je suis une poule mouillée, un lâche, UN ENFANT ! s'écria enfin Félix, qui pour dernier soufflet à s'appliquer ne trouva rien de plus énorme que ce mot *enfant*, le terme le plus ignominieux de la langue française aux yeux d'un homme de dix-huit ans.

— Fi donc ! est-ce qu'un soldat doit pleurer ! répondit Servian en retenant un sourire. Allons, essuie tes yeux ; je te promets de ne rien dire qui puisse compromettre ta réputation.

— C'est que, voyez-vous bien, mon oncle, reprit le héros en herbe, un peu calmé par l'assurance qu'il venait de recevoir, si madame Caussade savait que j'ai eu peur, elle se moquerait de moi du matin au soir, et j'aimerais autant recevoir une balle dans la cervelle.

Le sourire qui errait sur les lèvres de Servian disparut soudain.

— Tu tiens donc beaucoup à l'opinion de madame Caussade ? dit-il à son neveu en le regardant fixement.

— A moins d'être sans âme, comment n'y pas tenir ? répondit le jeune homme avec une sorte d'exaltation ; elle est si belle, si spirituelle, si moqueuse ! Si charmante quand elle vous sourit, si redoutable quand elle vous persifle ! Elle a de si grands yeux noirs, des dents si blanches, un air si vif et si noble à la fois, une taille si séduisante, tant de grâce dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait ! tant...

— Madame Caussade est une femme charmante, je sais cela depuis longtemps, interrompit Servian d'un ton sérieux ; ainsi donc, trêve d'enthousiasme. Il nous faut gagner la maison, car je ne crois pas que tu aies, non plus que moi, le dessein de prendre pour lit la fosse du Cosaque. En marchant, tu vas me raconter à quel propos je te rencontre au milieu de la nuit et en un lieu pareil, dans ce burlesque équipage, qui a dû faire mourir de peur toutes les chouettes du parc.

— Vous savez que chez le colonel on veille assez tard, répondit Félix en se mettant à marcher à côté de son oncle ; — tantôt on joue au whist, tantôt on fait de la musique. Ce soir, on parlait de revenants. Le colonel racontait une aventure qui lui est arrivée dans un cimetière, en Allemagne. Monsieur Tonayrion — un grand fat que

je déteste à cause de ses airs insolents, le beau monsieur Tonayrion s'attribuait également un rôle dans deux ou trois scènes du même genre, plus incroyables les unes que les autres. Moi seul, je n'ai pas l'imagination si prompte à inventer des fables, je n'avais rien à raconter ; mais comme il ne me convenait pas de paraître ébloui des prouesses fantastiques de M. Tonayrion, j'ai pris la liberté de tourner en ridicule tout ce prétendu merveilleux, bon seulement pour effrayer les petits enfants. Là-dessus on m'a défié de soutenir par des actes l'incrédulité absolue que je manifestais. Madame Caussade me regardait avec son malicieux sourire dont j'ai si peur ; elle avait l'air de douter de ma fermeté ; je voyais qu'elle avait envie de la mettre à l'épreuve. Vous pensez bien, mon oncle, que, dans cet état de choses, eussé-je dû affronter une batterie chargée à mitraille, il m'était impossible de ne pas accepter le défi.

— Quel défi ? demanda Servian avec un peu d'impatience.

— Voici ce que c'est. Je devais, dans le costume que vous voyez...

— Cette effroyable robe rouge ? Où as-tu déterré un pareil épouvantail ?

— C'est une magnifique robe de chambre, façon moyen-âge, que j'ai fait faire à Paris il n'y a pas un mois, répondit Félix un peu piqué de la manière irrévérencieuse dont on traitait son vêtement favori ; il a donc été con-

venu que, vêtu de cette robe qui lorsqu'on en relève le capuchon a une physionomie réellement formidable, le visage couvert de blanc, une lanterne d'une main, et de l'autre un miroir où je devais me regarder constamment, je traverserais le parc, qui d'ici à la maison a au moins un demi-quart de lieue de longueur, et viendrais chanter un verset du *Requiem* sur la fosse du Cosaque. Pour prouver que j'ai accompli l'épreuve jusqu'au bout, je dois rapporter un morceau de l'écorce du platane planté à cette place. Il n'y a pas dans tout le parc un seul autre arbre de cette espèce ; aussi la preuve a-t-elle été jugée décisive.

— Et c'est madame Caussade qui a réglé les arrangements de cette aimable plaisanterie ? demanda Servian d'un ton où perçait un vif mécontentement.

— Madame Caussade, le colonel, M. Tonayrion, tout le monde a donné son avis pour rendre mon personnage le plus effrayant possible. Voulant faire la chose de bonne grâce, non-seulement j'ai consenti à tout, mais j'y ai mis du mien ; c'est moi qui ai eu l'idée de me barbouiller de blanc le visage. Bref, ma toilette achevée, je me suis mis en route. D'abord, tout est bien allé. J'entendais derrière moi la grosse voix du colonel, le rire moqueur de madame Caussade, et moi-même, en voyant dans ce maudit miroir ma figure enfarinée comme celle de Debureau, j'avais peine à garder mon sérieux ; plus d'une fois j'ai été sur le point d'éclater. A mesure que je marchais, les plai-

santeries qu'on m'adressait depuis le salon m'arrivaient d'une manière moins distincte. Peu à peu je n'ai plus rien entendu, et je me suis trouvé seul, au milieu d'une nuit profonde et d'un silence solennel. Vainement je prêtai l'oreille dans l'attente de quelque bruit : pas un souffle d'air, pas un chant d'oiseau, pas une feuille sèche. Le parc entier était muet comme la tombe.

Malgré moi, la tristesse de ce repos absolu et l'épaisseur des ténèbres dont je me voyais enveloppé m'ont fait éprouver alors une inquiétude indéfinissable. Honteux de cette émotion naissante, j'ai voulu m'en moquer, et de nouveau je me suis mis à rire au nez de ma figure, que je n'avais pas cessé un seul instant de regarder de la manière la plus consciencieuse. Mais probablement ma gaieté n'était pas très-franche, car cet infernal miroir m'a renvoyé au lieu de sourire, une effrayante grimace. Alors, que vous dirai-je ! une sorte de vertige s'est emparé de mon imagination ; toutes les histoires de revenants que j'ai lues dans mon enfance ce sont présentées à mon esprit. Je me suis rappelé, sans le vouloir, les endroits les plus terribles des romans de madame Radcliffe. Les apparitions surnaturelles dont je venais d'entendre le récit ont perdu leur invraisemblance. Ma tête s'est montée de plus en plus, j'ai fini par oublier qu'il s'agissait d'un pari, d'une épreuve, d'une plaisanterie en un mot, et il m'a semblé que j'étais le jouet d'une de ces visions auxquelles j'avais refusé de croire. L'horrible visage dont par un charme diabolique je ne pouvais détourner ma vue, me

dévorait des yeux et prenait à chaque instant une expression plus terrible. Sans doute, l'émotion que je cherchais à vaincre altérait ma physionomie, qui, en se reflétant dans le miroir, devenait pour moi-même quelque chose d'inconnu, de surhumain, d'épouvantable. A moitié fou, j'ai pourtant continué mon chemin, poussé par je ne sais quelle puissance étrangère à ma volonté. Je ne pensais plus, je n'agissais plus, le spectre du miroir que je voyais marcher à reculons devant moi me traînait à sa suite sans que j'eusse la force de me soustraire à son étreinte invisible.

Ce qui s'est passé dans ma tête pendant le reste du trajet est un rêve comme on en doit faire à Charenton, et qui me briserait le cerveau si j'essayais d'en retrouver les détails. Arrivé devant la fosse du Cosaque, j'ai accompli machinalement ce qui m'avait été prescrit. J'ai arraché le morceau d'écorce, j'ai entonné le *Requiem*; je m'en souviens à merveille. Puis tout-à-coup une voix effroyable a répondu à la mienne et m'a fait perdre le peu de bon sens qui me restait encore. Vous avouerez-vous ma faiblesse, ma stupidité ? il m'a semblé que je venais de commettre un sacrilège et que le Cosaque sortait de sa fosse pour me punir. J'ai senti que la tête me tournait et j'ai eu froid au cœur; après cela, je ne me rappelle plus rien.

Servian avait écouté son neveu d'un air distrait.

— Elle est toujours la même, dit-il en se parlant tout bas quand Félix eut achevé son récit; irréflichte, volon-

taire, exigeante, ne reconnaissant d'autre loi que son bon plaisir et d'autres règles que ses caprices. Comme les sauvages dont parle Montesquieu, elle eouperait l'arbre pour avoir le fruit. Quel dommage !

Les deux hommes gardèrent quelque temps le silence ; tout-à-coup au fond de l'allée où ils marchaient ils aperçurent une lumière qui venait à eux.

— Est-ce encore un revenant ? dit Servian en sortant de sa rêverie.

— C'est moi qu'on cherche, répondit Cambier avec inquiétude ; on aura trouvé que je restais longtemps, et peut-être croit-on que je n'ai pu accomplir le pari. Mon oncle, vous vous rappelez ce que vous m'avez promis ?

— Sois tranquille, répondit Servian en souriant, si l'on m'interroge, je rendrai bon compte de ta valeur.

— Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira, mais que ce soit entre nous, reprit Félix d'une voix pressante ; devant elle surtout, pas une raillerie, pas un mot, je vous en conjure.

— *Devant elle...* L'écolier est sans façon, pensa l'homme de quarante ans, à qui son neveu déplut considérablement sans s'en douter ; elle l'a ensorcelé. Mais de quel droit lui ferais-je une leçon ? A son âge plus qu'au mien il est permis d'être fou.

Pendant ce temps, la lumière qu'ils avaient aperçue s'était rapprochée, et bientôt ils purent entrevoir un groupe qui s'avancait vers eux. En tête se trouvait un domestique armé d'une lanterne. Derrière lui le colonel

Herbelin marchait d'un pas militaire en conservant régulièrement la distance, comme fait un officier de ronde à l'égard du porte-fallot qui le précède. Sur la même ligne, madame Caussade, enveloppée d'un long châle qu'elle avaient frileusement relevé au-dessus de sa tête, s'avancait appuyée sur le bras de monsieur Tonayrion, qui, si l'on en croyait de fréquents éclats de rire, faisait des frais nombreux pour entretenir la gaieté de sa compagne.

— Halte-là ! qui vive ? cria le colonel d'une voix de Stentor, quand les deux groupes furent assez près l'un de l'autre pour pouvoir se parler.

— Deux revenants au lieu d'un, répondit Servian en prenant une intonation non moins formidable.

— Eh ! je ne me trompe pas, c'est notre ami Servian, reprit monsieur Herbelin, lorsqu'à la lueur des deux lanternes réunies il eut pu considérer les traits du nouvel hôte qui lui arrivait, et par un mouvement empressé il lui prit la main qu'il secoua cordialement.

Servian rendit au colonel cette étreinte amicale, puis il s'inclina en silence devant madame Caussade, qui en le reconnaissant avait rougi légèrement, et finit par échanger avec monsieur Tonayrion un salut également bref des deux parts.

— Qui diable se serait attendu au plaisir de vous voir ce soir, dit le colonel en prenant le bras de son ami ; je vous croyais encore en Italie. Ah, ça ! j'espère que voilà vos voyages finis ? Savez-vous qu'il y a plus d'un an que vous courez les grandes routes ? Mais nous parlerons de ça

plus tard. En ce moment nous avons un fantôme à confesser. Allons, Félix, avancez à l'ordre.

Le jeune Cambier obéit à cette injonction, et portant militairement le revers de la main à son front, il présenta le morceau d'écorce qu'il avait arraché au platane.

— Bravo ! la jeune France ! s'écria le colonel en riant avec bonhomie ; j'étais sûr qu'il s'en tirerait à son honneur.

— Est-ce bien véritablement du platane ? demanda madame Caussade avec une incrédulité railleuse.

— Madame... dit Félix d'un air offensé.

— Allons, soit ; ne vous fâchez pas, reprit la jeune femme, je veux croire que vous avez scrupuleusement accompli la gageure ; mais avouez du moins que vous avez eu bien peur.

— Peur ! madame, répondit Cambier en se déconcertant malgré lui ; vous ne croyez pas ce que vous dites là.

— Je le crois d'autant plus qu'en ce moment vous rougissez, repartit madame Caussade avec une inexorable moquerie.

— Je rougis, moi ! dit l'élève de Saint-Cyr, dont le visage sembla vouloir lutter d'éclat avec sa splendide robe de chambre ; je vous jure, madame, que vous vous trompez... Pour ôter mon blanc, j'ai été obligé de me frotter longtemps la figure... Voilà pourquoi je paraîs plus rouge que de coutume... mais quant à avoir eu peur... je ne suis pas un enfant... demandez plutôt à mon oncle...

Servian répondit par un malicieux signe d'intelligence

au regard suppliant que lui jetait son neveu. Prenant ensuite le sérieux solennel d'un témoin qui dépose devant la justice :

— Pour rendre hommage à la vérité, dit-il, je dois déclarer que Félix s'est bravement comporté dans son rôle de spectre. Je crois que peu d'hommes de son âge auraient gagné leurs éperons d'une manière si intrépide.

— Puisque monsieur Servian se porte garant du courage de son neveu, ce sera pour nous désormais un article de foi, repartit vivement madame Caussade ; monsieur Servian est trop expert en matière de bravoure, pour que son opinion ne fasse pas autorité.

Ces paroles furent accentuées par une telle expression de persiflage, qu'un homme, sans être trop pointilleux, devait y voir une intention offensante. Au lieu de paraître blessé, Servian sourit.

— Vous me flattez, madame, répondit-il avec une sorte de modestie ironique ; mais je ne puis accepter sérieusement vos éloges. Loin de me piquer d'une héroïque intrépidité, je dois avouer qu'en apercevant Félix j'ai été sur le point de battre prudemment en retraite.

— Vous l'avez pris sans doute pour un voleur ? dit madame Caussade, qui articula ce dernier mot avec une affectation singulière, comme si elle avait fait allusion à quelque circonstance connue seulement de l'homme à qui elle s'adressait.

— Je ne crains pas les voleurs tous les jours, répondit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui

changea sans doute en mécontentement la disposition moqueuse de madame Caussade, car, au lieu de continuer cette conversation, elle reprit le bras de M. Tonnayrion et affecta de ne plus causer qu'avec lui.

Il était plus de minuit lorsqu'on fut de retour à la maison. Le colonel ne tarda pas à donner le signal de la retraite en allumant un bougeoir ; tandis que les autres en faisaient autant, Servian s'approcha de madame Caussade, qui fermait le piano.

— Madame, lui dit-il à demi-voix d'un ton sérieux où perçait une émotion involontaire, ayez assez bonne opinion de moi pour croire que je ne serais pas venu ici si j'avais cru vous y rencontrer. Puisque ma présence vous déplaît, dites un seul mot ; demain, avant votre lever, je serai parti.

— Je suis chez mon père et non chez moi, répondit madame Caussade avec une froideur un peu apprêtée ; ici, je n'ai d'ordres à donner à personne ; c'est à vous, monsieur, de juger du plus ou moins de convenance de votre visite.

Elle termina aussitôt ce dialogue par une légère inclination de tête ; et, prenant congé de son père ainsi que de ses hôtes, elle sortit du salon, où, un instant après, il ne resta plus personne.

III

LA DILIGENCE ATTAQUEE.

Le lendemain, avant que la cloche eût sonné le déjeuner, M. Herbelin, à qui la pluie n'avait pas permis de faire dans le parc sa promenade quotidienne, se trouvait assis dans sa chambre à coucher, où il prenait le mauvais temps en patience à l'aide d'une longue pipe d'écume de mer. Deux ou trois petits coups rapidement frappés contre la porte interrompirent cette agréable occupation. Le colonel se leva de l'air d'un écolier surpris en faisant l'école buissonnière ; sans prendre le temps d'éteindre sa pipe, il la cacha dans un des tiroirs du bureau, et alla ensuite ouvrir la porte ; sur le seuil, il aperçut sa fille dans le coquet appareil d'une fraîche toilette du matin.

— Je l'aurais parié, dit madame Caussade, qui en entrant commença par ouvrir les fenêtres pour livrer passage au nuage odorant dont la chambre était pleine ; vous ne voulez donc jamais vous corriger de cette vilaine habitude ? Vous mériteriez d'être mis aux arrêts forcés.

— Aux arrêts forcés pour avoir fumé un pauvre petit

cigare ! répondit le colonel avec l'accent de soumission familial aux pères qui gâtent leurs enfants.

— Un cigare ! croyez-vous que je ne reconnaisse pas votre affreux tabac de caporal ?... N'est-ce pas ainsi que vous appelez ce poison ? Mais prenez-y garde, si jamais je parviens à mettre la main sur votre pipe...

Par un geste furtif, M. Herbelin ôta la clef du tiroir où il avait enfermé le corps du délit, et il la glissa dans sa poche.

— Allons, Estelle, ne gronde pas, dit-il ensuite d'une voix caline ; je te promets de ne plus me servir que des cigares de M. Tonayrion ; ceux-là, tu les tolères : ainsi, lève mes arrêts et viens m'embrasser.

— Je vous embrasserai quand vous ne fumerez plus, répondit madame Caussade avec une mutinerie boudeuse qui, à l'égard de tout autre qu'un père, eût ressemblé à de la coquetterie.

— Comme il vous plaira, madame, reprit le bon colonel en affectant un air fâché ; mais je ne pense pas que vous soyez venue ici uniquement pour me faire un sermon. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de recevoir votre visite ?

— J'allais vous le dire, répondit Estelle, dont la charmante figure prit une expression de gravité ; je viens vous faire mes adieux.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? interrompit M. Herbelin, qui regarda sa fille avec étonnement.

Madame Caussade prit une chaise et se vint asseoir près de son père. En voyant cette manœuvre, prélude ordi-

naire des conversations confidentielles, celui-ci devint sérieux à son tour, et il attendit en silence que la jeune femme s'expliquât.

— Mon père, dit alors Estelle, je vous demande seulement cinq minutes d'attention. Il y a dix-huit mois, quand je devins veuve, un homme que vous connaissez beaucoup, et qui avait été également l'ami de M. Caussade, me demanda en mariage...

— Sans que j'en aie rien su ? interrompit brusquement le colonel.

— Sans que vous en ayez rien su. Il pensait sans doute que mon consentement serait plus difficile à obtenir que le vôtre, et il jugea à propos de s'adresser à moi. Quoique ce parti me convint sous beaucoup de rapports, je le refusai pour une raison unique, mais à mes yeux péremptoire. Tolérer les assiduités d'un homme dont je ne voulais pas accueillir les prétentions eût été d'une légèreté impardonnable ; on m'eût, avec raison, accusée de coquetterie. La personne dont il s'agit fut donc obligée de se soumettre à ma détermination franchement exprimée de ne plus la recevoir. Un voyage lui servit de prétexte pour s'éloigner de moi, et pendant plus d'un an nous ne nous sommes pas revus. Aujourd'hui, un hasard qu'il m'est difficile de ne pas croire un peu prémédité nous réunit de nouveau. Ce rapprochement me contrarie, me gêne, me déplaît en un mot, et je suis décidée à y mettre fin le plus tôt possible ; mais il n'est pas juste que ceci vous cause le plus petit désagrément, je ne veux pas vous

priver du plaisir de recevoir chez vous un de vos amis. C'est donc moi qui m'éloignerai cette fois. Je vais partir aujourd'hui pour Paris et je reviendrai dès que sa visite sera finie; j'espère qu'il aura l'esprit de ne pas la faire longue.

— Mais c'est donc de Servian que tu veux parler? dit M. Herbelin en regardant sa fille d'un air ébahi.

— De lui-même, répondit Estelle d'un ton froid.

Le colonel se leva impétueusement, fit plusieurs tours dans la chambre au pas accéléré, et s'arrêtant enfin en face de la jeune veuve.

— Servian t'a fait l'honneur de te demander en mariage, et tu l'as refusé! lui dit-il d'une voix brusque; si j'étais sûr de cela, je crois que je te déshériterais.

— Déshéritez-moi donc, car c'est l'exacte vérité, répondit madame Caussade avec un sourire qui semblait braver le courroux paternel.

— Mais quelle objection as-tu à lui faire? Un homme riche, bien né, bien élevé, plein d'esprit, d'instruction et de mérite! car il est tout cela.

— J'en conviens.

— Eh bien alors... Est-ce son âge? Le trouves-tu trop vieux pour toi?

— Il n'a pas quarante ans, et j'en ai vingt-sept. La disproportion n'est pas choquante.

— Sa personne te déplaît-elle?

— Non. Je le trouve bien au contraire. Il a des manières agréables et l'air distingué.

— Tu avoueras qu'il a de l'esprit ?

— De l'esprit, des connaissances, de l'amabilité, du jugement, une foule de bonnes qualités.

— Et tu ne veux pas de lui ! que diable as-tu donc à lui reprocher ?

— La moindre des choses ! une bagatelle ! une misère ! dit Estelle en laissant éclore sur ses lèvres un sourire d'ironie et de dédain.

— Mais quoi donc ? sabre de bois ! s'écria le colonel en proférant dans son impatience le plus gros juron dont sa fille lui permit l'usage.

Madame Caussade rapprocha la chaise du fauteuil où son père venait de se rasseoir, et baissant la voix comme si elle avait craint qu'on ne pût l'entendre du dehors :

— Je ne connais à votre ami Servian qu'un seul petit défaut, dit-elle : c'est d'être...

— D'être ?

— Un lâche !

— Un lâche ? répéta M. Herbelin avec autant d'emportement que si ce mot outrageant lui avait été adressé à lui-même. Estelle, je sais bien qu'en votre qualité d'enfant gâté vous avez le droit de dire toutes les sottises qui vous passent par la tête ; mais ceci casse les vitres... Mortdieu ! Servian un lâche !

— Un poltron, si vous aimez mieux, reprit madame Caussade, sans paraître émue le moins du monde du courroux de son père. Si vous voulez m'accorder encore deux minutes, je vous prouverai ce que j'avance. Quand

une vitre est fêlée, on fait bien de la casser; or, le courage de M. Servian est à mes yeux plus que fêlé.

— Parle, je t'écoute, dit le colonel d'un ton grondeur.

— Vous savez qu'il y a deux ans, six mois environ avant la mort de M. Caussade, les médecins, en désespoir de guérison, l'envoyèrent aux eaux de Vichy. M. Servian, depuis quelque temps, se montrait fort assidu près de moi, et d'ailleurs il connaissait intimement mon mari. Il fit donc le voyage avec nous, prétextant des affaires qui l'appelaient à Lyon, mais en réalité pour ne pas me quitter. Entre Nevers et Moulins.

— Je sais ce que tu veux dire, interrompit M. Herbelin; il vous arriva une aventure de roman; la diligence fut attaquée par des voleurs; tu m'as conté cela.

— Oui, mais ce que je ne vous ai pas raconté, c'est le rôle que joua votre M. Servian dans cette belle équipée. Nous étions dans le coupé; il pouvait être une heure après minuit. Tout à coup un grand bruit se fait entendre; la voiture s'arrête, la portière s'ouvre, et plusieurs hommes en blouse, la figure noircie ou couverte d'un masque, je ne sais lequel des deux, nous ordonnent brutalement de descendre. Je ne suis qu'une femme, M. Caussade était vieux et malade; notre obéissance était donc assez naturelle; mais M. Servian! un homme dans toute la vigueur de l'âge! un homme, enfin! Figurez-vous, mon père, qu'il est descendu le premier, sans essayer la moindre résistance et en recommandant seulement aux voleurs

de ne pas me faire de mal. L'attention n'était-elle pas ga-lante et placée à propos?

— Ces voleurs étaient sans doute armés? observa le co-lonel en essayant de justifier son ami.

— Jusqu'aux dents. Mais qu'importe?

— Qu'importe? Diable! comme tu y vas! si Servian lui-même n'avait pas d'armes?

— Il avait deux pistolets chargés dans les poches de la voiture; deux pistolets longs comme le bras, et qu'il a laissé prendre paisiblement par ces messieurs au lieu de leur en casser la tête.

— Écoute, ma bonne amie, dit le colonel avec l'em-barras qu'éprouve un avocat consciencieux en plaidant une cause qu'il croyait bonne, mais dont la discussion lui a révélé les côtés faibles; il y aurait beaucoup à dire sur la conduite de Servian en cette occasion, et je suis sûr que si tu n'étais pas prévenue contre lui tu verrais la chose d'un tout autre œil. Vois-tu bien, il faut distinguer entre le courage et la témérité. Il n'est pas donné à tout le monde de faire le coup de feu avec une troupe de ban-dits qui ont sur vous toutes sortes d'avantages. On doit tenir compte de la surprise, de l'émotion. Moi-même qui te parle et qui ai fait toutes les campagnes de l'empire assez gaillardement, eh bien! si je m'étais trouvé à la place de Servian, j'aurais peut-être agi tout comme lui.

— Vous, mon père, s'écria madame Caussade en arrê-tant sur le colonel ses beaux yeux étincelants, si vous aviez été là, vous auriez pris un de vos pistolets de la

main droite, l'autre de la main gauche ; je vous vois d'ici.

— Vous auriez brûlé la cervelle aux deux premiers coquins qui se seraient présentés à la portière ; les autres auraient battu en retraite, et fouette postillon !

— C'est possible ; j'aurais peut-être été assez mauvaise tête pour faire cela, répondit le colonel, qui ne put retenir un sourire de satisfaction ; mais songe que Servian n'a pas, comme moi, l'habitude des armes ; il n'a jamais servi ; les seuls coups de fusil qu'il ait eu l'occasion de tirer...

— Je vous en prie, ne cherchez pas à l'excuser, interrompit Estelle avec impatience. Mon opinion est irrévocable. Je ne vous le cache pas, avant cette ridicule aventure, je me sentais du goût pour lui. Ses manières, son esprit, sa conversation, tout me plaisait, et, devenue libre, peut-être l'aurais-je aimé. Mais quel sentiment résisterait à une épreuve de cette nature ? Le masque est tombé, et le héros s'est évanoui. Jamais, je le sens, je ne pourrais aimer un homme dont le caractère ne m'inspirerait pas cette confiance et cette estime qui seules légitiment la suprématie d'un mari.

— Mais je ne sache pas que M. Caussade ait été un Achille ; et pourtant tu l'avais épousé.

— Est-ce qu'une petite-fille de dix-huit ans refuse jamais de se marier ? dit en riant la jeune veuve ; maintenant je suis une femme raisonnable, et si j'étais forcée de recommander, je me montrerais un peu plus exigeante. La première fois on m'a mariée, la seconde je me marierais... avec

votre consentement, mon père, ajouta Estelle, pour adoucir ce que sa dernière phrase pouvait avoir de trop indépendant.

— Tu sais, méchante enfant, que je ne te contrarierai pas, répondit le colonel en lui frappant légèrement la joue du revers de la main ; ton mariage avec Servian m'eût fait un grand plaisir, car c'est un honnête homme, et je crois qu'il t'aurait rendue heureuse ; mais puisqu'il ne te convient pas, n'en parlons plus. Quant à ton projet d'aller à Paris, tu penses bien que c'est un enfantillage auquel je ne puis consentir. Servian a de l'esprit, tu l'avoues toi-même ; il comprendra que sa présence ne doit pas t'être agréable, et avant deux ou trois jours, sois-en sûre, il prendra congé de nous. Tout ce que je te demande, d'ici là, c'est d'être polie envers lui. Brave ou non, songe qu'il est mon ami et notre hôte.

— Passe pour deux jours, dit Estelle en se levant ; mais je vous préviens que s'il est assez indiscret pour rester plus longtemps, je lui cède la place. Maintenant que nous sommes d'accord, continua-t-elle avec un sourire plein de charme, promettez-moi de jeter par la fenêtre votre vilaine pipe ; M. Tonayrion vous donnera des cigares, et moi je vous embrasserai.

Le colonel prit entre ses deux mains la jolie tête d'Estelle et lui baisa le front et les yeux en dépit d'une feinte résistance.

— Ça ne compte pas, dit-elle en s'élançant d'un bond vers la porte.

— J'ai encore quelque chose à te dire, reprit M. Herbelin.

La jeune femme revint près de son père.

— Puisque c'est aujourd'hui ton jour de confession, dit le colonel d'un air fin, autant vaut que ce soit une confession générale. Voyons, sois franche : aimes-tu M. Tonayrion ?

— Ah ! ah ! fit Estelle en riant malignement, vous avez donc remarqué que M. Tonayrion me fait la cour ?

— Parbleu ! j'ai eu les oreilles gelées en Russie, mais non pas les yeux. A quoi veux-tu que j'attribue la fréquence de ses visites, si ce n'est au désir et peut-être à l'espoir qu'il a de te plaire ?

— Vous pouvez dire l'espoir, répondit Estelle d'un ton confidentiel.

— Tu lui permets donc d'espérer ?

— Les hommes ont-ils besoin de cette permission-là ? Ils sont si présomptueux.

— Lui surtout, je crois.

— Lui comme les autres ; il a du moins le mérite d'y mettre de la franchise, et je sais qu'il serait homme à faire partager aux autres, de gré ou de force, la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même.

— Tu crois cela ?

— J'en suis sûre.

— Tout ceci veut-il dire que tu aimes M. Tonayrion ? demanda le colonel, qui regarda sa fille d'un air scrutateur.

— Pas tout à fait, mon père, répondit madame Caus-

sade en hochant la tête par un mouvement assez orgueilleux ; nous n'en sommes pas là. Mais si, dans la suite, je ne parle pas d'aujourd'hui ni même de demain, si plus tard pareille chose arrivait, ce choix vous déplairait-il ?

— Je suis fâché que tu aies tant tardé à me faire cette confidence, reprit le colonel d'un ton sérieux ; j'aurais pris des renseignements officiels sur lui avant de le laisser s'établir ici d'une manière si intime.

— Ne le connaissez-vous pas ?

— Sa personne, oui, et même, je crois, son caractère. Je n'ai rien à dire ni contre l'un ni contre l'autre. C'est un beau garçon fait pour plaire à une femme, et quoique diablement fat, il y a moyen de vivre avec lui. Mais sa position, je n'en connais pas le premier mot ; tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas d'état.

— Est-ce que dans le monde élégant on a un état ?

M. Servian lui-même en a-t-il un ?

— Non ; mais en revanche il a une jolie fortune, bien claire et bien liquide. Qui te dit que M. Tonayrion pourrait en offrir autant ?

Madame Caussade se leva et se vint asseoir sur les genoux du colonel avec la câlinerie que les femmes emploient lorsqu'il s'agit pour elles d'une victoire à remporter.

— Écoutez-moi, mon bon petit père, et surtout ne vous fâchez pas, lui dit-elle de sa voix la plus caressante ; dans une circonstance où il s'agit de mon sort, de grâce n'invoquez pas de misérables considérations d'intérêt. Lorsque j'ai épousé M. Caussade, vous n'avez pensé qu'à

ma fortune ; permettez-moi aujourd'hui de songer un peu à mon bonheur. J'ignore si M. Tonayrion est riche, mais supposons qu'il ne le soit pas. Avec le bien de ma mère, et ce que m'a laissé mon mari, ne suis-je pas...

— Et ma fortune, pourquoi la comptes-tu ? interrompit M. Herbelin ; me prends-tu pour un parâtre ?

— Vous voyez donc bien, reprit Estelle en serrant tendrement la main de son père ; vous voyez donc bien que ma position est assez belle pour qu'en me remariant je puisse ne pas consulter exclusivement le plus ou moins de fortune de l'homme que j'épouserai. S'il est riche, tant mieux ; s'il ne l'est pas, je le suis assez pour lui et pour moi... Je crois avoir trouvé dans M. Tonayrion des qualités, selon moi, préférables à tous les trésors du monde. Il a peut-être moins d'instruction, moins d'esprit même que n'en a M. Servian ; mais en revanche il possède un mérite sans lequel à mes yeux tous les autres ne sont rien ; il est brave.

— Qu'en sais-tu ? demanda le colonel ; est-ce parce qu'il porte des éperons et des moustaches ?

— Mon père ? dit Estelle d'un air piqué.

— Que veux-tu ! c'est encore là un de mes préjugés du temps de l'empire ; je ne veux pas m'habituer à voir un bourgeois, un pékin, disons le mot, affublé de moustaches comme un grognard de la vieille garde.

— Puisque vous convenez que c'est un préjugé, je ne vous gronderai pas. Le seul tort de M. Tonayrion, et ce n'en est pas un grand à mes yeux, ajouta Estelle en sou-

riant, c'est d'être né trop tard. Vingt ans plus tôt il eût été militaire, car c'est là sa vocation, il me l'a dit cent fois. Il aurait servi comme vous, sous vos ordres peut-être ; il aurait fait toutes les campagnes, il se serait distingué, il aurait eu la croix, à vingt-cinq ans il serait devenu colonel...

— Ta, ta, ta, n'allons pas si vite ; je n'ai été nommé colonel qu'à quarante-deux ans, et sans manquer de respect à M. Tonayrion....

— Sans doute, vous avez raison, mon père ; ce que je voulais dire, c'est que l'occasion seule lui a manqué pour acquérir une réputation qui lui méritât l'honneur de devenir le gendre d'un homme tel que vous. Se faire soldat en temps de paix, c'eût été dérisoire. Il ronge donc, impatientement, je vous assure, le frein qu'impose aux cœurs intrépides le caractère pacifique de notre époque. Mais voyez avec quelle ardeur il saisit toutes les occasions de satisfaire la passion militaire qui est innée en lui. Dernièrement encore, n'a-t-il pas fait en amateur la campagne de Constantine ?

— Allons, allons, ne t'échauffe pas, dit M. Herbelin avec bonhomie ; je n'ai nulle intention de rabaisser la gloire de ton héros ; je vois que tu n'en es pas coiffée à demi. Ah ça ! tu tiens donc bien à ce qu'un homme soit brave.

— Comment en serait-il autrement avec le modèle que j'ai sous les yeux ? répondit Estelle en flattant son père du regard en même temps que de la parole ; que voulez-

vous ? ce n'est pas en vain que je suis votre fille. Si j'avais été un homme, j'aurais été soldat. C'est là le premier des états, le seul que l'on puisse embrasser avec orgueil et passion. Comprend-on que des êtres portant barbe au menton se fassent avocats, notaires ou agents de change, et qu'il se trouve des femmes qui consentent à épouser de pareils Cassandres ?

En prononçant ces derniers mots avec le plus ironique dédain, Estelle était si rayonnante de grâce et de beauté que le colonel sentit remuer délicieusement au fond de son cœur tous les fibres de la vanité paternelle.

— Un maréchal de France seul serait digne de toi, et encore faudrait-il qu'il fût jeune, lui dit-il dans une sorte d'extase ; Tonayrion sera un drôle trop heureux. Si tu es décidée à l'épouser, je ne t'en empêcherai pas ; mais, je t'en prie, ne précipite rien et réfléchis mûrement avant de dire oui. De mon côté, je vais écrire à Paris ; tu comprends qu'avant de te donner mon consentement il faut que je sache à quoi m'en tenir à son sujet.

— Ecrivez, répondit madame Caussade avec assurance ; Raoul, j'en suis sûr, ne craint aucune espèce d'enquête, il est de ces hommes qui se présentent également bien à leurs amis et à leurs ennemis.

La cloche qui annonçait le déjeuner mit fin à cette conversation, et le colonel Herbelin prenant le bras de sa fille descendit avec elle dans la salle à manger, où leurs trois hôtes se trouvaient déjà réunis.

LE BALCON.

L'indiscret bavardage de madame Ribois avait porté ses fruits. En apercevant pour la première fois Raoul Tonayrion, Servian lui avait voué à l'instant même la haine qu'inspire toujours à un homme amoureux le rival qu'il croit préféré. Toutefois, habitué à contenir ses émotions, il s'était efforcé de couvrir d'une politesse irréprochable la violente antipathie dont il ne pouvait triompher. De son côté, l'élégant et superbe Tonayrion n'avait pas trouvé digne de son attention, un individu vêtu simplement, circonspect dans ses manières, s'exprimant avec modestie, et qui, pour dernier ridicule, était arrivé par la diligence. Au lieu de se traiter avec l'abandon familier qu'autorise le séjour de la campagne, les deux rivaux, l'un par orgueil, l'autre par jalousie, se tinrent donc mutuellement sur la réserve, lorsque l'annonce du déjeuner les eut réunis dans la salle à manger. Laissant le soin de soutenir la conversation au jeune Félix, qui s'acquittait de cette tâche avec la vivacité de son âge, ils avaient à peine échangé deux

ou trois paroles froides et banales, quand l'arrivée de madame Caussade vint donner de nouveaux prétextes au mécontentement de l'homme qui avait recherché sa main et à la présomption de celui qui y prétendait en ce moment.

Les femmes mettent quelquefois dans leur aversion autant de véhémence que dans leur tendresse ; elles s'y livrent même avec plus de franchise, car les convenances, qui font un crime de l'amour, n'interdisent pas la haine, pourvu qu'elle soit spirituelle et bien placée. Plus d'une prude tire vanité de l'antipathie que ses adorateurs lui inspirent ; mais le courroux, en ce cas, n'est souvent qu'une ruse de l'amour-propre, un moyen de constater en toute dignité la passion dont on est l'objet. Sans pouvoir être taxée de pruderie, Estelle éprouvait un irrésistible désir de faire expier à Servian la liberté qu'il avait prise de se rapprocher d'elle en bravant sa défense. A ses yeux, cette rencontre ne devait pas être attribuée au hasard ; évidemment elle était préméditée. Quel but pouvait avoir cet amant dédaigné, sinon d'ouvrir une seconde campagne contre le cœur de celle qui l'avait éconduit une première fois ? Et si telles étaient ses intentions, sa présomption, son audace, ne méritait-il pas qu'un châtement exemplaire et décisif punit cette obstination indiscreète ?

— Il prétend avoir ignoré que je fusse chez mon père, se disait la jeune veuve ; mais est-ce vraisemblable ? est-ce possible ? Amoureux de moi comme il était, me fera-t-il croire qu'il est resté plus d'un an hors de France, sans demander de mes nouvelles à tant de gens qui auraient pu

lui en donner ? Que veut-il donc ? qu'espère-t-il ? Me croit-il assez inconsidérée pour accepter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai refusé ? La supposition serait un peu trop impertinente. Si j'étais sûre que telle fût sa pensée, il se repentirait, je le jure, de m'avoir traitée comme une femme sans caractère.

Pour le châtier de ce qu'elle nommait l'acharnement de son ancien amant, madame Caussade avait à sa disposition l'arme la plus efficace dont puisse se servir une femme en pareil cas. Dans un de ces incroyables combats racontés par Le Berni, Rodomont saisit par la jambe un de ses adversaires et assomme les autres avec cette massue improvisée. Entre les mains d'une coquette, le rival, détestable personnage, remplit quelquefois ce rôle de massue. Tel fut l'emploi vengeur auquel Estelle crut devoir élever monsieur Tonayrion, qui, mieux que personne, semblait destiné à le remplir d'une manière péremptoire et fracassante. Aimables sourires, regards expressifs, interpellations gracieuses, chuchoteries confidentielles, en un mot toutes les petites faveurs qu'une femme peut accorder ostensiblement à un homme afin d'en désespérer un autre, lui furent prodiguées pendant et après le déjeuner. Non contente de cette cruauté, et sans respect pour la trêve que son père lui avait demandée en faveur de leur hôte, l'impitoyable veuve ouvrit en même temps contre ce dernier une de ces fusillades de salon qui ne laissent à un pauvre amoureux d'autre ressource que la retraite ou la révolte. Ce fut, durant plusieurs heures, un feu roulant

d'épigrammes, d'allusions piquantes, d'acribes plaisanteries que rendait plus meurtrières une expression toujours élégante et spirituelle. Malgré le mécontentement visible du bon colonel et ses efforts pour rendre la conversation inoffensive, Estelle ramenait obstinément dans l'entretien le sujet le plus propre, selon elle, à humilier Servian. Dans sa bouche, l'éloge emphatique de la bravoure devenait la plus mortifiante des personnalités pour l'homme qu'elle avait une fois trouvé sans courage.

— Il est des défauts qui méritent de l'indulgence, disait-elle avec l'accent d'une conviction énergique. Je comprends qu'on pardonne à un homme d'être étourdi, prodigue, emporté. La perfection n'existe pas sur la terre, et l'on doit excuser les faiblesses lorsqu'elles n'ont rien de honteux ; mais la lâcheté est si dégradante, qu'on se souille à son contact, et que la tolérer, c'est s'avilir. Un dissipateur, un mauvais sujet, un joueur même peuvent se corriger : un lâche, jamais !

Tandis que madame Caussade développait cette sévère opinion, à laquelle l'éclat de son regard, la fierté de son sourire et le timbre vibrant de sa voix donnaient une sorte d'agrément chevaleresque, la physionomie de ses auditeurs offrait une variété d'expression qu'un peintre n'aurait pu désirer plus tranchante. Compâtissant à l'humiliation que devait éprouver son ami, M. Herbelin toussait, se mouchait, essuyait ses lunettes, se remuait sur son siège, essayait, en un mot, mais sans succès, toutes les contenance à l'usage des gens embarrassés. Félix Cambier,

les yeux errant çà et là et le front couvert de rougeur, se trouvait encore plus mal à l'aise que le colonel, car chaque parole de la jeune veuve mordait comme un caustique brûlant la blessure faite à son amour-propre par la frayeur qu'il avait éprouvée la veille. M. Tonayrion, au contraire, se caressait complaisamment les moustaches en portant la tête un cran plus haut que de coutume. Servian enfin, loin de paraître déconcerté, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, écoutait d'un air calme, et souriait de temps en temps avec un mélange de tristesse et d'ironie.

— Mes paroles vous font rire, monsieur, lui dit brusquement Estelle en fixant sur lui ses yeux étincelants ; vous trouvez sans doute fort ridicule qu'une femme estime le courage et méprise la lâcheté.

— Cela, madame, me paraît au contraire fort naturel, répondit Servian avec sang-froid ; une femme doit priser dans un homme les qualités viriles, de même que, nous autres hommes, nous aimons de préférence dans une femme la douceur, la réserve, la bienveillance, en un mot toutes les vertus aimables et indulgentes.

Piquée de la leçon indirecte renfermée dans ces paroles, madame Caussade détourna la tête d'un air hautain, et s'adressant à M. Tonayrion :

— Si vous étiez attaqué par des voleurs, que feriez-vous ? lui dit-elle.

— Ce que j'ai déjà fait en pareil cas, répondit le beau Raoul avec une sorte de négligence héroïque.

— Et qu'avez-vous fait ? reprit-elle curieusement.

— La première fois, dit Tonayrion, c'était à Paris. Je rentrais chez moi à deux heures après minuit, et par un hasard qu'il serait trop long de vous expliquer, j'étais à pied. A l'angle de la rue Chantereine, trois hommes se jettent sur moi ; je n'avais pour arme qu'une canne, mais elle était fort agréablement plombée, en dépit des ordonnances de police. Je me mets en défense, et commence un moulinet digne d'un professeur bâtoniste. Au bout d'une demi-minute de ce salutaire exercice, j'aperçus un de mes adversaires étendu au milieu de la rue, et un autre se traînant le long des maisons : le troisième court encore.

— Et l'autre fois ? demanda Estelle avec l'accent d'un vif intérêt.

— L'affaire fut sur le point de tourner pour moi au tragique ; il n'y a que six mois de cela, et c'était pendant mon séjour en Afrique ; à quelque distance d'Alger, je fus attaqué, un soir que je revenais de la chasse, par deux bédouins assez féroces. J'en fus quitte pour une balle dans mes habits et un coup de yatagan au bras gauche.

— Et les Bédouins ? dit Félix, qui écoutait le narrateur avec une admiration mêlée d'envie.

— Je ne crois pas que depuis cette époque nos Algériens aient eu à s'en plaindre.

— Vous les avez donc tués tous deux ? demanda madame Caussade.

— Du moins, ils m'ont donné le droit de le croire ; quoique mon fusil ne fût chargé que de petit plomb,

comme nous étions à brûle-pourpoint, mon double coup les abattit l'un à droite, l'autre à gauche ; la crosse fit le reste.

— Et dans ces deux rencontres vous n'éprouvâtes aucun sentiment de peur ? repartit la jeune femme dont les yeux rayonnants attestaient le plaisir que lui causaient les prouesses de son adorateur.

— Peur ! madame, s'écria Tonayrion en partant d'un éclat de rire ; est-ce qu'on a peur ?

— Quelquefois, observa le colonel Herbelin dans le but généreux d'adoucir la torture que Servian lui semblait devoir endurer ; moi qui vous parle, dans ma carrière militaire, j'ai éprouvé à deux ou trois reprises une émotion qui ressemblait diablement à de la peur : à Eylau, entre autres, au moment où, tombé de cheval, toute une division de cuirassiers russes me passait sur le corps, j'ai eu peur d'être écrasé, positivement peur.

— Allons donc, colonel ! s'écria Raoul avec un rire d'incrédulité.

— Vous ne connaissez pas la nouvelle prétention de mon père, dit la jeune veuve d'un air moqueur : par amour pour son prochain, il veut absolument être un homme sans courage ; par malheur sa réputation est faite et personne ne le croit : n'est-ce pas fâcheux ?

Servian était assis à côté de M. Herbelin, et le mot prochain s'appliquait à lui par une allusion si transparente que le colonel, ne sachant comment arracher l'aiguillon de ce nouveau sarcasme, se leva brusquement

pour mettre fin à une conversation de plus en plus inhospitable.

— Il ne pleut plus, messieurs, dit-il en s'approchant de la fenêtre; allons faire un tour sur la terrasse.

Les trois hôtes de M. Herbelin se levèrent en même temps; madame Caussade en fit autant, mais au lieu de sortir avec eux du salon, elle se mit à son piano; en remarquant la vive expression de mécontentement empreinte sur les traits de son père, elle craignit de le pousser à bout si elle continuait de harceler de ses railleries l'homme qu'elle avait choisi pour victime. Elle accorda donc une trêve à ce dernier, sauf à reprendre plus tard les hostilités.

Servian, du moins en apparence, avait supporté avec un calme imperturbable l'attaque dont il venait d'être l'objet; Estelle avait épuisé contre lui tout un carquois d'ironie sans parvenir à le faire sourciller; toutefois les flèches de la jeune femme n'avaient pas été perdues. Dans une mêlée, souvent il arrive qu'un coup porté à un adversaire le manque, mais en atteint un autre. De même, en cette circonstance, Félix Cambier se trouva percé de part en part par les traits destinés à son oncle. Jaloux à outrance, comme on l'est à dix-huit ans, le timide adorateur de madame Caussade ne remarqua pas sans un dépit furieux les petites faveurs prodiguées par elle à Raoul Tonayrion; à cette blessure du cœur s'en joignit une autre non moins cuisante dont l'amour-propre devint le siège.

— Je suis sûr qu'elle croit que cette nuit j'ai eu peur, pensa l'élève de Saint-Cyr en rougissant de confusion à cette idée ; toutes ses railleries sur le peu de courage de certains hommes sont évidemment à mon adresse. Damnation ! Si je savais qu'elle me prit pour un lâche, je me brûlerais la cervelle à ses pieds, afin de lui prouver que j'ai du cœur.

Selon le respectueux usage des adolescents, Félix Cambier n'osa pas donner un libre cours au ressentiment que lui inspirait la conduite de la dame de ses pensées ; mais il montra moins de retenue au sujet de l'heureux rival qui déjà, plus d'une fois, lui avait fait éprouver les amertumes de la jalousie.

— Mon oncle, dit-il, en prenant à part Servian, lorsqu'ils furent descendus sur la terrasse, ne trouvez-vous pas, comme moi, que ce monsieur Tonayrion abuse de la permission d'être fat, impertinent et insupportable ?

Servian partageait l'opinion de son neveu, mais il ne se crut pas obligé d'en convenir.

— Monsieur Tonayrion est un fort beau garçon, répondit-il, et il a le droit de se montrer assez content de lui-même.

— Vous le trouvez beau ! reprit Cambier avec une moue dédaigneuse. En ce cas un tambour-major doit vous paraître superbe.

— Il te déplaît beaucoup, à ce qu'il paraît ?

— Superlativement ; et j'avoue que j'aurais un plaisir

tout particulier à lui donner une leçon de politesse et de modestie.

— Toi, mon pauvre Félix, dit Servian en considérant son neveu d'un air un peu moqueur; toi, lui donner une leçon! Je te conseille d'attendre pour cela que tu lui viennes à l'épaule.

— Six pouces de plus ou de moins, ne font rien à l'affaire, répondit le jeune homme d'un ton piqué; je sais bien que je ne suis pas grand, et qu'en sortant de Saint-Cyr je n'entrerai pas dans les carabiniers; mais n'oubliez pas que David était petit aussi, et qu'il a tué Goliath.

— Allons, mon brave David, ne te fâche pas, et à ton tour souviens-toi que Goliath avait mérité son sort en étant le provocateur. Voici notre Philistin; qu'il soit fat ou non, reste poli. Songe que les ridicules d'autrui n'excusent jamais les nôtres.

Après cette courte leçon qu'autorisait son titre d'oncle, Servian prit familièrement le bras de Félix, et ils attendirent le colonel qui était resté en arrière avec M. Tonayrion.

Tandis qu'ils se promenaient tous quatre sur la terrasse, madame Caussade se vengeait sur son piano du peu de succès de ses railleries, et tout en torturant les touches, elle réfléchissait aux moyens de percer l'armure dont Servian semblait cuirassé.

— Son sang-froid n'est que du calcul, se disait-elle; il est impossible qu'il soit devenu complètement indiffé-

rent. Il est vrai qu'envers moi il s'est montré d'une dissimulation achevée. Les mots les plus piquants glissaient sur lui comme sur une statue de bronze. En deux heures j'ai été plus méchante qu'il ne serait permis de l'être en deux ans; peine perdue. Je le croirais vraiment insensible si les deux ou trois regards en dessous qu'il a jetés à M. Tonayrion ne m'apprenaient ce que je dois penser de cette insensibilité. Peut-être est-il peu susceptible, mais à coup sûr il est encore jaloux; cela suffit.

Déterminée à tourmenter son ancien amant, Estelle trouva que le meilleur moyen d'atteindre son but était de donner à l'élégant Raoul l'occasion de remporter un de ces triomphes frivoles en apparence, mais qui en réalité suffisent pour désespérer un rival. Après y avoir quelque temps réfléchi, elle se leva, cueillit la plus belle rose d'une corbeille de fleurs posée sur une étagère, ouvrit une des fenêtres donnant sur la terrasse, et se montra subitement, rayonnante de coquetterie, aux yeux des hommes qui s'y promenaient.

Pour dissiper le déplaisir qu'avait dû lui causer la conduite de madame Caussade, le colonel avait pris Servian par le bras et l'accablait de questions au sujet de son voyage d'Italie. A quelques pas en arrière, Félix Cambier marchait d'un air mélancolique, le front penché et les mains dans les poches, comme il convient à un jeune amoureux; plus loin enfin, superbement isolé à la manière du lion, Raoul Tonayrion fumait un cigare et de temps en temps jetait à ses compagnons le regard dédai-

gneux de l'homme à la mode qui se trouve en bourgeoise compagnie.

Au bruit que fit la fenêtre les quatre promeneurs levèrent la tête et s'arrêtèrent à la fois. Estelle, s'accoudant sur le balcon, leur adressa un salut souriant et montra par un geste mutin la rose qu'elle venait de cueillir.

— Qui la veut? dit-elle après l'avoir sentie comme pour lui donner plus de prix.

— Moi, madame, s'écria Félix, qui tendit les deux mains avec une naïveté d'écolier.

— Moi, dit en même temps le beau Raoul en s'approchant impétueusement.

— Croyez-vous donc que j'aie vous la jeter? reprit la jeune veuve d'un air moqueur; il me semble que ceux qui en ont envie peuvent bien prendre la peine de la venir chercher.

Tonayrion et Félix s'élancèrent à l'envi l'un de l'autre vers le perron, qui de la terrasse conduisait dans le vestibule où se trouvait l'escalier du premier étage. Un éclat de rire d'Estelle les arrêta en route.

— Par l'escalier! leur dit-elle; quoi! sérieusement, vous voulez monter par l'escalier?

— Et par où veux-tu qu'ils montent? demanda le colonel avec un accent grondeur.

— Mon père, répondit madame Caussade en le cajolant du regard; à l'âge de l'un ou l'autre de ces Messieurs, au lieu de m'adresser une question pareille, vous auriez déjà escaladé la fenêtre.

Il n'est point de vieillard qui, à l'exemple de Nestor, ne se laisse prendre aux flatteries adressées à ses jeunes ans.

— Au fait, dit M. Herbelin, le balcon n'est guère qu'à une dizaine de pieds de la terrasse ; pour mes voltigeurs c'eût été un jeu de le franchir.

Le colonel avait à peine achevé que déjà Félix bondissait contre la muraille ; malgré la vigueur de son élan, il ne put atteindre à la corniche où était posé le balcon et il retomba lourdement. Mécontent de se voir devancé, Tonayrion à son tour s'élança de toute la force de ses jarrets et il ne fut pas plus heureux. Les deux rivaux recommencèrent à plusieurs reprises mais sans succès cette joute d'un nouveau genre, qu'Estelle encourageait du regard et du sourire.

— Vous n'êtes donc pas tenté de disputer cette rose ? demanda le colonel à son ami.

— Je n'ai pas fait mes études chez madame Saqui, répondit Servian assez haut pour qu'Estelle pût l'entendre.

La jeune veuve se mordit les lèvres. Comptant sur l'aveuglement qu'on dit inséparable de l'amour, elle avait projeté de ridiculiser l'homme de quarante ans en l'engageant dans une de ces luttes hasardeuses qui ne conviennent qu'à la jeunesse ; mais l'ironie avec laquelle Servian déjoua cette provocation perfide changea en dépit l'amusement qu'elle se promettait.

Aiguillonnés par l'espoir du triomphe, les deux concurrents redoublaient d'efforts. A les voir bondir alterna-

tivement sous la fenêtre, on les aurait crus piqués de la tarentule, et plus d'un danseur de l'Opéra eût envié la vigueur de leurs élans. Tonayrion, à qui l'élévation de sa taille donnait un avantage marqué, parvint le premier à saisir la barre inférieure du balcon ; mais le taillant du fer, en lui meurtrissant la main, lui fit presque aussitôt lâcher prise. A la vue du demi-succès obtenu par son adversaire, Félix avait éprouvé plus d'émotion que ne semblait en comporter une lutte si puérile. Rassemblant toute la vigueur dont l'avait doué la nature, il s'élança d'un bond désespéré, et cette fois atteignit à son tour au balcon.

Loin d'imiter alors la conduite de son rival, Félix se cramponna au fleuron de fer, qui lui déchirait les mains, avec un courage comparable à l'héroïsme de ce jeune Spartiate dont un renard rongea le ventre sans que sa figure en dit rien. Le point d'appui trouvé, le reste de l'escalade n'était plus qu'une bagatelle pour un adolescent tout frais émoulu du gymnase de M. Amoros. En moins de temps que nous n'en mettons à l'écrire, Cambier, s'enlevant à la force des poignets, posa les pieds où étaient ses mains, et remonta celles-ci jusqu'à l'appui du balcon, qu'il franchit presque au même instant par une leste enjambée.

Il n'était pas venu à l'esprit de madame Caussade qu'un autre que Raoul Tonayrion pût mériter le prix. C'est pour lui qu'elle avait cueilli la rose, pour lui qu'elle réservait son plus charmant sourire, pour lui que d'avance elle avait ôté son gant, décidée qu'elle était, la coquette, à lui lais-

ser baiser sa main pour mieux désoler Servian. En voyant subitement devant elle l'élève de Saint-Cyr, qui loin d'affecter la glorieuse contenance d'un vainqueur paraissait troublé de son triomphe, elle fit deux pas en arrière avec une mauvaise humeur visible.

— Quoi ! c'est vous ? lui dit-elle d'un ton bref ; comment avez-vous fait pour monter si haut ?

— Je vous ai regardée, madame, répondit Félix en levant sur elle un regard timide.

— Et maintenant il vous faut votre prix, reprit Estelle, dont le sourire sardonique éteignit soudain toute joie au cœur du jeune victorieux. Je regrette de ne pouvoir vous offrir à la place de cette fleur quelques beaux livres comme vous en avez obtenu l'an dernier à votre concours de rhétorique.

— Il y a deux ans que j'ai fait ma rhétorique, madame ! En ce moment je suis un soldat et non un collégien ! — A ces mots accentués par un secret courroux, Cambier prit la rose que lui présentait madame Caussade, et il en passa la tige dans une des boutonnières de son habit, en affectant un air dégagé qui contrastait avec la rougeur de son visage.

A part Servian, dont l'impassibilité ne se démentait pas, et le colonel, qui se trouvait en dehors de cette scène, chacun semblait également mécontent de son résultat. Sous les yeux de la femme que l'on courtise il n'est pas de petite défaite : aussi, malgré les efforts de Tonayrion pour faire bonne contenance, devinait-on à son rire affecté qu'il

souffrait dans son amour-propre de lion, en se voyant éclipsé par un écolier. D'autre part, le vainqueur n'était guère plus satisfait que le vaincu, car il avait trouvé plus d'épines que de feuilles à la rose conquise par sa légèreté, et il s'était piqué à son triomphe. Pendant la joute, Félix, tout en sautant, avait fait un plan superbe.

— J'arriverai sur le balcon, s'était-il dit; elle me sourira gracieusement et m'offrira la rose; alors je me jetterai à genoux sans gaucherie; en prenant la fleur, je saisirai la jolie main blanche qui la tient, et, ma foi, je la baiserais audacieusement en vrai hussard.

Rêve enchanteur, mais décevant! Au lieu de l'épisode tendrement chevaleresque qu'il espérait d'ajouter à sa victoire, Félix s'était vu complimenté sur ses succès de rhétoricien. N'y avait-il pas là de quoi navrer un cœur de dix-huit ans?

Madame Caussade, de son côté, était mécontente de tout le monde : mécontente de Servian, qui n'avait pas la politesse de paraître malheureux; mécontente de Félix, qu'elle traitait d'indiscret écolier; mécontente de Tonayrion, qui s'était laissé vaincre par un enfant; mécontente de son père — à quel propos? Elle eût été assez embarrassée de le dire; mais peu importe, elle lui en voulait; mécontente d'elle-même enfin plus que de tous les autres.

Lorsqu'à propos de quelques incidents frivoles une femme prend ainsi en antipathie l'univers entier, il est permis de supposer que cette haine à mille branches a pour racine unique l'amour.

LES POUPÉES.

Quelques heures après la scène du balcon, Raoul Tonayrion et Félix Cambier se trouvèrent brusquement face à face au détour d'une des allées du parc. Cette rencontre imprévue d'une part était préméditée de l'autre. L'élève de Saint-Cyr avait cherché l'ombrage des hêtres et des marronniers dans le seul but d'y promener sa rêverie, selon l'usage immémorial des adolescents amoureux ; mais l'intention du beau Tonayrion était moins pastorale et moins tendre. En voyant son jeune rival s'enfoncer mélancoliquement sous la futaie, il l'avait suivi du pas d'un loup qui aperçoit un mouton séparé du troupeau, et se dit entre les dents : Voici mon dîner.

A la vue de l'homme qu'il détestait, Félix ne put réprimer un mouvement d'impatience, et il pressa le pas pour se soustraire à cette déplaisante rencontre. Au lieu de l'imiter, Tonayrion se campa fièrement au milieu de l'allée.

— Je suis bien aise de vous rencontrer, dit-il d'un air arrogant ; j'ai deux mots à vous dire.

Surpris de cette interpellation, et plus encore du ton dont elle était faite, Félix s'arrêta.

— Je vous écoute, monsieur, répondit-il froidement, Que me voulez-vous ?

— Vous donner un conseil, reprit Raoul en toisant le jeune homme du haut en bas ; la rose que vous portez est flétrie ; vous ferez bien de la jeter.

Félix examina la fleur qui ornait sa boutonnière, et reportant ensuite sur son rival un regard assuré :

— Vous vous trompez, lui dit-il ; cette rose est fraîche comme la bouche de celle qui me l'a donnée, et avec ou sans votre permission, je la garderai.

— Elle est fanée, vous dis-je ; et je vais vous le prouver.

En prononçant ces mots, Raoul appliqua une chiquenaude à la rose épanouie, dont les feuilles s'éparpillèrent soudain au milieu de l'allée.

A cette insulte inattendue, l'élève de Saint-Cyr pâlit et resta muet, tandis qu'un frisson visible le parcourait de la tête aux pieds. Le provocateur le regarda un instant fixement comme pour lui donner le temps de parler, puis il sourit d'un air railleur, et pirouetta sur le talon.

— Monsieur, dit alors Félix en sortant de sa stupeur, je me respecte trop pour vous donner un soufflet, mais tenez-le pour reçu.

— Peste ! répondit Tonayrion avec un accent méprisant. Si vous ne parlez pas vite, en revanche vous parlez

bien. N'étant pas encore assez grand pour souffleter les gens en réalité, vous montrez de l'esprit à le faire verbalement.

— Si je ne suis pas assez grand pour appliquer ma main sur votre figure, du moins le suis-je assez pour vous mettre six pouces de lame dans le ventre.

Le beau Raoul examina, non sans une sorte de surprise, son adversaire, dont les yeux lançaient des éclairs.

— Ainsi donc, monsieur, vous me provoquez ? lui demanda-t-il en prenant un ton sérieux qui contrastait avec la légèreté dédaigneuse qu'il avait montrée jusqu'alors.

— Je ne vous provoque pas, répondit Cambier ; je ne fais que répondre à une insulte aussi brutale que stupide.

— Mais enfin, c'est vous qui m'appelez sur le terrain ?

— Assurément, et le plus tôt possible.

— En ce cas, j'ai le choix des armes, et je vous préviens que je me bats au pistolet.

— Au pistolet soit, dit Félix.

Les deux adversaires convinrent de se rencontrer à Paris le jeudi suivant, afin de se donner le temps de motiver leur départ, dont la brusquerie eût pu éveiller les soupçons de leur hôte. Ils se séparèrent ensuite avec une gravité mutuelle. Félix, qui marchait plus lentement que Tonayrion, se retourna tout-à-coup, et le voyant déjà loin, il revint sur ses pas. Avec un soin minutieux que comprendront tous les cœurs bien épris, il se mit alors à ramasser les feuilles de rose éparses dans l'allée. Au milieu de cette amoureuse occupation, il fut interrompu par son

oncle, qui de loin et sans être aperçu avait vu la scène que nous venons de raconter.

— Quel démêlé viens-tu d'avoir avec M. Tonayrion ? demanda Servian.

— Aucun démêlé, mon oncle, répondit Félix, qui s'efforça de prendre un air calme ; nous nous sommes rencontrés par hasard, et nous avons échangé deux ou trois paroles de politesse ; voilà tout.

— Et c'est sans doute par politesse qu'il t'a arraché la rose dont tu ramasses maintenant les feuilles, reprit Servian d'un ton incisif.

— Vous avez été témoin de l'outrage, s'écria Cambier avec une explosion dramatique ; eh bien ! alors vous le serez aussi de la vengeance ! Vous comprenez, mon oncle, qu'il ne s'agit pas de me faire un sermon comme à un enfant. Je suis un homme maintenant ; j'appartiens à Saint-Cyr, à l'armée ; j'ai une épée enfin, et quand on m'insulte, je dois m'en servir. Ainsi, je vous en supplie, pas de morale, pas de réprimande ; il faut que je me batte, et je me battrai.

— Je ne t'en empêcherai pas si l'offense est sérieuse et que tu n'aies toi-même aucun tort. J'ai tout vu, mais sans rien entendre ; raconte-moi donc ce qui s'est passé.

Félix rapporta mot à mot le colloque orageux qu'il venait d'avoir avec M. Tonayrion. Servian écouta ce récit sans sortir de son calme accoutumé.

— Il y a là, en effet, matière à duel, dit-il quand son neveu eut achevé la narration ; je suis de ton avis, à

moins que M. Tonayrion ne t'adresse des excuses satisfaisantes...

— Se mit-il à mes genoux, interrompit Félix, nous nous battons ; cela est nécessaire.

— Nécessaire ? s'il t'offre une réparation convenable, votre querelle n'a plus de cause, et alors comment pourrait-il être nécessaire de la pousser plus loin ?

— Oui, mon oncle, cela est nécessaire, reprit l'élève de Saint-Cyr d'une voix émue. — Écoutez-moi : vous êtes le chef de notre famille ; pour moi vous avez remplacé mon père, et je puis vous faire un aveu qui me couvrirait de honte si tout autre que vous le devait entendre. Depuis cette nuit une horrible idée me persécute. Vainement je cherche à la chasser ; à peine y ai-je réussi pendant cinq minutes qu'elle revient plus cruelle et plus acharnée.

— Quelle idée ?

Félix regarda son oncle en face.

— Si j'étais un lâche?... lui dit-il tout-à-coup avec un accent d'angoisse.

— Un lâche ! s'écria Servian, qui, à son tour, considéra le futur officier ; toi, un lâche ! quelle est cette folie ?

— Plût à Dieu que ce fût, en effet, une folie, reprit Félix d'un air morne ; autrement je n'aurais plus qu'à mourir. Mais c'est en vain que je cherche à m'abuser. Si ce que j'ai éprouvé cette nuit n'est pas de la peur, Qu'est-ce donc ?

— Un de ces accès nerveux dont les hommes d'imagi-

nation sont moins exempts que les autres. D'ailleurs le courage de minuit est le plus rare de tous ; Napoléon l'a dit.

— En ce moment il n'est pas minuit.

— En ce moment !

— Vous m'allez mépriser, mais je veux tout vous dire, reprit le jeune homme avec une effusion douloureuse ; tout à l'heure, lorsque cet insolent a porté la main sur moi, — car cette rose, c'est moi, — mon premier sentiment n'a été ni la colère, ni l'indignation, ni le besoin de la vengeance, mais une sorte d'énervement stupide : au lieu de s'enflammer dans mes veines, mon sang s'y est refroidi, la voix m'a manqué et le cœur m'a battu. Accès nerveux ! direz-vous encore. Non ; mais émotion, trouble, lâcheté ! oui, lâcheté !! Cette faiblesse a été courte, sans doute, et il n'a pas eu le temps de la remarquer ; mais n'eût-elle duré qu'une seconde, n'est-ce pas encore trop, mille fois trop, pour mon honneur ? Voilà pourquoi, dussé-je périr, je veux me mettre en face d'un danger réel, qui m'apprenne si je suis un homme ou un misérable. Comment voulez-vous que je vive avec cet horrible cauchemar qui me fait douter de mon courage ? Comment voulez-vous que je mette une épaulette sur mon uniforme et un sabre à mon côté sans savoir si je suis digne de porter l'un et l'autre ? Je vous le dis, mon oncle, il est nécessaire que je me batte : si ce n'est pas avec M. Tonayrion, ce sera avec un autre ; oui, dussé-je souffleter au milieu de la rue le premier grenadier qui

me tombera sous la main, je vous le jure, je n'entrerais pas à Saint-Cyr avant d'avoir eu un duel. Fils de soldat et soldat moi-même, il me faut le baptême du feu !

— Je serai ton parrain pour celui-là comme je l'ai été pour l'autre, dit Servian, qui examinait avec une secrète complaisance la détermination empreinte dans les yeux de son neveu. Mais calme-toi ; ta peur d'avoir peur est chimérique, et je te garantis que s'il en est besoin, tu te comporteras comme un Saint-Georges. Fie-toi donc à moi : je me charge de conduire cette affaire.

Félix promit à son oncle de se laisser diriger par lui, et ils se séparèrent afin de rentrer à la maison par des chemins différents.

— Surtout, dit Servian pour dernière recommandation, pas un mot à monsieur Tonayrion qui lui apprenne que je suis instruit de votre querelle.

Le reste de la journée s'écoula sans incident digne d'être rapporté. Le lendemain, madame Caussade, décorant du nom de migraine l'invincible maussaderie dont elle se sentait atteinte, se retira dans son appartement après le déjeuner. Servian vit avec plaisir cette absence momentanée qui lui laissait le champ libre. Lui aussi avait une épreuve à faire, et sans délai il la commença.

— Colonel, dit-il à M. Herbelin, qui venait de proposer à ses hôtes une partie de billard, vous pouvez vous passer de moi, et je vous demande la permission d'aller à votre tir. En passant à Liège j'ai acheté des pistolets que je serais bien aise d'essayer.

— Nous allons avec vous, répondit le colonel; nous jouerons au billard après dîner.

Le maître du logis conduisit ses compagnons dans une petite cour située derrière les écuries. Contre un des murs se trouvait une plaque de fer peinte en noir, au centre de laquelle on apercevait une figurine blanche embrochée sur une tige de laiton. Le colonel chargea lui-même les pistolets de Servian, et, se plaçant à une trentaine de pas du but, il tira le premier coup. Une moucheture sur la plaque à six pouces au-dessus de la poupée, en fut le résultat.

— Pistolets de pacotille, mon cher, dit-il en examinant avec dédain l'arme qui avait trompé son attente.

— Êtes-vous bien sûr, colonel, que la faute en soit au fabricant et non au tireur? demanda Tonayrion d'un air goguenard.

— Essayez vous-même, répondit M. Herbelin, qui sourit d'avance de l'échec auquel s'exposait son hôte.

Le beau Raoul arma le second pistolet, en laissant tomber sur Félix un regard lugubrement prophétique. Se mettant ensuite de profil, la tête altière, les épaules effacées, la main gauche sur la hanche, il abaissa négligemment l'avant-bras au lieu d'ajuster son arme de bas en haut, et pressa la détente sans presque avoir eu l'air de viser. Au même instant le coup partit et la poupée vola en éclats.

— Pour des pistolets de Liège je les garantis passables,

dit-il alors en se tournant vers les spectateurs comme pour jouir de leur étonnement.

Servian s'attendait à ce trait d'adresse : aussi n'en témoigna-t-il aucune surprise, mais il regarda Félix. Observé à la fois par son oncle et par son adversaire, l'élève de Saint-Cyr se raidit contre l'émotion que lui avait causé ce coup de feu de fatal augure, et il parvint à conserver une physionomie insouciance.

— A mon tour, dit-il en prenant le pistolet que le colonel venait de recharger.

— Attends qu'on ait mis une autre poupée, lui dit Servian.

— A quoi bon, tant qu'il reste un morceau de celle-ci ? répondit Félix d'un air d'assurance.

Le futur officier ajusta son coup avec le plus grand soin ; un instant après le tronçon de la poupée rejoignit le reste du corps parmi les débris amoncelés devant la plaque.

— Bravo ! sabre de bois ! s'écria le colonel, un peu piqué de se trouver moins adroit que ses hôtes ; voilà un joli coup ; mais je parie que vous ne le recommencerez pas une fois sur dix.

— Vous perdrez, colonel, répondit Cambier en souriant ; je le recommencerai tant qu'il vous plaira une fois sur deux.

Ajoutant aussitôt l'effet à la parole, le jeune homme prit un autre pistolet et mira la nouvelle poupée qu'un domestique venait de placer au but.

— Je vise à la tête, dit-il résolument.

Docile à l'intention du tireur, la balle écrasa contre la plaque de fer la tête de la statuette, qui, sauf cette décollation, demeura intacte, et glissa jusqu'à terre le long de la broche.

En ce moment, au lieu d'examiner son neveu, dont la conduite délibérée rendait toute inquiétude superflue, Servian interrogea d'un regard pénétrant la physionomie de Tonayrion, qui essayait de sourire.

— A vous, monsieur, dit-il poliment en lui présentant un pistolet; je tire fort mal; le colonel me semble un peu rouillé, et je ne vois que vous qui puissiez disputer la victoire à cet apprenti sous-lieutenant.

Le beau Raoul prit avec une sorte de contrainte l'arme que lui offrait l'oncle de Félix. Cette fois, loin d'affecter un laisser-aller magistral, il mit à viser une attention scrupuleuse; mais sa main, atteinte d'un frémissement inaccoutumé, démentit l'adresse dont il avait fait preuve un instant auparavant. A la vue de l'étoile grisâtre qui parut soudain sur la noire surface de la plaque de fer, à deux pieds au moins de la poupée. Servian, et Félix échangèrent un regard expressif.

— Eh bien ! Tonayrion, dit le colonel, empressé de prendre sa revanche, ces pistolets vous semblent-ils toujours aussi bons ?

— Oui, certainement, répondit Raoul en affectant un air dégagé; mais en ce moment je manquerais un bœuf à cinq pas. Chaque fois que j'ai fait des armes, il me reste

dans le bras droit un tressaillement nerveux qui ne me permet pas de tenir la main immobile.

— Où diantre avez-vous pu faire des armes aujourd'hui ? demanda M. Herbelin.

— Dans ma chambre, répliqua Tonayrion ; tous les matins je tire le mur pendant une heure ou deux.

— Vous avez là une excellente habitude, reprit le colonel avec chaleur ; outre que c'est un exercice salubre à la santé, on peut avoir un duel, et il est bien de s'entretenir la main. L'escrime est beaucoup trop négligée dans l'éducation des jeunes gens d'aujourd'hui. On leur farcit la tête de grec et de latin, d'histoire et de mathématiques, et c'est à peine si on leur apprend à tenir un fleuret et à se placer en garde. Si j'avais un fils, je l'élèverais autrement. Peu m'importerait qu'il devint un docteur, pourvu que Pellier et Grisier m'en rendissent bon compte.

Servian mit un doigt sur sa bouche et montra du coin de l'œil son neveu qui venait de casser une troisième poupée.

— Colonel, dit-il en baissant la voix de manière à n'être entendu que de son hôte et de Tonayrion, vous avez sans doute raison au sujet de l'éducation actuelle un peu trop savante et pas assez virile, mais, je vous en prie, ne parlez pas de cela devant Félix.

— Pourquoi donc ? demanda M. Herbelin.

— Parce qu'il n'est déjà que trop disposé à désertir la salle d'études pour la salle d'armes. Qu'il ne soit jamais un docteur, soit ; mais je ne voudrais pas non plus qu'il

devint un sabreur. Vous voyez son adresse au tir ; le fleuret à la main, il est plus fort encore. A son âge il a six ans de salle, et Grisier, dont vous parliez tout-à-l'heure, m'a dit qu'il le regardait comme un de ses meilleurs élèves. Vous comprenez qu'en ma qualité d'oncle et de tuteur ce genre de succès ne me charme que médiocrement.

— Qu'y trouvez-vous à dire ? demanda le colonel d'un air surpris.

— Félix a une mauvaise tête, reprit Servian en prenant une physionomie soucieuse ; il est irritable, emporté ; il n'a peur de rien. Vous vous rappelez toutes les inquiétudes que son père a causées à ma famille ? Eh bien, je crains que Félix ne marche sur ses traces et ne devienne à son tour un bretteur.

— Eh ! laissez-le faire, dit M. Herbelin : un officier n'est pas un séminariste. Puisque la carrière qu'il embrasse l'expose à se battre, tant mieux s'il est en état de se défendre. Autrefois nous avions des *tâteurs* qui faisaient métier d'éprouver les débutants ; s'il y en a encore, en arrivant à son régiment, il passera par leurs mains, et alors...

— Alors, interrompit Servian, tant pis pour les *tâteurs*, car il ne les ménagera pas plus que vos poupées.

— Il est certain qu'il est fort adroit, répondit le colonel en regardant Félix, qui pendant ce temps avait encore fracassé deux ou trois figures de plâtre.

Tonayrion avait écouté ce dialogue sans y prendre part, en cachant sous une indifférence apparente l'impression

qu'il en pouvait ressentir. Il ne montra aucune envie de disputer le prix du tir à son futur adversaire, et celui-ci ne tarda pas à mettre fin à un exercice auquel l'absence de concurrents ôtait son principal attrait.

— Je suis content de toi, dit Servian à son neveu en le prenant à part lorsqu'ils rentrèrent à la maison ; ne te calomnie plus. Non seulement tu as du courage, mais, ce qui est plus rare, tu as du sang-froid.

— Bien vrai, mon oncle ? vous ne vous moquez pas de moi ? répondit Félix sans chercher à dissimuler le plaisir que lui causait une pareille approbation.

— Je t'observais quand il a tiré ; ta contenance a été parfaite.

— Et cependant lorsque j'ai vu sauter la poupée, ce damné frisson d'hier a été sur le point de me reprendre.

— Qu'importe ! Le vrai courage, le courage intelligent, ne consiste pas à rester sans émotion, mais bien à en triompher, et c'est ce que tu as fait.

— Ne trouvez-vous pas que M. Tonayrion a l'air bien pensif ? Est-ce que ma manière de tirer le pistolet lui aurait donné à réfléchir ?

— Peut-être, répondit Servian ; c'est ce que nous saurons bientôt.

VI

LE LION MUSELÉ.

Le beau Raoul, d'ordinaire, se taillait dans la conversation une part royale. Pendant le reste de la journée il demeura, contre son habitude, silencieux, rêveur et distrait ; à peine répondait-il par monosyllabes aux paroles qui lui étaient adressées ; les sourcils joutant l'un contre l'autre, l'œil sévère, le front chargé d'un nuage, il semblait rouler dans son esprit quelque terrible dessein, et la manière seule dont il tortillait ses moustaches en clignant les paupières était faite pour intimider les gens pacifiques ; auprès de cette physionomie farouche, la face d'un lion eût été trouvée gracieuse et débonnaire.

Selon l'usage d'un assez grand nombre de femmes aimables, madame Caussade tolérait fort peu chez les autres l'inégalité d'humeur qu'elle-même se permettait sans scrupule. La conduite de Tonayrion lui parut un caprice, et à ce titre lui déplut comme un empiétement sur ses privilèges personnels.

— Il doit voir que je suis contrariée, pensa-t-elle ; ce

serait le cas de faire des frais pour moi et non de bouder dans un coin. Jamais je n'ai tant désiré qu'il paraisse agréable, enjoué, spirituel, et voilà qu'il prend à tâche d'être tout le contraire. Ces hommes ne sentent rien ! Conçoit-on qu'il n'ait pas encore deviné que M. Servian a été amoureux de moi et qu'il l'est peut-être encore ? Pourtant il n'est pas difficile de comprendre que ma méchanceté doit avoir une cause, car habituellement je suis très-bonne. D'ailleurs, honorerais-je de mes railleries un indifférent ?

Impatentée à la fin de voir Raoul persister dans sa rêverie, elle résolut de l'en arracher malgré lui. Le colonel jouait aux échecs avec Servian ; Félix venait de sortir du salon, et la jeune veuve ne pouvait trouver un moment plus favorable pour exprimer à son amant ce qu'elle pensait de sa maussaderie.

— Daignerez-vous, lui dit-elle, m'initier à vos méditations ? elles doivent être fort intéressantes puisqu'elles vous font si complètement oublier que vous avez une réputation d'homme aimable à soutenir.

Tonayrion s'attendait à cette interrogation et même, il faut le dire, sa conduite n'avait d'autre but que de la provoquer. Au lieu d'y répondre catégoriquement, il affecta un embarras propre à redoubler la curiosité d'Estelle.

— Je ne pense à rien qui soit digne d'exciter votre attention, dit-il d'un air contraint.

— N'éludez pas ma question, repartit madame Causade ; quelque chose vous préoccupe. J'ai la prétention de

croire que je n'y suis pas tout-à-fait étrangère, et alors je désire savoir ce que c'est.

— Vous ne pouvez être étrangère à aucune de mes pensées, reprit galamment le beau Raoul.

— Ce n'est pas un compliment que je vous demande, c'est une réponse.

— En vous obéissant, madame je crains de vous déplaire.

— Vous en êtes sûr en ne m'obéissant pas.

— Vous m'allez gronder, je le parie ; mais songez que d'avance je reconnais mes torts.

— Quels sont-ils ces torts ?

— C'est une histoire si sotte, si ridicule, si absurde que je suis réellement confus d'être obligé de vous la raconter, En mille vous ne devineriez pas ce dont il s'agit.

— Vous avez juré de lasser ma patience. De quoi s'agit-il ? parlerez-vous ? Il s'agit...

— De la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, répondit Tonayrion en prenant avec une emphase ironique le style de madame de Sévigné ; en un mot, il s'agit d'un duel entre votre serviteur, et... devinez qui ?

— Monsieur Servian, dit étourdiment Estelle.

— Monsieur Félix Cambier, reprit le beau Raoul avec un accent solennel, qui avait l'intention d'être prodigieusement comique.

— Vous voulez vous battre avec M. Félix ? dit la jeune femme après un instant de silence.

— C'est lui au contraire qui veut se battre avec

moi, répondit Tonayrion en riant avec affectation.

— Vous vous êtes donc disputés ?

— Hélas ! oui, madame, et c'est ici que je dois me frapper la poitrine en disant *med culpá*. Mais qui aurait supposé que l'enfant fût si pointilleux ? Voici l'histoire : hier, lorsque, grâce à une espèce d'entorse que je me suis donnée à la chasse, il y a quelques jours, ce belliqueux adolescent eut reçu de votre main la rose que j'aurais voulu obtenir au prix de mon sang, j'éprouvai, je vous l'avoue, un accès d'humeur pour lequel j'ose solliciter votre indulgence. Quelques heures plus tard, ayant rencontré dans le parc mon jeune et beau vainqueur, qui se promenait triomphalement votre rose à la boutonnière de son habit, je ne sais quelle hallucination m'a pris, mon imagination a bénévolement gratifié M. Félix d'une dizaine d'années qui lui manquent pour être de quelque conséquence ; au lieu d'un enfant, j'ai cru voir un homme, et dans cet homme un rival : c'est assez vous dire ce que j'ai fait.

— Vous l'avez provoqué, dit Estelle avec anxiété.

— Je ne me rappelle pas exactement mes paroles, mais sans doute elles auront paru trop peu respectueuses au rhétoricien, car il est monté sur ses grands chevaux et m'a proposé fort héroïquement de nous couper la gorge.

— Et vous avez accepté ce défi ?

— Pouvais-je faire autrement ?

— Puisque vous aviez tort, vous deviez en convenir sur le champ et adresser des excuses à M. Cambier.

— Sans doute, madame, répondit Tonayrion avec un

accent de fatuité, vous avez raison et c'est là ce que j'aurais dû faire. Mais, par malheur, j'ignore comment on s'y prend pour adresser des excuses à quelqu'un.

— Je vous l'apprendrai, repartit madame Caussade d'un ton vif ; vous pensez bien que je ne permettrai pas que cette querelle extravagante ait la moindre suite. M. Félix eût-il été le provocateur, ce serait à vous de commencer les démarches de conciliation, car il est un enfant, et vous êtes un homme. Mais du moment que les torts sont de votre côté, ne pas les avouer hautement serait plus que de l'obstination, ce serait de la barbarie. Vous battre avec lui ! est-ce bien sérieusement que vous y avez pensé ? Quand vous l'aurez tué ou blessé, ce pauvre jeune homme, n'aurez-vous pas remporté là une bien glorieuse victoire ? L'idée seule d'un pareil combat est si odieuse que je n'y puis penser de sang-froid. Je vous défends de vous battre, entendez-vous ? et songez à m'obéir, sinon ma haine vous est acquise, et je ne vous revois de la vie.

Une pareille menace faite pour glacer le cœur d'un homme amoureux sembla produire sur Tonayrion un effet tout contraire.

— Oui, madame, vous avez raison, dit-il d'un air épanoui ; grondez-moi, maltraitez-moi, punissez-moi, je le mérite. J'ai une mauvaise tête, je le sais. Je suis vif, irritable, emporté même ; en un mot, j'ai mille défauts, et loin de les guérir, la passion profonde que j'éprouve leur donne un aliment nouveau. Joignez la jalousie à ma fougue naturelle, et jugez quel salpêtre en doit résulter ! Mais

si je ne parviens pas toujours à maîtriser la violence de mon caractère, croyez du moins que je ne suis ni opiniâtre ni sourd lorsqu'on me parle raison. Je n'avais pas attendu vos réprimandes pour me repentir de ma folie d'hier, et j'ai passé la matinée à me répéter ce que vous venez de me dire. Oui, j'en conviens, un duel avec M. Félix Cambier est tout ce qu'on peut imaginer d'extravagant, d'absurde et de ridicule. Pour que la partie fut égale, il faudrait donc choisir les armes dont on se sert au collège et nous battre au canif ! Et si comme vous l'avez dit, j'avais le malheur de le tuer, quel regret pour moi ! quel remords ! le sang de cet enfant tacherait mon existence tout entière. Je vous jure, madame, que je vois les choses du même œil que vous ; mais au point où elles sont arrivées, puis-je reculer ?

— Si vous aviez pour adversaire un homme de votre âge, un antagoniste sérieux, je comprendrais ce scrupule. Soyez sûr qu'en ce cas votre conduite même n'eût-elle pas été tout à fait irréprochable, je ne serais pas femme à vous conseiller un acte de faiblesse. Mais avec un écolier comme M. Félix, quel risque peut courir votre honneur ? Lui adresser des excuses n'est-ce pas en réalité l'épargner ? En quoi ce trait de générosité froisserait-il votre amour-propre ?

— Je tombe d'accord de tout cela, reprit le beau Raoul en souriant d'un air gracieux ; vous parlez comme un ange, et je n'ai rien à répondre. Mais comment voulez-vous que j'aille dire à M. Félix Cambier : « Monsieur, je vous demande pardon de la manière dont je vous ai traité hier ? »

Il est évident qu'en parlant ainsi je partirais d'un éclat de rire, non pas à sa barbe, puisqu'il n'en a point, mais à son nez. Que voulez-vous, madame ! il m'est impossible de prendre au sérieux M. Félix ; je ne saurais séparer la figure de M. Félix de l'idée de thème et de pensum. Il ne faut donc pas penser à cette amende honorable qui dégénérerait indubitablement en bouffonnerie. Voici mon projet qui vaut mieux ; il va vous rassurer complètement : le duel aura lieu, mais sans danger pour mon honorable adversaire, car après avoir essuyé son feu, je tirerai en l'air ; je vous en donne ma parole d'honneur.

— Risquer de vous faire tuer ! dit Estelle ; quelle folie !

— Est-ce qu'on me tue, moi ! fit Tonayrion d'un air invincible.

— Cela n'a pas le sens commun ; je ne souffrirai pas que vous vous exposiez au moindre danger à propos d'un enfantillage. Puisque vous n'avez pas assez d'humilité pour adresser vous-même des excuses à monsieur Félix, c'est moi qui lui parlerai.

Le beau Raoul avait atteint son but ; mais, loin de le laisser voir :

— Y songez-vous, madame ! s'écria-t-il ; on dirait que j'ai eu peur de mon terrible adversaire.

— Vous savez fort bien que personne n'aura une idée si ridicule.

— Il m'en coûte de vous résister ; mais une pareille démarche est tellement en dehors de toutes les règles...

— Que me font les règles ?

— Je vous assure que cela n'est pas possible.

— Possible ou non, cela sera, car je le veux.

Tonayrion s'inclina profondément.

— Ce mot me ferme la bouche, dit-il d'une voix soumise ; du moment que vous ordonnez, il ne me reste plus qu'à obéir ; mais puisque vous voulez éprouver votre empire, que ne me prescrivez-vous, au lieu de cette humiliation, quelque épreuve à subir, quelque péril à braver, quelque entreprise enfin digne de vous et de moi ?

— Je comprends, répondit en riant madame Caussade ; un géant à pourfendre, une belle princesse à délivrer conviendraient mieux à votre courage qu'une action toute pacifique. Résignez-vous et songez que plus un sacrifice contrarie nos habitudes, plus il devient méritoire. A un autre je pourrais demander de l'héroïsme, à vous je demande de la raison ; c'est exiger davantage, je le sais.

L'accent dont furent prononcées ces dernières paroles renfermait une si flatteuse moquerie, qu'en s'en voyant l'objet, tout homme devait se trouver récompensé de son obéissance. Le beau Raoul s'inclina de nouveau et protesta de sa soumission absolue.

— J'aimerais mieux, dit-il, que vous m'envoyassiez vous chercher en Afrique une demi-douzaine de têtes de Bédouins ; mais puisqu'il vous plaît d'exercer votre pouvoir aux dépens de mon amour-propre, faites ce que vous voudrez, madame ; demandez la paix en mon nom à monsieur Félix Cambier !

Tonayrion articula le nom de l'élève de Saint-Cyr avec

une affectation si méprisante qu'un sourire vint effleurer les lèvres d'Estelle. Intimement convaincue que, pour lui obéir, son adorateur se faisait une violence extrême, la jeune veuve éprouva une satisfaction secrète semblable au vaniteux plaisir que devait goûter Omphale à la vue d'Hercule filant à ses pieds.

— Quel empire n'ai-je pas sur lui ! se dit-elle ; c'est le lion muselé.

Après avoir savouré quelque temps l'agréable pensée d'un despotisme, auquel toutes les femmes aspirent si toutes n'y parviennent pas, madame Caussade songea aux moyens d'exécuter la mission de paix dont elle venait de se charger. L'idée de réclamer les conseils du colonel ne fit qu'effleurer son esprit. Les enfants gâtés et même ceux qui ne le sont pas aiment souvent beaucoup leurs parents, mais ils les consultent le plus rarement possible ; en cette occasion Estelle ne fit pas exception à la règle. S'adresser directement à Félix lui parut avoir des inconvénients, non qu'elle doutât du succès de cette démarche, mais elle craignit d'enfler la vanité de l'adolescent si elle discutait avec lui une question de cette nature.

— Il se croirait décidément un homme, pensa-t-elle, et ce serait lui rendre un très-mauvais service que de l'encourager dans cette présomption.

Restait Servian, de qui l'intervention dans une affaire qui concernait le jeune Cambier était légitimée d'avance et en quelque sorte prescrite par son double titre d'oncle et de tuteur. Tout réfléchi, madame Caussade trouva que

c'était avec lui et avec lui seul qu'il convenait de traiter. D'après l'antipathie dont elle avait donné depuis deux jours des preuves si acerbes, il serait naturel de supposer que la perspective d'un pareil entretien lui parût fort désagréable.

Il n'en fut rien cependant : loin de là. Estelle éprouva une sorte d'impatience en voyant que la soirée était trop avancée pour qu'il fût possible d'entamer le jour même une négociation qui lui inspirait le plus vif intérêt.

Le lendemain, après le déjeuner, au moment où monsieur Herbelin, selon son usage, conviait ses hôtes aux plaisirs du billard, madame Caussade s'approcha de Servian :

— Je voudrais vous parler, lui dit-elle à demi-voix ; vous me retrouverez au jardin.

Malgré ses quarante ans et le sang-froid dont il avait contracté l'habitude, Servian se sentit presque aussi ému qu'eût pu l'être un adolescent amoureux pour la première fois. Il se contraignit cependant, suivit ses compagnons dans la salle du billard et laissa s'engager une partie entre le colonel et Tonayrion ; mais après avoir feint pendant quelques instants de regarder le jeu des deux adversaires, dont Félix marquait les points, il s'esquiva furtivement, et descendit au jardin.

Estelle se promenait dans une allée de marronniers qui liait le parc à la maison, en bordant d'un côté un tapis vert et de l'autre un mur de clôture. A la vue de son ancien amant qui s'avancait d'un pas empressé, elle prit un

air froid propre à faire évanouir les folles illusions qu'il avait pu concevoir. Servian remarqua ce changement de physionomie; le sourire qui errait sur ses lèvres disparut aussitôt, et sa figure n'exprima plus qu'une gravité polie, mais impassible.

— Je me rends à vos ordres, madame, dit-il en s'inclinant.

— Pour prévenir toute fausse interprétation de ma démarche, répondit madame Caussade, je dois vous dire avant tout que la chose dont je veux vous parler ne concerne ni vous ni moi.

— Je savais cela d'avance, reprit Servian avec une respectueuse fierté; il est donc inutile de m'interdire une espérance que je n'ai pas.

— Il s'agit de monsieur Félix, répliqua la jeune veuve; savez-vous qu'il doit se battre avec monsieur Tonayrion?

— Je le sais, madame.

— En ce cas, je n'ai rien de plus à vous dire, car bien certainement vous empêcherez ce duel.

— Pourquoi l'empêcherais-je? demanda l'oncle de Félix avec le plus grand calme.

— Pourquoi? s'écria madame Caussade; un duel où votre neveu peut être tué!

— C'est un danger qu'il courra sans doute plus d'une fois en sa vie; en ce moment il le subit sans l'avoir cherché. Si Félix avait le moindre tort, j'userais de tout mon pouvoir pour qu'il le reconnût au lieu de l'aggraver; mais bien loin de là, c'est lui qui se trouve insulté. Il a raison

alors d'exiger une réparation, et je n'ai pas le droit de m'y opposer.

— Insulté, dites-vous ! Un enfant peut-il être insulté ?

— Félix n'est plus un enfant, madame.

— Enfant ou non, il est impossible qu'il songe sérieusement à se battre.

— Je puis vous assurer, au contraire, que rien n'est plus sérieux que sa résolution. C'est inutilement que j'essaierais de la combattre, et vous-même, c'est tout lire, n'auriez, je crois, pas plus de succès.

— C'est ce que nous verrons, dit Estelle avec un sourire orgueilleux ; en attendant, je veux bien comprendre que monsieur Félix se laisse emporter par la présomption naturelle à son âge ; mais vous, monsieur, qu'on ne saurait accuser d'imprudence ni de témérité, n'êtes-vous pas effrayé de l'inégalité monstrueuse d'un pareil combat ?

— Pour en être effrayé, il faudrait la reconnaître.

— Vous croyez donc qu'entre monsieur Tonayrion et votre neveu la partie est égale ?

— Je la crois inégale, au contraire.

— Expliquez-vous, dit Estelle avec humeur.

Servian la regarda d'un air pénétrant.

— Permettez-moi de vous adresser une seule question, lui dit-il : Comment savez-vous que monsieur Tonayrion et Félix doivent se battre ?

— C'est lui-même qui me l'a dit, répondit avec vivacité la jeune femme.

— Félix ?

— Eh non ! monsieur Tonayrion.

Servian sourit en silence.

— Et sans doute, reprit-il, monsieur Tonayrion connaît et approuve la démarche dont vous daignez vous charger en ce moment ?

Estelle regarda son ancien amant d'un air de hauteur.

— Je n'ai besoin de l'autorisation de personne, dit-elle, pour accomplir ce qui me semble humain et juste. Il est vrai qu'après avoir arraché à monsieur Tonayrion l'aveu de cette déplorable querelle, j'ai réussi à lui faire entendre raison ; si je n'obtiens pas le même succès près de vous, savez-vous ce que je croirai ?

— Que croiriez-vous, madame ?

Madame Caussade, se rappelant à temps son titre d'ambassadrice, parvint à retenir le sarcasme qui venait d'éclorre dans sa pensée.

— Que vous importe ? dit-elle tout à coup, en armant son regard du dédain qu'elle ne voulait pas exprimer.

— Puisque vous refusez de me répondre, permettez-moi de le faire à votre place, reprit Servian avec le calme le plus imperturbable ; si vous ne réussissez pas dans votre mission pacifique, vous penserez que monsieur Tonayrion m'est aussi supérieur par son savoir-vivre et sa docilité qu'il l'est déjà par son courage et ses vertus chevaleresques.

Un peu confuse de se voir si bien devinée, Estelle cacha son embarras sous une affectation de moquerie.

— Puisque vous êtes sorcier, reprit-elle, dites-moi qui vient derrière vous ?

Servian se retourna et aperçut Félix qui s'avancait d'un air d'hésitation.

VII

LE TRAITÉ DE PAIX

Intrigué de la manière furtive dont son oncle était sorti de la salle de billard, l'élève de Saint-Cyr avait saisi la première occasion de s'esquiver à son tour. En apercevant la dame de ses pensées seule avec Servian dans un lieu qui, par sa position retirée, semblait convenir merveilleusement aux entretiens les plus confidentiels, il éprouva un accès subit de cette vague jalousie, compagne inséparable des premiers amours. Cependant, malgré son envie de rompre le tête à tête qui lui portait ombrage, peut-être n'eût-il pas osé prendre cette liberté, si un signe amical de madame Caussade ne l'eût invité à s'approcher. Sans trop savoir pourquoi, la jeune veuve était mécontente de la tournure qu'avait prise la conversation. Elle se décida donc subitement à y admettre un tiers qui avait à cette faveur le droit le plus légitime, et résolut d'éprouver sur lui sans délai le pouvoir dont Servian avait eu l'irrévérence de douter.

— Vous arrivez fort à propos, dit-elle à Félix dès qu'il fut près ; justement nous parlions de vous.

— De moi, madame ? répondit Cambier en la regardant avec étonnement.

— Nous nous occupions de votre grave querelle avec M. Tonayrion, reprit Estelle d'un air de plaisanterie ; sachez que vous voyez en moi la colombe chargée du rameau d'olivier. Je n'entends pas qu'une discussion frivole détruise la bonne harmonie qui a régné jusqu'à ce jour entre deux hommes faits pour s'estimer. J'ai déjà grondé comme il faut M. Tonayrion, qui, je le sais, et lui-même en convient, a eu tous les torts ; j'espère, en revanche, n'avoir que des éloges à vous donner. Il est bien entendu que votre adversaire vous adresse par ma bouche les excuses les plus formelles et les plus complètes ; vous voyez donc qu'il ne manque plus au traité de paix que votre signature : donnez-la moi.

Elle tendit sa main à Félix, qui au lieu d'y signer la paix avec ses lèvres, porta la tête en arrière comme s'il avait craint de succomber à la tentation.

— Madame, dit-il gravement, en toute autre circonstance je m'estimerais heureux de vous obéir ; mais ici, cela m'est impossible : j'ai été insulté.

— Mais non ; mais vous vous trompez ; vous attribuez à M. Tonayrion une intention qu'il n'a jamais eue. Un homme de votre âge doit-il attacher tant d'importance à quelques paroles irréfléchies dont un enfant seul pourrait s'offenser !

— Un enfant ! s'écria Félix, qui, voyant dans ce mot une personnalité, ne l'entendait jamais avec sang-froid.

— Oui, je le soutiens, reprit Estelle en s'empressant d'apaiser l'amour-propre de l'adolescent, il n'y a que les enfants qui se fâchent à propos d'un enfantillage, et c'est précisément parce que vous êtes un homme que je crois pouvoir faire un appel à votre raison.

— Ce que vous traitez d'enfantillage est à mes yeux un outrage qui veut du sang

— Quelle folie ! quelle extravagance !

— Mais vous ignorez donc, Madame, que cet homme a eu l'insolence d'arracher de ma boutonnière la rose que vous m'aviez donnée ?

— N'est-ce que cela ? dit madame Caussade avec un charmant sourire ; l'action est fort blâmable assurément, mais le mal n'est pas sans remède : il reste encore des roses.

A ces mots, elle s'approcha d'une plate-bande qui régnait le long de l'allée, et cueillit sur un rosier nain une fleur dont elle décora Félix, sans qu'il eût la force de repousser autrement que par les battements précipités de son cœur la main blanche et satinée qui, pour ajuster la tige dans la boutonnière lui effleura un instant la poitrine.

— Vous pouvez la porter en toute assurance, lui dit-elle en même temps ; personne, je vous le jure, n'aura la hardiesse d'y toucher.

— Il faudrait auparavant m'arracher la vie, répondit-il d'une voix à peine distincte.

En remarquant l'émotion de l'adolescent, Estelle se crut victorieuse.

— Voilà donc ce grand malheur réparé, reprit-elle avec une douceur insinuante ; maintenant me refusez-vous encore ce que je vous ai demandé ?

— Que m'avez-vous demandé, Madame ? répondit Félix, qui eut l'air de sortir d'un songe.

— La paix ! dit-elle en lui tendant la main une seconde fois.

— Avec M. Tonayrion ? jamais ! s'écria-t-il d'un ton véhément ; votre bonté ne saurait effacer son insolence. Quand je songe...

— Songez que je suis une femme ; un enfant peut n'avoir aucun égard aux sollicitations d'une femme, mais un homme, — et vous êtes un homme, — ne saurait les repousser sans manquer de courtoisie.

— Mais, Madame, quand M. Tonayrion...

— Il ne s'agit plus de M. Tonayrion, mais de moi ; c'est moi qui vous parle, moi qui fais un appel à votre raison, moi qui vous adresse une prière, moi qui vous tends la main ; vous déciderez-vous enfin à me donner la vôtre ?

Ne sachant plus comment résister à cette voix pressante et à cet éloquent sourire, Félix avança une main qu'Estelle saisit aussitôt.

— Vous me donnez votre parole d'honneur, lui dit-elle, d'oublier cette querelle puérile et de vivre avec M. Tonayrion comme par le passé.

— Qu'exigez-vous, Madame! répondit-il d'une voix mal assurée, en essayant faiblement de retirer sa main.

— Je n'exige rien, mais je vous en prie, reprit madame Caussade, qui pour dernier argument arrêta sur lui des yeux faits pour rendre les anges jaloux.

Félix ne put supporter cet irrésistible regard; il pencha timidement la tête et répondit si bas qu'à peine fut-il possible de l'entendre :

— Madame, j'obéirai.

— Très-bien, dit Estelle en lui serrant la main pour le récompenser; c'est agir en homme. Vous êtes aussi bien élevé que brave, et je suis contente de vous. Maintenant, monsieur le chevalier de la Rose, nous ne vous retenons plus; vous pouvez continuer votre promenade.

Cette conclusion imprévue acheva de déconcerter l'élève de Saint-Cyr. Il s'inclina sans trouver un mot à répondre, et s'éloigna d'un air assez gauche en évitant les regards de son oncle, ainsi qu'il l'avait fait durant tout le cours de cette conversation.

Servian aimait son neveu, et par conséquent il redoutait pour lui les hasards d'un duel. En lui fournissant l'occasion de déployer son adresse au tir, ainsi qu'en vantant son talent d'escrimeur, il n'avait eu d'autre but que d'inspirer au provocateur le désir d'un dénouement pacifique. L'événement ayant démontré la justesse de ce calcul, il jugea inutile d'affecter une rigidité pointilleuse à l'égard de quelques vices de forme dont pouvait paraître entachée la réparation à laquelle madame Caussade prêtait

l'appui de sa gracieuse et toute puissante diplomatie.

Quoique présentées d'une façon irrégulière, les excuses de M. Tonayrion n'en étaient pas moins explicites et positives ; dans tous les cas, Servian eût conseillé à son neveu de les agréer ; mais en voyant qu'Estelle se chargeait de ce soin, il trouva la négociation en si bonnes mains qu'il crut devoir s'abstenir d'y prendre part, sachant bien que sur l'esprit d'un homme de dix-huit ans, les prières d'une jolie femme ont toujours plus de pouvoir que les raisonnements d'un oncle.

Dès que Félix se fut éloigné, madame Caussade se tourna vers l'homme de quarante ans.

— Eh bien ! monsieur ? lui dit-elle d'un air de persiflage.

Servian s'inclina en souriant.

— Je reconnais que j'ai eu tort de douter de votre empire, répondit-il ; c'est la première fois que cela m'arrive, ce sera aussi la dernière. Maintenant je crois que tout vous est possible ; tout, même...

— Même ? répéta Estelle en voyant qu'il n'achevait pas sa phrase.

— Même de douter en réalité M. Tonayrion de l'héroïsme que votre imagination lui a prêté jusqu'à ce jour.

La jeune veuve éprouva un mélange de dépit et de satisfaction qui fit éclore sur ses joues une rougeur soudaine. Ce double sentiment est facile à expliquer. N'arrive-t-il pas souvent qu'une femme placée entre deux adorateurs souffre des attaques dont l'un est l'objet sans que

pour cette raison la jalousie de l'autre lui soit désagréable?

— J'ai remarqué déjà que M. Tonayrion n'a pas le bonheur de vous plaire, dit-elle avec un sourire équivoque. Il est vrai qu'il a eu des torts envers votre neveu, mais ces torts sont réparés; quant à ce qui vous regarde, je ne crois pas que vous ayez à vous en plaindre; et cependant vous avez l'air de ne pouvoir le souffrir? Que vous a-t-il donc fait?

D'un regard sérieux et profond Servian apprit à madame Caussade qu'il ne voulait pas, ne fût-ce que pour un instant, se prêter aux subtilités de la controverse hypocrite où elle cherchait à l'engager.

— Écoutez-moi, Madame, dit-il avec une affectueuse gravité qui semblait participer de la tendresse d'un père plutôt que de la passion d'un amant; je n'ai pas sollicité cet entretien, mais puisque vous avez bien voulu me l'accorder, souffrez que j'en profite pour vous offrir un conseil. Oubliez que je vous ai aimée et que je vous ai demandée en mariage; ne voyez en moi qu'un ancien ami de votre père, un homme dont le dévouement vous est acquis pour toujours, quoique vous affectiez de le méconnaître. Je vais vous en donner une preuve, au risque d'accroître encore l'aversion que vous paraissez éprouver aujourd'hui pour moi. Vous devez, m'a-t-on dit, épouser M. Tonayrion?...

— Qui vous a dit cela? interrompit Estelle avec curiosité.

— Peu importe. Vous m'avez bien maltraité depuis

quelques jours, et peut-être, à ma place, un autre en garderait-il du ressentiment. Pour moi, je le sens, m'eussiez-vous fait plus de mal, je ne saurais vous haïr. S'il m'était possible de nourrir contre vous une pensée rancuneuse, je nie réjouirais de ce mariage ; mais je vous aime encore, Estelle, et en me voyant vengé je serais trop malheureux.

— Quel accent solennel ! quels lugubres pronostics ! s'écria madame Caussade avec une gâté affectée ; vous croyez donc que si j'épouse M. Tonayrion, je m'expose à devenir la plus infortunée des femmes ?

— Votre heureux caractère vous préservera toujours, je l'espère, des chagrins excessifs, mais entre les extrémités de la vie douloureuse et le bonheur idéal que vous rêvez, il y a bien des échelons.

— Et vous craignez de me voir rester au bas de l'échelle ? dit-elle en riant.

— Ce que je crains pour vous, répondit Servian avec tendresse, c'est la perte des illusions qui donnent à votre esprit une saveur si fraîche et si séduisante ; c'est une de ces déceptions mortelles qui laissent le cœur plus vide et plus désolé que ne le ferait le malheur même. Votre riche imagination verse l'or et le pourpre sur les plus ternes objets qui viennent à l'occuper ; c'est ainsi qu'aujourd'hui M. Tonayrion est pour vous un héros ; mais êtes-vous sûre que cet héroïsme ne soit pas dans votre tête un peu plus que dans son cœur ? Êtes-vous sûre que les plumes de ce paon dont vous admirez la roue soient si bien attachées

que l'épreuve du mariage ne les arrache pas une à une ? aujourd'hui l'esprit, demain la bonté, après-demain le courage...

— Ici je vous arrête, interrompit Estelle ; aucun homme n'étant parfait, je ne vous garantis pas l'excellence de M. Tonayrion. D'un autre côté vous avez trop d'esprit pour que, sous ce point de vue, je me permette de le comparer à vous ; mais quant à son courage, cette plume-là, pour me servir de votre métaphore, tient trop bien pour qu'on puisse l'arracher.

— Et si je l'arrachais ?

— Vous ! s'écria la jeune veuve en partant d'un éclat de rire.

— Moi. Si je renversais votre héros de son piédestal ?

Madame Caussade n'expliqua l'étrange témérité d'un pareil propos qu'en supposant que la jalousie avait complètement tourné la cervelle de son ancien amant. Cette idée la toucha.

— Parlons d'autre chose, dit-elle avec une bienveillance que rendait plus méritoire un penchant naturel à l'ironie ; quoique je n'aime guère les conseils, cependant je reconnais à un ancien ami le droit de m'en offrir ; même lorsque je ne lui en demande pas. Mais sortons du vague et du mystérieux, car j'aime le positif, quoique vous en disiez. Connaissez-vous quelque chose, quelque circonstance, quelque fait, en un mot, qui doive empêcher une femme d'épouser M. Tonayrion ?

— A mes yeux, l'empêchement, c'est lui-même, dit Servian.

— Vos yeux ne sont pas les miens, reprit Estelle d'un air froid.

— Je le sais, madame ; il est donc certain que l'un de nous deux voit mal. Si le mariage a lieu, Dieu veuille que ce soit moi !

— De tout ceci je dois conclure, je suppose, que vous me conseillez de ne pas épouser M. Tonayrion.

— Si vous marchandiez une parure de diamants et qu'une personne amie vous dit : « Les pierres que vous admirez ne sont que du strasse, » achèteriez-vous cette parure sans en vérifier la valeur ?

— Vous ne parlez aujourd'hui qu'en paraboles, dit Estelle avec un accent railleur ; tout à l'heure c'étaient les plumes du paon ; nous voici maintenant aux pierres. Je suis encore obligé de traduire. Vous voulez dire que le mariage est une chose grave qui ne doit pas se conclure légèrement, et que parmi les maris les diamants sont rares, tandis que le strass abonde. Je sais cela depuis longtemps, Monsieur : votre conseil est donc superflu ; je vous en remercie cependant, car je ne doute pas qu'il ne soit dicté par une intention bienveillante. Mais rassurez-vous : je vous promets d'apporter au choix d'un mari au moins autant d'attention qu'au choix d'une parure. Quelque idée que vous ayez conçue de ma légèreté et de mon étourderie, vous pourriez vous rappeler qu'au besoin je sais réfléchir. Je ne vous ai pas, je crois, donné le

droit de supposer qu'obtenir mon consentement soit une chose si facile !

Allusion mordante au refus que Servian avait naguère essayé, ces dernières paroles terminèrent l'entretien. Madame Caussade prévint la réponse de son ancien amant par un salut aussi bref que réservé, et s'éloignant aussitôt elle rentra dans la maison.

— L'aime-t-elle ? se demanda Servian lorsqu'elle eut disparu ; tant de beauté, d'esprit et de grâce, deviendrait-il la conquête de ce fanfaron ? Non ! je le démasquerai, dussé-je, pour prix de ce service, ne recueillir que l'ingratitude !

A l'instant où il prenait cette résolution, Estelle, en dépit de la calme assurance qu'elle venait d'affecter, sentait s'insinuer jusqu'au fond de son âme un doute jusqu'alors inconnu.

— Quoi que la jalousie de M. Servian rende son opinion suspecte, se disait-elle, il faut avouer cependant qu'il y a de la raison dans ce qu'il vient de me dire. Ce qui me plaît dans M. Tonayrion, c'est une intrépidité de caractère élevée jusqu'à l'héroïsme. J'y crois fermement, mais quelle preuve en ai-je ?

Enfin, dans le même moment Félix Cambier ruminait de la sorte au fond d'une allée du parc :

— Cette femme-là, si elle voulait, me ferait sauter du haut des tours de Notre-Dame. L'amour est une belle chose, mais il ne doit pas aller jusqu'à la faiblesse, et tout à l'heure j'ai été faible, très-faible. Mon oncle, qui aime

autant que je ne me batte pas, se gardera bien de me rien dire ; mais au fond, j'en suis sûr, il trouve que j'ai manqué de caractère. C'est bien ; j'ai juré de ne pas donner suite à cette querelle, je tiendrai parole. Mais que monsieur Tonayrion marche droit ! sinon, à la première occasion, je lui fais payer à la fois intérêts, capital et arriéré.

L'héroïsme du beau Raoul se trouvait donc menacé d'une triple épreuve ; dès le lendemain un hasard assez étrange fournit à Estelle l'occasion de commencer la sienne.

VIII

LE LOUP PRIS AU PIÈGE

Nous avons dit que le parc de M. Herbelin touchait à la forêt de Compiègne, par un fossé couronné d'une haie en assez mauvais état. Derrière cette clôture régnait un cordon de trappes et de pièges destinés à punir les dégâts que commettaient journellement dans la propriété du colonel les lièvres, les lapins et quelquefois même le gros gibier de la forêt.

Ce jour-là, Félix, accompagné d'un chien d'arrêt, était sorti dès le matin. Après avoir longtemps battu le bois sans succès notable, il revenait au logis, assez mécontent, lorsqu'en passant le long de la haie, il aperçut au fond d'une des trappes un objet qui le consola soudain du maigre résultat de sa chasse : c'était un loup d'assez belle taille, le poil rude, l'œil farouche, le museau carnassier ; éperdu, comme le sont d'ordinaire les animaux pris au piège, il tournait, virait, se dressait, s'élançait, se démenait à outrance sans parvenir à sortir de la fosse où il avait eu le malheur de se laisser choir. L'épagneul n'eût pas

plus tôt flairé ce gibier redoutable qu'il poussa un plaintif hurlement, et s'enfuit à toutes pattes, la queue et les oreilles basses. Le loup, de son côté, redoubla d'efforts et se mit à bondir d'une si furieuse façon que Félix, qui s'était avancé jusqu'au bord du trou, se jeta involontairement en arrière.

— Encore cet infernal battement de cœur ! se dit le jeune chasseur avec dépit ; il est écrit que je n'aurai jamais de courage impromptu ; l'instinct de la conservation est développé chez moi d'une manière réellement odieuse et ignoble.

Outré de son émotion, il glissa deux balles dans chaque canon de son fusil et coucha en joue le mangeur de moutons ; à cette démonstration menaçante, celui-ci cessa ses soubresauts et s'accroupit en grinçant des dents. Félix alors examina mieux la profondeur de la trappe et reconnut que l'évasion du captif était impossible. Rassuré sur ce point, il lui parut peu généreux de tuer un ennemi sans défense ; il lui fit donc grâce de la vie, et revint en toute hâte au logis. Le déjeuner touchait à sa fin lorsqu'il entra dans la salle à manger.

— *Tarde venientibus ossa*, lui dit le colonel.

— Nous avons attendu plus d'un quart d'heure, dit à son tour madame Caussade ; sans doute vous n'avez pas voulu quitter la chasse avant d'avoir rempli votre gibecière ?

— Pour contenir le gibier que j'ai trouvé, répondit Félix d'un air important, il faudrait un sac et non une gibecière.

— Quel gibier ? demandèrent plusieurs voix à la fois : un chevreuil, un renard, un sanglier ?

— Un loup ! un loup énorme qui est tombé dans une trappe près de la fosse du Cosaque.

— Un loup ! s'écria madame Caussade ; vous ne l'avez pas tué, j'espère ?

— La vie d'un prisonnier n'est-elle pas sacrée ? répondit l'élève de Saint-Cyr.

— Parbleu ! dit monsieur Herbelin, je ne m'attendais pas à entendre citer le droit des gens à propos d'un loup. Qu'en faire, à moins de le tuer ?

— Le garder, mon père, reprit Estelle avec vivacité ; on le mettra dans une cage vis-à-vis de Mustapha. Monsieur Félix, déjeunez bien vite ; il me tarde de voir votre loup. A-t-il l'air bien féroce ?

— Je lui ai trouvé la physionomie assez débonnaire, mais Pyrame, je crois, n'a pas été de mon avis ; dès qu'il l'a eu flairé, le poltron s'est sauvé sans respect humain.

— Est-ce sérieusement que tu as envie de le conserver ? dit le colonel à sa fille ; que t'a fait cet honnête Mustapha pour que tu lui veuilles donner un pareil voisin ?

— Mustapha devient pesant et dormeur ; ça le réveillera, répondit Estelle ; on a bien des bengalis, des singes, des perroquets, pourquoi n'aurait-on pas un loup ? c'est moins vulgaire.

— Soit ; mais crois-tu que le susdit loup se laissera tirer de la trappe et mettre en cage sans jouer des mâchoires ?

— On le muselera, dit Tonayrion d'un ton dégagé.

— Est-ce vous qui le muselerez ? reprit le colonel avec un accent d'incrédulité.

— Pourquoi pas ? Un loup n'est pas plus méchant qu'un ours.

— Vous avez donc muselé des ours ? demanda en riant madame Caussade.

— Je me suis passé cette fantaisie, répondit le beau Raoul d'un air de badinage. C'était à une fête champêtre ; le propriétaire d'une ménagerie devant laquelle s'émerveillait la race villageoise laissa échapper un de ses pensionnaires, ours brun de son métier. Aussitôt le bal se change en déroute. Hommes, femmes, enfants, garde nationale même, et même gendarmerie, tout le monde se sauve.

— Excepté vous ? interrompit Estelle.

— Excepté moi, reprit Tonayrion avec un sourire aimable ; montrer les talons à un vil animal me parut, j'en conviens, un peu trop ridicule. Je l'attends donc de pied ferme. A quelques pas il se dresse et ouvre les bras pour me presser sur son cœur ; j'esquive son accolade et lui embotte brusquement le museau dans un shako qu'avait laissé tomber en s'enfuyant un caporal de la garde nationale. Voilà mon ours métamorphosé en soldat citoyen. Il trouve le métier mauvais, il renifle, il gambade, il cherche à se décoiffer ; vains efforts ; je tenais le shako par les gourmettes et je ne lâchai cette muselière d'un nouveau genre que lorsque l'animal eut été réinstallé dans sa cage.

Il est probablement le premier de sa race qui ait porté la cocarde tricolore.

— Craqueur ! se dit Félix, qui avalait à la hâte une tranche de pâté ; je ne crois pas plus à cet ours qu'aux revenants, aux voleurs et aux Bédouins dont il nous a régales ces jours derniers.

— Dépêchez-vous donc, monsieur Félix, dit Estelle ; ne voyez-vous pas que depuis une heure nous vous attendons.

Le jeune homme obéit, au risque de s'étrangler. Un instant après, les convives se levèrent de table, et à l'exception du colonel, que retenait au logis un accès de rhumatisme, ils sortirent tous ensemble pour aller rendre visite au loup prisonnier.

A l'aspect du groupe curieux qui entourait subitement la trappe où il était enfermé, le loup cessa ses inutiles bondissements, et se blottit dans un coin avec inquiétude.

— Voilà donc ce féroce animal, dit madame Caussade en examinant l'attitude effarouchée du captif ; le moindre dogue a l'air plus redoutable, et Mustapha l'étranglerait en une minute.

— J'en doute, Madame, observa Servian.

— De quoi ne doutez-vous pas ? reprit la jeune femme avec un accent de moquerie.

— Pour moi, madame, dit Tonayrion, je suis de votre avis ; le loup m'a toujours paru jouir d'une réputation usurpée. Qu'est-il, après tout ? Un chien sauvage ; rien de plus. Qu'il fasse trembler les moutons, à la bonne heure ;

mais les hommes, c'est ce que je ne comprends pas.

— Armé d'un sabre ou même d'un poignard, dit Félix d'un ton sentencieux, l'homme ne doit reculer devant aucune bête féroce.

— Un sabre ! un poignard ! reprit en ricanant le beau Raoul ; s'il s'agissait d'un tigre ou d'un rhinocéros, je comprendrais l'utilité d'un pareil arsenal, mais pour assommer un si chétif animal qu'est-il besoin de tant de cérémonies ; le premier coup de pied le mettrait hors de combat.

— Vous auriez dû naître berger, dit Estelle ; votre troupeau eût été bien gardé. Ainsi donc, même sans armes, vous ne craindriez pas d'attaquer un loup ?

— Il ne faut jurer de rien, Madame, répondit Tonayrion d'un air de fatuité ; qui sait ! je me sauverais peut-être. Une fois, il est vrai, je me suis battu contre un lion ; mais on n'est pas également bien disposé tous les jours.

— Vous vous êtes battu contre un lion ! dirent en même temps madame Caussade et Félix.

— Sans armes ? ajouta Servian d'un air d'admiration supérieurement joué.

— Il est inutile de dire que la scène se passait en Afrique, reprit Raoul avec un accent de simplicité propre à donner de la vraisemblance au récit le plus fabuleux ; quelques officiers de spahis, plusieurs colons de la Mitidja et moi nous avons organisé une partie de chasse qui nous entraîna jusqu'au pied de l'Atlas. A la fin du troisième jour nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée

déserte et brûlante. Tout à coup, un rugissement affreux se fait entendre dans le lointain : — Un lion ! tel est le cri général. Jugez si la fatigue est oubliée, si la soif s'éteint, si l'ardeur se ranime ! Chacun prépare ses armes, et nous voilà tous lancés au galop. Grâce à la vigueur de mon cheval et peut-être aussi aux pointes de mes éperons, je ne tarde pas à prendre la tête et à me trouver à deux ou trois cents pas en avant de mes compagnons.

Que vois-je soudain entre deux rochers ? le lion en personne ; un maître lion, ma foi, qui du loup d'aujourd'hui n'aurait fait qu'une bouchée. M'apercevoir, rugir, hérissier sa crinière et fondre sur moi, n'est pour lui que l'affaire d'une demi-seconde. Deux balles que je lui envoie dans le corps ne l'arrêtent pas un seul instant. Le poitrail déchiré par les griffes du monstre, mon cheval se cabre, se renverse et tombe sur le sable en m'entraînant dans sa chute. Le lion alors, qui probablement juge ma chair de meilleur goût que celle de ma monture, bondit sur moi en ouvrant une gueule qui, je dois l'avouer, me parut aussi large, aussi profonde, aussi enflammée que l'entrée d'un four. J'avais une jambe sous le cheval et ma position devenait critique ; toutefois, je dégaine mon yatagan et le plonge à poing perdu dans cette gueule près de me dévorer. Que le lion fermât la mâchoire ; j'étais manchot sans aucun doute ; par bonheur, en frappant je comprends le danger, et par un mouvement de poignet assez intelligent, au lieu d'enfoncer le fer dans la gorge de mon adversaire je le tourne verticalement. Le lion mord, ainsi

que je m'y attendais, et s'enferme lui-même la langue dans la pointe et le palais dans la poignée du yatagan. Tandis qu'il cherche à cracher cette espèce d'hameçon, je retire la main, saisis un pistolet dans les fontes de ma selle, l'applique sur le crâne de l'animal et lui brûle tranquillement la cervelle. Voilà l'histoire de mon combat avec sa majesté léonine.

— Cette manœuvre de yatagan me semble profondément ingénieuse, dit Servian avec une gravité impassible; si j'ai bonne mémoire, Roland employa un artifice de ce genre pour vaincre l'orque de l'île d'Ebude.

— Peu importe! répondit Raoul d'un ton sec; je ne réclame pas le prix de l'invention. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment la peau de mon lion figure comme tapis de lit dans ma chambre à coucher.

Pendant le récit de cet aventure digne des contes arabes, Estelle avait éprouvé l'espèce de malaise que causent parfois à un auditeur bienveillant les tours de force d'un chanteur désordonné.

— Il raconte trop, s'était-elle dit; et ces histoires extraordinaires n'arrivent qu'à lui seul. Il est évident que M. Servian ne croit pas un mot de celle-ci, et ce petit Félix se mord les lèvres pour ne pas rire.

Sans le vouloir, la jeune veuve se sentit elle-même atteinte de l'incrédulité qu'elle croyait lire sur la physionomie de l'oncle et du neveu. L'engouement irréfléchi que lui avait inspiré jusqu'alors l'héroïsme réel ou imaginaire de monsieur Tonayrion fit place à une défiance qui de-

puis la veille n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

— S'il mentait... pensa-t-elle en le regardant à la dérobée d'un air scrutateur.

Madame Caussade avait dans le caractère une détermination fougueuse et pour ainsi dire virile qui lui rendait intolérable l'incertitude, ce terrain mouvant où s'arrêtent les esprits irrésolus, mais d'où les âmes énergiques s'empres- sent de sortir au risque de tomber dans un abîme. Éclaircir le doute qu'elle venait d'accueillir pour la première fois lui parut donc aussi urgent que nécessaire.

— De deux choses l'une, se dit-elle : ou il ment, et alors il faut que je m'en assure ; ou il dit la vérité, et en ce cas, l'incrédulité de M. Servian est une impertinence qui mérite d'être confondue.

Pour Estelle, concevoir un projet, c'était l'exécuter. Habitée dès l'enfance à obéir à ses caprices plutôt qu'aux lois de circonspection banale qui régissent d'ordinaire les femmes, elle agissait sans calcul et d'après l'inspiration du moment. Or cette inspiration le plus souvent excellente, quelquefois aventureuse, se trouva en cet instant d'une témérité si excentrique qu'à peine oserions-nous en parler si nous n'avions eu soin de dire que madame Caussade était jeune, jolie, spirituelle, charmante en un mot, et, qui plus est, veuve. A ces différents titres peut-être avait-elle le droit de trouver simple et ordinaire une fantaisie qui, de la part d'une gauche pensionnaire, d'une respectable matrone ou d'une mère de famille vertueusement laide,

eût paru extravagante, pour ne pas dire monstrueuse.

Depuis qu'elle avait reconnu la nécessité de jeter au creuset l'héroïsme de Raoul pour voir s'il était d'or ou de plomb, la jeune femme était demeurée silencieuse et distraite, selon l'usage des gens qui roulent dans leur esprit quelque dessein extraordinaire. Penchée au bord de la trappe, elle agaçait le prisonnier par une sorte de taquinerie machinale, en secouant au-dessus de sa tête un mouchoir de batiste tel que les loups ont rarement l'occasion d'en voir de pareils. Tout à coup elle feignit d'être effrayée par un mouvement brusque de l'animal, et lâcha le fin tissu, qui tomba dans la fosse.

— Mon mouchoir ! s'écria-t-elle ; cette vilaine bête va manger mon mouchoir !

En même temps elle regarda Tonayrion de l'air dont la belle Angélique dut regarder l'amoureux Roland lorsqu'elle l'envoya détruire les jardins de Falerine. Il n'y avait qu'une seule manière de comprendre un semblable regard et d'y obéir : c'était de sauter dans la trappe. Le beau Raoul n'en fit rien, soit que son intelligence, soit que son courage fût en défaut. Au lieu d'aller héroïquement arracher au loup le mouchoir sur lequel celui-ci venait de se jeter avec fureur, il promena les yeux de tous côtés, aperçut une perche appuyée contre la haie, et courut la chercher.

En voyant à quel expédient plein de prudence avait recours son amant, Estelle sentit une aversion subite remplacer la faveur qu'elle lui avait accordée jusqu'alors.

— L'épreuve est faite, pensa-t-elle; encore un masque qui tombe, encore un héros qui s'évanouit !

Involontairement elle se tourna vers Servian. Habitué à lire dans le cœur de la jeune veuve, celui-ci avait tout deviné, et il souriait malignement; car la déconvenue d'un rival est toujours agréable, lors même qu'on n'espère pas en profiter.

— Il paraît, dit-il avec une trahison bonhomie, que ce monsieur, qui prend les lions à l'hameçon, à aussi envie de pêcher les loups à la ligne.

Au lieu de rire de cette plaisanterie, madame Caussade laissa échapper un geste de dépit et tourna le dos au railleur. Ce mouvement la mit en face de Félix, qui depuis quelque temps la contemplait d'un air passionné sans qu'elle y prît garde. Tant de flamme brillait dans les brunes prunelles du futur officier, sa physionomie exprimait un dévouement si absolu, son maintien une si fière résolution que la jeune veuve, qui, la veille encore l'avait traité en enfant, pour la première fois vit en lui un homme.

— Qu'il a l'air déterminé ! se dit-elle; ce n'est pas lui, j'en suis sûre, qui aurait besoin d'un bâton pour me rendre mon mouchoir.

En ce moment, le fantasque démon dont nous avons parlé s'approcha de son oreille et lui dit tout bas :

— Quelle humiliation pour monsieur Raoul si ce jeune homme, qu'il a l'air de mépriser, se montrait plus brave que lui !

Sans réflexion, Estelle arrêta sur Félix un regard dont l'expression douce et splendide à la fois donnait l'idée d'un velours lumineux ; puis, cédant à une tentation irrésistible, d'un coup-d'œil rapide et incisif comme un éclair elle lui montra la fosse.

C'était la seconde fois que l'élève de Saint-Cyr était regardé ainsi par une femme. Frappé d'un éblouissement subit, oppressé, palpitant, éperdu comme au choc d'un fluide électrique, il crut voir les cieux ouverts et fléchit les genoux. Cette extase se changea aussitôt en frénésie. Sous la fascination de ce puissant regard qui de page venait de le faire chevalier, Félix se sentit la taille d'un géant, le cœur d'un lion, le bras d'un Hercule, et dans un transport d'amoureux fanatisme, il sauta dans la trappe.

— Félix ! s'écria Servian avec colère, tandis qu'Estelle, déjà repentante, poussait un cri de terreur.

La chute de la foudre n'eût pas plus surpris le féroce animal que ne fit cette brusque invasion. Lâchant le mouchoir qu'il avait mis en pièces, il s'accula dans un coin et s'y tint immobile en montrant au téméraire agresseur une double rangée de dents aiguës, qui faute d'une chair à dévorer, s'entremordaient avec un grincement convulsif. A l'aspect de cet effrayant museau qui semblait le flairer en attendant qu'il le déchirât, Félix perdit les trois quarts de son exaltation. A l'héroïque ivresse qui lui avait rempli le cerveau, succédèrent les fumées d'une émotion beaucoup plus prosaïque. Au lieu d'agir, il resta en face de son farouche adversaire, le dos appuyé contre une des

parois de la fosse, la respiration suspendue, les jarrets éternés, l'œil fixe et le cœur palpitant.

— Donne-moi la main, dit Servian, qui, en le voyant pâlir, s'agenouilla au bord du trou pour l'aider à en sortir.

— Si je ne rapporte pas ce mouchoir je suis un homme déshonoré, se dit l'adolescent, dont le courage presque éteint se ralluma au souffle de la vanité. — On croit que j'ai peur : dussé-je être dévoré, je prouverai le contraire.

Les yeux fixés sur la bête fauve, qui de son côté le couvait d'un regard flamboyant, il se baissa lentement pour ramasser le mouchoir ; à peine y eut-il posé la main que le loup, s'élançant sur lui avec furie, le mordit coup sur coup au bras et à la poitrine ; vainement Félix essaya de se défendre : en un instant il fut terrassé, et malgré sa cravate, il sentit s'enfoncer dans son cou les dents de son terrible vainqueur.

Avant que madame Caussade eût poussé un cri, Servian s'était jeté dans la trappe. Avec une incroyable vigueur il saisit le loup par la nuque, l'arracha de dessus Félix et le jeta sur le flanc. S'agenouillant alors de manière à lui enfoncer les côtes, il l'étreignit à la gorge des deux mains et le serra si énergiquement que bientôt il lui fit montrer plus de langue que de dents.

Au lieu de s'évanouir comme une femme pusillanime, Estelle détacha la cordelière qui nouait son peignoir et y fit un nœud coulant avec une merveilleuse promptitude.

— Tenez, dit-elle en la jetant à Félix, qui venait de se relever, aidez votre oncle à l'étrangler.

Pour exécuter un pareil ordre, il eût fallu le comprendre, et Félix, étourdi par la lutte qu'il venait de soutenir, écoutait sans entendre et regardait sans voir. Servian, que le sangfroid n'abandonnait jamais, contint le loup d'une main et de l'autre ramassa le cordon. Avec une dextérité qui eût fait honneur à un muet du sérail, il le passa autour du cou de l'animal déjà étouffé à demi et le tira sans miséricorde, en pressant du pied la tête du patient. L'agonie de celui-ci fut courte : en moins d'une minute, râle et convulsions, tout fut fini. Le loup rendit son âme de loup, qui s'enfuit, indignée, dans le Tartare réservé aux croqueurs de moutons, et son corps, cadavre désormais, demeura immobile au fond de la trappe, le cou décoré du lacet de soie qui sert quelquefois de cravate funèbre aux pachas à plus ou moins de queues.

L'exécution achevée, Servian s'approcha de Félix, qui semblait près de tomber en défaillance, et entr'ouvrit avec inquiétude son gilet taché de sang. A travers les déchirures de la chemise il aperçut une morsure large, mais sans profondeur, qu'il étancha aussitôt avec le mouchoir d'Estelle.

— Tu n'as qu'une égratignure, lui dit-il ; allons, de la fermeté, on te regarde !

Le jeune homme leva la tête et aperçut madame Causade, dont les yeux étaient fixés sur Servian avec une expression d'étonnement indicible. Près d'elle le beau

Raoul, une perche à la main, paraissait assez embarrassé de son rôle, quoiqu'il affectât une contenance plus que jamais superbe et triomphale. Honteux de laisser voir son émotion à de pareils témoins, Félix rassembla toute son énergie et essaya de s'élancer hors de la fosse ; mais ses forces le trahirent et il retomba.

— Laisse-moi sortir d'abord, lui dit son oncle.

D'un élan vigoureux Servian atteignit au rebord de la trappe. Il se trouva presque aussitôt sur le gazon, et tendit alors la main à Cambier. Grâce à ce secours, le jeune homme, cette fois, parvint à sortir de l'étroit champ de bataille où il avait failli trouver la mort. Mais à peine fut-il debout qu'il lui prit une faiblesse. Son oncle, qui veillait sur lui avec une sollicitude paternelle, le soutint au moment où il tombait.

— Mon Dieu ! est-il dangereusement blessé ? demanda la jeune veuve d'une voix émue.

Servian arrêta sur elle un regard glacial, et lui présentant la batiste en lambeaux dont il avait essuyé la blessure de Félix :

— Madame, lui dit-il, vous devez être contente : il y a du sang sur ce mouchoir !

A ce reproche sévère, mais juste, Estelle éprouva une confusion que sa fierté avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de répondre, elle rougit et baissa les yeux ; elle releva enfin la tête d'un air contrit, mais Servian, qu'elle chercha du regard, avait déjà pris Félix dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, qu'il portait aussi légèrement que si l'élève

de Saint-Cyr eût encore été un enfant, il marchait à grands pas du côté de la maison.

— Qu'a voulu dire ce petit monsieur ? fit Tonayrion en fronçant tragiquement les sourcils ; il s'est permis, je crois, de vous faire une leçon de morale. Qu'il prenne garde que je ne lui en donne une de politesse.

Madame Caussade le regarda en face.

— Laissez en paix *ce petit monsieur*, dit-elle avec un sourire sardonique ; il n'est pas digne de votre colère ; rendez-moi plutôt un service.

— Parlez, madame, répondit-il avec empressement

— Allez chercher ma cordelière qu'on a oubliée.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, Tonayrion avait sauté dans la trappe. Tandis qu'il soulevait la tête du loup pour en détacher le cordon de soie qui venait de remplir un office si contraire à sa destination gracieuse, Estelle se pencha vers lui :

— Dois-je vous avouer une mauvaise pensée qui me vient en ce moment ? lui dit-elle gravement.

Raoul releva la tête :

— Avouez-la, Madame, répondit-il en riant ; les mauvaises pensées sont généralement assez agréables.

— Je souhaite que la mienne vous plaise. La voici : je crois que si le loup ressuscitait, vous vous trouveriez fort mal à l'aise dans cette fosse.

— Charmant ! charmant ! dit Tonayrion avec un rire forcé.

— Je crois même que vous auriez légèrement peur.

— Ravissant ! parole d'honneur !

— Je crois enfin que vous avez une imagination merveilleuse, et j'ai envie de vous dire comme Dinazarde à Sheerazade : puisque vous ne dormez pas, contez-moi donc une de ces belles histoires d'ours et de lion que vous contez si bien.

— Madame..... la plaisanterie est fort spirituelle... assurément, mais j'avoue que je ne la comprends pas.

— Vous l'allez comprendre, répondit madame Caussade d'un ton décidé ; jusqu'à présent, je vous ai cru sur parole un héros ; à dater d'aujourd'hui, je vous jugerai sur des actions et non plus sur des phrases.

Sans attendre la réponse de Tonayrion toujours enterré jusque par-dessus la tête dans la fosse où gisait le loup, la jeune veuve s'éloigna d'un pas rapide et disparut bientôt à travers les arbres du parc.

IX

LA REVANCHE

Après le départ d'Estelle, Tonayrion déchargea sa colère sur le loup défunt en lui allongeant un énorme coup de pied dans les reins.

— Voilà se dit-il, une maudite bête qui va me faire manquer un mariage superbe ! Les femmes ont des caprices bien diaboliques ! Qui diantre eût deviné qu'en laissant tomber son mouchoir cette fantasque créature voulait se procurer le régal de me voir mis en morceaux, comme a failli l'être ce petit imbécile de Félix ? Mais aussi qu'avais-je besoin de parler d'ours et de lion ? Ces fables orientales lui ont monté la tête, et maintenant pour réparer mon échec, peut-être vais-je être obligé de me battre à coups de poing contre toute la ménagerie du Jardin-des-Plantes. Il lui faut, dit-elle des actions et non des phrases. Qu'entend-elle par des actions ? des tours de force, des prodiges renouvelés d'Hercule ? Si je laisse travailler son imagination, elle est capable d'exiger que je lui offre dans sa corbeille de noces une moustache du

pacha d'Égypte ou une dent d'Abd-el-Kader. Diable ! Il est urgent de prendre l'initiative par quelque exploit bien ébouriffant et surtout bien authentique, au moyen de quoi je me trouve dispensé d'exécuter le saut du tremplin ou d'avaler des serpents ; car, après la scène d'aujourd'hui, qui sait quelles folies peuvent lui passer par la tête ? Une fois marié, je saurai bien mettre ordre à ces extravagances, mais jusque-là mon métier est d'en être le très-humble esclave. Chien de métier, parole d'honneur !

En ruminant de la sorte, le beau Raoul était sorti de la trappe, et il regagnait lentement la maison. A force de chercher un moyen de remettre à neuf son héroïsme ébréché, il conçut un projet dont l'exécution lui parut facile et le succès immanquable. Il le roula longtemps dans son esprit et en combina très-attentivement les moindres détails. Certain enfin d'avoir tout prévu et de ne laisser pour ainsi dire aucune prise au hasard, qui déconcerte si souvent les plans les mieux médités, il écrivit à M. Frédéric Cluzel, un de ses amis demeurant à Paris, une lettre dont nous supprimons ici le contenu, attendu que la suite de ce récit en fera suffisamment connaître les résultats.

Tandis que le prétendant à la main de madame Causade déployait toutes les ressources de son imagination pour reconquérir le terrain que venait de lui enlever un incident si puéril en apparence, Félix Cambier se trouvait en proie à une fièvre violente dans le lit où son oncle l'avait forcé de se coucher afin qu'on pût examiner ses blessures. Grâce à la prompt intervention de Servian, les

dents du loup n'avaient laissé que des traces superficielles. Mais si les morsures n'offraient aucun danger et si la douleur physique était presque nulle, le blessé en revanche subissait une torture morale qui changeait sa couche en un lit de charbons ardents.

— Pas plus de cœur qu'un poulet ! disait-il lamentablement dans un accès de délire ; je serai un couard toute ma vie... Qu'on me donne une quenouille au lieu d'épée... C'était si facile cependant ; je n'avais qu'à faire comme mon oncle, prendre le loup à la gorge, et l'étrangler ; point du tout ; je me laisse culbuter et saigner comme un vil mouton... Comment veut-on après cela que j'entre à Saint-Cyr?... Et madame Caussade qui me voyait... qu'elle doit me mépriser ? Poltron ! femmelette ! canaille que je suis.

Vers le soir, la fièvre de Félix diminua et son agitation parut se calmer ; Servian, qui le vit plus tranquille, le quitta dans l'espoir qu'une nuit de sommeil achèverait de rétablir l'économie de cette jeune et ardente organisation. Le lendemain, dès le matin, il revint pour voir si la fièvre avait reparu ; mais à son grand étonnement il trouva le lit vide. Félix était parti. Une lettre posée sur la cheminée et adressée à Servian apprit à celui-ci la cause de son escapade.

— « Mon cher oncle, disait l'adolescent, ne concevez aucune inquiétude de mon départ. Si je ne vous en ai pas prévenu, c'est que je redoutais vos observations et surtout vos railleries. Sans doute vous auriez traité d'enfantillage

le chagrin profond que me cause le souvenir de ma faiblesse d'hier. Plus j'y réfléchis et plus je sens qu'il m'est impossible de reparaitre devant madame Caussade et devant vous avant d'avoir prouvé que je ne suis pas indigne de votre estime. Cette preuve, je l'espère, ne se fera pas attendre ; mais, je vous le répète, n'ayez aucune inquiétude, et croyez à mon inaltérable et respectueux attachement.

« FÉLIX. »

— Que prétend faire cet écervelé ? se dit Servian après avoir lu ce billet ; quelque sottise ! Mais comment l'en empêcher ? D'après le soin qu'il prend de me rassurer, je vois que son projet n'a rien de bien funèbre : il est donc inutile de courir après lui ; dès demain peut-être il sera revenu ; à vrai dire, j'aimerais autant qu'il n'en fit rien. Au moment d'entrer à Saint-Cyr, la société d'une femme aussi séduisante qu'Estelle lui donne des idées romanesques tout-à-fait incompatibles avec les études sérieuses.

Dans la satisfaction que causait à Servian le départ de Félix, la jalousie de l'amant avait peut-être autant de part que la sollicitude de l'oncle, mais il refusa de s'avouer une faiblesse qu'il eût trouvée indigne de lui. Jusqu'alors, quoiqu'il eût souffert plus d'une fois de la conduite de madame Caussade, au fond du cœur il avait toujours senti pour elle cette indulgence mélancolique et tendre qu'inspirent à un homme arrivé à la maturité de l'âge les plus déraisonnables caprices de la femme dont il est épris. Fan-

taisies bizarres, humeur inégale, exagération romanesque, esprit moqueur, inclinations despotiques, il avait tout supporté, tout excusé, tout aimé. Ces imperfections épineuses étaient, selon lui, sans racines; produites par la verdeur de la jeunesse et l'exubérance de l'imagination, elles n'attendaient pour se changer en fleurs durables, que la culture d'une affection intelligente qu'Estelle, mariée d'abord à un vieillard, n'avait pas encore rencontrée.

— Elle a la tête vive, mais le cœur excellent, pensait-il chaque fois que sa patience était mise à l'épreuve. Gâtée par son père, gâtée par M. Caussade, est-il étonnant qu'elle soit un peu volontaire et étourdie? Tant d'autres à sa place seraient tout-à-fait méchantes!

C'est ainsi que jusqu'alors Servian avait justifié son amour à ses propres yeux, mais depuis la veille il sentait cet optimisme violemment ébranlé.

— Qu'une femme use et abuse du droit d'être capricieuse, je comprends cela, se disait-il; mais exposer volontairement la vie d'un homme à un danger certain, n'est-ce pas une fantaisie cruelle que rien ne saurait excuser?

Servian ne chercha pas à dissimuler l'impression fâcheuse et triste que lui avait causée ce qu'il nommait l'inhumanité d'Estelle, et lorsqu'ils se rencontrèrent au salon, son regard froid et perçant apprit à la jeune femme qu'en ce moment elle avait en lui un juge sévère plutôt qu'un débonnaire adorateur.

Jeu bizarre de l'amour! à l'instant où Servian, révolté contre son idole, se promettait d'abjurer un culte que

condamnait sa raison, madame Caussade sentait se réveiller dans son âme une affection assoupie depuis deux ans et qu'elle croyait anéantie. Servian, exposant sa vie pour sauver son neveu, avait pris inopinément à ses yeux les proportions martiales sans lesquelles l'homme le plus honnête, le plus vertueux, le plus spirituel même, lui semblait indigne d'être aimé. La prudente conduite de Tonayrion et la faiblesse nerveuse de Félix donnaient un nouveau lustre à cet acte de courage que rendaient presque incroyables les souvenirs de la diligence attaquée. En rapprochant ces deux faits si dissemblables, Estelle ne savait plus à quelle opinion s'arrêter.

Servian était-il un lâche ou un héros ? Les deux propositions de cette alternative rencontraient une objection également insoluble. S'il était un homme timide, d'où lui venait la bravoure qu'il venait de déployer en attaquant sans armes un féroce animal ? S'il était brave, au contraire, comment expliquer sa contenance pusillanime en face de quelques misérables voleurs ? Après avoir inutilement essayé de concilier ces contradictions, madame Caussade se détermina pour la croyance vers laquelle inclinaient, sans qu'elle voulût se l'avouer, les secrets penchants de son âme ; l'impression récente effaçant peu à peu l'ancienne prévention, elle se plut à récapituler les qualités de son premier amant ; elle les vit nombreuses et capitales. Caractère élevé, jugement solide, commerce facile, indulgence aimable, esprit étendu et unissant par un rare privilège la profondeur sans pédantisme à l'enjouement sans

folâtrerie ; elle reconnut à Servian tous ces genres de mérite. Ce dénombrement achevé, elle ne put s'empêcher de trouver assez ridicule l'espèce d'engouement que lui avait un instant inspiré la présomptueuse nullité de Raoul Tonayrion.

— J'avais un bandeau sur les yeux ou plutôt j'étais folle, se dit-elle. Comment est-il possible que j'aie pris au sérieux un pareil fat, dont le principal talent consiste dans le nœud de sa cravate ? S'il était brave, du moins ! mais l'est-il ? A coup sûr, sa prudence d'hier me donne le droit d'en douter.

Par un de ces revirements simultanés dont les annales de la passion offriraient plus d'un exemple, l'homme de quarante ans et la jeune veuve avaient changé de rôles. A lui maintenant la froideur, la fierté, l'ironie ; à elle la mansuétude, la retenue, la patience. Pour un observateur, c'eût été un amusant sujet d'études que cette contre-partie où la dignité masculine, longtemps subjuguée par le caprice féminin, prenait une éclatante revanche. Prévoyant peut-être un prochain retour de son amoureuse faiblesse, Servian se hâta de mettre à profit son mécontentement. Attaqué jusqu'alors, il devint agresseur à son tour. Tous les sarcasmes lancés par Estelle aux hommes efféminés furent renvoyés par lui aux femmes viriles. Il passa aux verges d'une moquerie impitoyable ces créatures amphibies qui abdiquent la grâce d'un sexe pour parodier l'énergie de l'autre ; écuyères et chasses-resses, nageuses et fumeuses ; et celles qui ont une ar-

meria pour boudoir et celles qui assistent aux courses un carnet à la main, et celles qui s'intitulent lionnes, ne pouvant se donner pour tigresses ; toute la race des amazones, en un mot, depuis l'Anglaise qui tente l'ascension du Mont-Blanc jusqu'à l'Andalouse qui crie : *Bravo toro!* quand le picador tombe sanglant sur l'arène.

— Sans doute Mars en jupon est ridicule ; mais que dire de Vénus en bottes ?

Ainsi conclut Servian.

Quelques instants auparavant, madame Caussade n'eût pas laissé sans réplique une pareille attaque ; mais dans cette circonstance une douce émotion, en amollissant son cœur, lui fit trahir la cause des femmes fortes. Loin de s'offenser de railleries qui pouvaient passer pour des personnalités, elle les souffrit avec résignation et même plus d'une fois les encouragea par un regard souriant qui semblait dire : Qu'y a-t-il de commun entre moi et les viragos dont vous vous moquez si justement ? A mesure que Servian faisait main basse sur les Clorindes et les Bradamantes, elle s'enfonçait dans son fauteuil avec la grâce nonchalante d'une frêle beauté qu'eût brisée la moindre fatigue. Vint-il à tourner en ridicule une femme d'agent de change qui prenait des leçons d'escrime chaque matin, elle se leva pour aller chercher un ouvrage de broderie qu'elle n'avait pas touché depuis plus d'un mois, et arma pacifiquement d'une aiguille une main trop blanche et trop mignonne pour que le pommeau d'un fleuret en eût jamais meurtri le satin. Enfin, lorsqu'il se permit de parler

de bottes à propos de Vénus, elle ne put s'empêcher d'allonger sur le tapis, en manière de contraste, un petit pied merveilleusement chaussé qui eût fait honneur à la déesse même.

Chose étrange mais non inexplicable, au lieu de blesser madame Caussade, le courroux de Servian lui plaisait. Depuis qu'elle le voyait irrité et prêt à la révolte, elle désirait son amour, et il lui paraissait attrayant de le ranger à l'obéissance. A mesure qu'il épanchait une ironie longtemps contenue, elle sentait se raviver son penchant pour lui comme verdoie le gazon qu'arrose une pluie d'orage. Jamais elle ne lui avait trouvé le regard si expressif, la voix si pénétrante, le maintien si fier, la parole si pleine d'énergie et d'autorité. Patient, doux et respectueux, naguère elle l'avait maltraité; moqueur et provoquant, elle l'écoutait avec une soumission qui ressemblait à de la tendresse.

Pendant deux jours continua cette réaction à laquelle M. Herbelin et Tonayrion assistaient sans y rien comprendre. Le colonel était mieux au courant des manœuvres de l'art militaire que de celles de l'amour. A ses yeux, la prise d'armes de Servian et le désarmement d'Estelle étaient deux énigmes également inexplicables.

— Qui diable pourrait deviner ce qui se passe dans leurs cervelles? pensait-il en les examinant à la dérobée; ces jours derniers, elle le traitait comme je ne traiterais pas un Cosaque, et il filait doux comme un agneau; aujourd'hui c'est elle qui est l'agneau, et au lieu de profiter

de ce bon moment, il ne cesse de la rabrouer et de lui dire des mots piquants. Je vois qu'il est temps que je m'en mêle.

Quoiqu'il eût promis à sa fille de la laisser libre dans le choix d'un mari, le colonel n'avait pas renoncé au désir d'avoir Servian pour gendre, et il ne se fit aucun scrupule de le tirer de la mauvaise voie où il le voyait engagé.

— Ah ça, sabre de bois ! à quel jeu jouons-nous ? lui dit-il en le prenant à part ; aurez-vous bientôt fini de mitrailler les amazones ? C'est de l'adresse et de l'à-propos, vous pouvez vous en vanter. Ignorez-vous donc qu'Estelle n'a pas de plus grand plaisir que de monter à cheval, et qu'elle tue un pigeon au vol ?

— Je sais cela, répondit Servian.

— Et pour lui plaire, vous n'imaginez rien de mieux que de tirer sur elle à boulets rouges ? La galanterie est nouvelle.

— Je n'ai pas la prétention de plaire à madame Causade.

— Mais du moins vous en avez le désir ?

— Je ne l'ai plus, dit Servian d'un air froid.

— En êtes-vous certain ? demanda le colonel avec un rire de bonne humeur ; l'amour, si je m'en souviens, part moins vite qu'il n'arrive.

— Qui vous a dit que je fusse amoureux ? Est-ce madame Caussade ?

— C'est elle-même, répondit monsieur Herbelin ; pourquoi n'aborderais-je pas franchement la question ? Entre

d'anciens amis comme nous, toute diplomatie est de trop. Vous avez demandé ma fille en mariage ?

— Et votre fille m'a refusé.

— Ce n'est pas là son dernier mot, je le parierais d'après ce qui se passe depuis deux jours. Pour ce qui me regarde, je n'ai pas besoin de vous dire que je préférerais votre alliance à toute autre.

— Même à celle de M. Tonayrion ?

— Même à celle de M. Tonayrion, qui prend, je crois, ma maison pour une auberge ; je lui en aurais déjà fait l'observation si je n'attendais certains renseignements ; jusque-là j'ai promis de ne rien dire. Si votre mariage dépendait de moi seul, il serait donc conclu à l'heure qu'il est ; mais, vous le savez, Estelle est sa maîtresse et je ne suis pas un père barbare. Je ne veux la contraindre en rien, c'est à vous de soigner votre jeu et d'enlever la partie : à mon avis, vous pouvez encore la gagner et faire échec et mat le Tonayrion. L'unique grief qu'Estelle ait contre vous n'est au fond qu'un enfantillage.

— Puis-je connaître cet *unique grief* ? demanda Servian, dont les yeux exprimèrent une vive curiosité.

— Elle ne vous l'a pas dit ? répliqua le colonel avec une sorte d'embarras ; en ce cas, silence dans les rangs. Il vaut mieux d'ailleurs que vous ayez une explication avec elle. Tâchez de la faire parler ; plaidez votre cause, et surtout pas un mot sur tout ce que je viens de vous dire ; je n'ai pas envie d'être grondé.

— Mon cher colonel, répondit Servian avec un sourire

rempli de tristesse, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Croyez qu'il m'eût été bien doux de resserrer l'amitié qui nous unit en devenant votre gendre ou plutôt votre fils ; mais cet espoir est une chimère dont je ne me berce plus. Vous dirai-je toute ma pensée ? Oui, car manquer de franchise, ce serait mal reconnaître la vôtre. Je trouve aujourd'hui que madame Caussade a bien fait de refuser ma main.

— Bah ! fit monsieur Herbelin d'un air étonné.

— Sans parler de cet *unique grief* que j'ignore encore et qui doit être bien monstrueux, puisque vous refusez de le nommer, madame Caussade aura prévu, je suppose, les incompatibilités qui devaient infailliblement résulter de la différence de nos caractères, et alors n'a-t-elle pas fort sagement agi en refusant d'associer son sort au mien ?

— Voici bien une autre gamme. Je sais qu'autrefois nous avions le divorce pour incompatibilité d'humeur ; mais on a supprimé tout cela.

— Le divorce, oui ; l'incompatibilité d'humeur, non.

— Vous croyez donc que vous auriez fait mauvais ménage ?

— Par ma faute, sans doute ; je n'accuse ici que mon insuffisance. Douée de qualités supérieures, madame Caussade a le droit d'exiger de son mari futur un mérite éminent dont je me sens dépourvu. Elle rêve un idéal héroïque près duquel un homme de quarante ans réfléchi, positif et peu enthousiaste, doit faire, j'en conviens une triste figure. Il lui faudrait un Amadis et non un pro-

saïque propriétaire campagnard qui n'a pas le moindre goût pour la chevalerie errante. Je cède donc la place à M. Tonayrion. Comment essaierais-je de jouter contre cet irrésistible paladin ? Si vous avez des commissions pour Paris, préparez-les ; je partirai demain soir. J'espère, colonel, que nous n'en serons pas moins bons amis.

— Diable ! il est blessé au vif, se dit monsieur Herbelin lorsque Servian l'eut quitté ; quel ton de persiflage ! quel air d'ironie ! elle l'a poussé à bout ; et ma foi, je le comprends, bien d'autres à sa place n'auraient pas eu tant de patience.

Sans délai le colonel chercha sa fille, qu'il trouva seule dans le jardin.

— Tu n'auras pas besoin de congédier Servian, comme tu en avais l'intention, lui dit-il d'un ton bourru.

— Pourquoi cela ? dit Estelle.

— Parce qu'il part demain.

Madame Caussade baissa la tête avec une expression de rêverie ; elle la releva au bout d'un instant et regardant malicieusement son père :

— Êtes-vous bien sûr qu'il parte demain ? lui dit-elle.

— Est-ce toi qui l'en empêcheras ?

— Me le défendez-vous ?

— Réponds-moi d'abord. Est-ce toi qui l'empêcheras de partir ?

— Si je veux.

— Mais voudras-tu ?

— Oui, dit Estelle d'un ton si résolu que le colonel, à

la tête de son régiment, n'eût pas trouvé pour commander un accent plus ferme et plus impérieux.

— Ah ! madame la capricieuse, répondit-il après être resté muet un instant ; il paraît que nous nous ravisons. Je te préviens qu'il est un peu tard, et que Servian, que je quitte, m'a paru sentimental comme un boulet de douze.

— Ne suis-je pas votre fille, dit-elle, et croyez-vous qu'un boulet me fasse peur ?

— Tâchez de vous accorder, reprit le colonel en la regardant d'un œil de complaisance ; tu sais bien que je ne demande qu'à signer le contrat.

— Le contrat ! comme vous y allez ! C'est la paix qu'il faudrait signer avant tout, et je ne suis pas même sûre d'y être décidée. S'il s'humiliait bien, nous verrions ; mais il est si orgueilleux avec son air modeste !

— Le voici précisément qui entre dans le jardin.

— Qui ? le boulet de douze ! dit Estelle en riant ; j'ai bien peur, je vous assure, et bien envie de me sauver.

— C'est-à-dire que tu as bien envie que je m'en aille ?

La jeune femme sourit d'un air fin et ne répondit pas.

— Allons, allons, je comprends, reprit le colonel en hochant la tête avec bonhomie ; vous n'êtes pas des enfants, et l'on peut vous laisser seuls. Je vais chercher Tonayrion et le mener jouer au billard. Vois si je suis un bon père.

M. Herbelin s'éloigna en disant ces mots. Un instant après, Estelle et Servian se rencontrèrent par un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent.

X

LES RIVAUX

Après avoir quitté M. Herbelin, Servian était tombé dans une rêverie profonde.

— Estelle a un grief contre moi, s'était-il dit, et c'est là le motif qui l'a empêchée de m'épouser. Quel peut être ce grief ?

Jusqu'alors l'homme de quarante ans n'avait attribué le rejet de sa demande en mariage qu'à l'exagération romanesque des prétentions conjugales de madame Caussade. En apprenant que cet échec avait une cause particulière, il éprouva une satisfaction indéfinissable. Il interrogea ses souvenirs sans parvenir à découvrir le méfait dont il se voyait accusé ; las enfin de le chercher et convaincu de son innocence, il résolut de demander un éclaircissement à celle qui seule pouvait le lui donner, puisque le colonel avait refusé de s'expliquer. Cette démarche lui parut d'abord convenable et bientôt nécessaire ; il se dit que le résultat, quel qu'il fût, ne changerait rien à la froideur raisonnée de ses sentiments actuels. Se souvenant alors

qu'il avait annoncé son départ pour le lendemain, il reconnut qu'il n'avait pas de temps à perdre, et descendit au jardin, où quelque temps auparavant il avait aperçu madame Caussade.

Pour donner à son ancien amant le temps d'approcher, sans compromettre toutefois sa dignité de femme, Estelle s'était arrêtée devant un massif de dahlias dont elle examinait les variétés avec une attention qui eût fait honneur à un amateur d'horticulture. Servian, à qui elle affectait de tourner le dos, se trouva près d'elle sans qu'elle se fût retournée au bruit de ses pas.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle en jouant l'étonnement ; vous cherchez mon père ? il était ici tout-à-l'heure.

— Je l'ai quitté moi-même il y a peu de temps, répondit Servian ; ce n'est pas lui que je cherchais ; c'est vous, Madame.

— Moi, vous me surprenez, en vérité, reprit la jeune femme. Que me voulez-vous ?

— Prendre vos ordres pour Paris.

— Vous partez ?

— Demain, Madame.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Le jour de votre mariage avec M. Tonayrion, si toutefois vous daignez m'y inviter.

Estelle appuya son coude droit sur sa main gauche et pinça la fossette de son menton entre deux doigts mignons et potelés. Dans cette attitude coquette, les épaules gracieusement arrondies et la tête penchée en avant, elle ar-

rêta sur son ancien amant un de ces regards à fond de cœur contre lesquels il n'est point de parade efficace.

— C'est avec cette froideur que vous parlez de mon mariage? lui dit-elle d'un air de reproche.

— Aimeriez-vous mieux m'en entendre parler avec douleur comme j'ai eu la faiblesse de le faire l'autre jour?

— Peut-être, reprit-elle avec un sourire frère de son regard.

— Permettez-moi de vous refuser cet amusement; je ne doute pas que le chagrin d'un cœur qui vous fut dévoué ne vous parût un agréable accompagnement à votre bonheur, mais pour jouer le rôle d'amant malheureux il me manque aujourd'hui une chose essentielle...

— L'amour?

— Peut-être, dirai-je à mon tour.

— Vous n'en êtes pas sûr! fit-elle en souriant.

— Je ne le suis plus quand vous me regardez ainsi; mais loin de vous, — et bientôt je serai loin de vous, — le charme se dissipe et fait place à la raison.

— Que vous dit-elle de moi, cette belle raison? demanda madame Caussade avec une provoquante mutinerie; c'est un miroir où nous autres femmes nous n'avons guère l'habitude de nous regarder. Ne me flattez pas: m'y voyez-vous bien laide, bien affreuse, bien abominable?

En parlant ainsi, Estelle parut si charmante à Servian

qu'au lieu de lui répondre, il s'oublia au plaisir de la regarder.

— Mais parlez donc ! reprit-elle ; votre silence me ferait croire que vous n'osez pas me dire ce que vous pensez de moi.

— Je ne l'ose pas en effet, répondit-il en souriant d'un air mélancolique.

— Eh bien, alors, c'est moi qui vais faire mon portrait. Je suis une femme étourdie, capricieuse, extravagante, méchante, cruelle et barbare ; tout cela, parce que l'autre jour ayant eu peur du loup, il m'est arrivé de ne pas bien tenir mon mouchoir.

— Péché avoué est à moitié pardonné, dit Servian d'un ton froid.

— Un demi-pardon ne me suffit pas, répondit Estelle avec un irrésistible accent de douceur ; je veux votre pardon tout entier, le vôtre, entendez-vous ? peu m'importe l'opinion des autres. Oui, j'ai eu tort ; je me suis conduite comme une enfant, comme une folle ! J'aurais mérité qu'on me jetât dans la fosse après mon mouchoir. Mais pour reconnaître ma faute, je n'avais pas besoin que vous me la fissiez si durement sentir. La blessure de monsieur Félix et le danger auquel vous vous êtes exposé ne m'avaient-ils pas assez punie ? Parce que je n'ai pas toujours une très-bonne tête, s'ensuit-il que j'aie un mauvais cœur ? Que vous avez été sévère pour moi ! Vous m'avez dit des mots si mordants, si amers, que plus d'une fois j'ai eu peine à retenir mes larmes.

— Est-ce que vous pleurez quelquefois ? dit Servian, qui, pour fermer son cœur à l'indulgence près d'y rentrer, essaya de le cuirasser d'ironie.

— Mais quelle idée avez-vous donc de moi ? reprit madame Caussade avec impatience ; parce que j'ai de la gaité, ou si vous aimez mieux, de l'étourderie dans le caractère ; parce que me portant à merveille, je ne parle jamais de ma migraine, de mes gastrites, ou de mes maux de nerfs ; parce que je ne passe pas ma journée sur une causeuse à faire les petites minauderies des femmes qui cherchent à se rendre intéressantes ; parce que j'aime l'exercice, le grand air, le mouvement, toutes choses nécessaires à ma santé : car s'il me fallait vivre dans une botte à coton, je mourrais ; — parce qu'enfin je monte à cheval quelquefois, — et c'est là, je crois, mon grand crime à vos yeux, — vous vous figurez que je suis une espèce de hussard en jupon. Savez-vous que vous êtes bien hardi et qu'à mon tour j'aurais le droit de me fâcher ? Apprenez, monsieur, que je n'ai aucun des défauts que vous tournez en ridicule depuis deux jours. Vous vous êtes cru bien méchant, vous n'avez été qu'injuste. Pas une de vos railleries ne saurait m'atteindre. Je ne fume pas, je ne nage pas, je ne sais pas faire des armes, je n'ai jamais parié aux courses ; en un mot, je ne suis pas lionne le moins du monde ; je suis une femme, entendez-vous, tout ce qu'il y a de plus femme.

— Vous êtes un ange, quand vous voulez, dit Servian

avec une moquerie où perçait la tendresse ; pourquoi ne voulèz-vous pas toujours ?

— Ce serait ennuyeux à la longue, repartit Estelle en riant ; les vertus mêmes ont besoin de variété, et d'ailleurs je connais trop la faiblesse de mon mérite pour viser à la perfection. Mais il me semble que nous avons fait bien du chemin sans nous en apercevoir. De quoi parlions-nous ? de votre départ ? Vous êtes donc décidé à nous quitter demain ?

Le regard qui accompagna ces paroles acheva de vaincre Servian.

— Dites-moi la vérité, répondit-il d'une voix émue ; est-il possible que vous épousiez M. Tonayrion ?

— Lui ou un autre, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Un autre serait peut-être digne de vous ; mais lui ! comment douée d'une pénétration si vive, n'avez-vous pas encore deviné la déplorable indigence cachée derrière ces dehors fastueux ?

— Propos de rival. Avouez que vous êtes jaloux de M. Tonayrion, et à mon tour je répondrai franchement à votre demande.

Jusqu'alors, au lieu de provoquer l'éclaircissement qu'il désirait obtenir, Servian avait suivi l'entraînement de la conversation ; les dernières paroles d'Estelle le remirent sur la voie.

— Il ne peut exister de rivalité que là où il y a des espérances, et comment pourrais-je encore en avoir ? dit-il avec un accent de résignation ; n'ai-je pas commis un

forfait terrible qui m'a perdu pour toujours à vos yeux ?

— Ah ! mon père a fait des siennes, dit vivement la jeune femme ; il me le paiera. Voyons, que vous a-t-il dit ?

— Une énigme dont je venais chercher le mot. Je suis coupable, voilà tout ce que j'ai appris ; mais en quoi ? mais comment ? Je l'ignore. Pourtant, dans aucun pays civilisé, on ne condamne un accusé sans lui laisser les moyens de se défendre ; permettez-moi d'invoquer ce principe de justice. Que me reprochez-vous, Madame ? quel est mon crime ? qu'ai-je fait ?

Depuis deux jours madame Caussade désirait cette explication autant que pouvait le faire Servian lui-même ; mais en se trouvant interpellée à l'improviste d'une manière si précise, elle éprouva un sentiment d'embarras qui la rendit muette un instant.

— Vous avez raison, dit-elle enfin, en reprenant son assurance ; il n'est rien de tel que la franchise. D'ailleurs, voilà bien longtemps que nous sommes au chapitre de mes défauts ; à votre tour d'être sur la selette. Sachez donc...

En ce moment Estelle aperçut à peu de distance Raoul Tonayrion qui venait à eux.

— Quel ennui ! dit-elle en interrompant sa phrase ; mon père ne l'a donc pas mené jouer au billard.

— De grâce, s'écria Servian, un mot encore ? vous avez le temps avant qu'il soit ici.

— Un mot ne suffirait pas ; mais nous réparerons de cela.

— Bientôt, n'est-ce pas ? aujourd'hui ?

— Il est trop tard : il faut rentrer, et au salon ce sera impossible.

— Demain, alors ? je vous en supplie, demain ?

— Ne savez-vous pas que je vais tous les matins me promener dans la forêt, près de la fosse du Cosaque

L'importun était à deux pas, et Servian ne put répondre que par un regard.

C'était le hasard seul et non quelque soupçon jaloux qui amenait Tonayrion au jardin. La jalousie suppose toujours une certaine défiance de soi-même que le beau Raoul n'avait jamais éprouvée. Trop plein de son mérite pour daigner accorder la moindre attention à Servian, depuis deux jours il lui avait laissé le champ libre, en gardant vis-à-vis d'Estelle le maintien digne et sérieux de l'homme méconnu. D'ailleurs, l'esprit sans cesse occupé du mystérieux projet dont il attendait l'accomplissement, comment eût-il pu deviner les pensées d'un rival jusqu'alors ignoré ?

En cet instant toutefois le bandeau dont une excessive vanité avait jusqu'alors couvert ses yeux se trouva subitement déchiré. La rougeur d'Estelle, le mécontentement visible de Servian, lui apprirent que sa présence n'était ni attendue ni désirée. Il comprit qu'il était de trop, découverte toujours mortifiante pour un indifférent et particulièrement cruelle pour un intéressé. Un amoureux timide eût perdu contenance ou se fût retiré, mais Tonayrion n'était pas d'humeur à s'avouer si facilement

vaincu. Loin de paraître embarrassé, il redoubla d'assurance, et lançant à son rival un fier regard, il offrit le bras à madame Caussade en homme dont les droits à une semblable familiarité étaient au-dessus de toute contestation.

— L'air est froid, lui dit-il ; et le colonel craint que vous ne vous enrhumiez. Vous plait-il de rentrer ?

En toute autre circonstance, Estelle eût fort mal accueilli ce coup-d'état ; mais le dépit qu'elle vit étinceler dans les yeux du beau Raoul lui inspira une prudence inaccoutumée. Pour prévenir une de ces discussions qui entre rivaux prennent si facilement une gravité souvent irrémédiable, elle accepta le bras qui lui était offert, et regardant Servian de manière à l'indemniser au décuple :

— Il fait réellement froid, lui dit-elle, et mon père a raison de vouloir que je rentre. Auriez-vous la bonté d'aller chercher un volume de Châteaubriand que j'ai laissé sur le banc vert ? Il pleuvra cette nuit, et je crains qu'il ne soit mouillé.

Si la mauvaise humeur et même la révolte semblent parfois permises à un soupirant maltraité, la soumission passive en revanche est le devoir d'un amant en faveur. D'après la tournure qu'avait prise sa conversation avec Estelle, Servian ne pouvait désobéir, à moins d'ingratitude ; il exécuta donc avec une docilité exemplaire l'ordre qu'il venait de recevoir, et se dirigea vers le fond du jardin sans que le tête-à-tête dont allait sans doute profiter son antagoniste parût lui causer la moindre inquiétude.

Tandis qu'il s'éloignait, madame Caussade et Raoul prirent le chemin du logis et marchèrent quelque temps en silence, mécontents tous deux, mais hésitant à manifester ce mécontentement. A la fin, Tonayrion laissa échapper un ricanement sourd.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Estelle d'un ton bref.

— Je réfléchis, répondit-il maussadement.

— Vous réfléchissez donc quelquefois ? reprit-elle avec un air moqueur.

— Il est vrai que j'aime mieux agir.

— Excepté contre les loups.

Tonayrion se permit de hausser les épaules.

— J'en conviens, dit-il, l'autre jour j'ai manqué d'intelligence ; mais le moyen de comprendre que vous désiriez me voir aux prises avec ce misérable animal ! Une autre fois, lorsqu'il vous plaira de m'éprouver, désignez-moi, je vous en prie, un adversaire sérieux : je n'ai nul goût pour les prouesses d'écolier.

— Cela se conçoit : un homme accoutumé à vaincre des lions ne saurait déroger au point de tuer un loup.

Le beau Raoul se tordit martialement les moustaches.

— Madame, dit-il, vous êtes une femme, et tout vous est permis ; amusez-vous donc à mes dépens si cela vous est agréable. J'écouterai chapeau bas vos railleries ; cependant veuillez me permettre de vous adresser une seule observation.

— Parlez, dit Estelle.

— Si j'attachais moins de prix à votre estime, je pourrais, non pas cesser de la mériter, mais me résigner à la perdre ; les sentiments que je vous ai voués ne comportent pas cette résignation. Le trait qui, lancé par tout autre, passerait sans m'atteindre, me blesse profondément parti de votre main. Il n'est pas très-prudent, sachez-le, d'irriter, même en jouant, un cœur passionné comme le mien. Je ne vous ai jamais caché mes défauts ; il en est un surtout pour lequel je vous demande quelque ménagement.

— Quel défaut ?

— Un sentiment du point d'honneur poussé peut-être jusqu'à l'exagération, et qui ne m'a jamais permis d'accepter une position fausse, ambiguë ou ridicule. J'admire la morale évangélique, mais je n'ai pas assez de vertu pour la pratiquer. Lorsqu'on me frappe sur une joue, il m'est impossible de tendre l'autre.

— Où en voulez-vous venir ? dit madame Caussade en riant ; à un cartel ?

— Peut-être.

— Vous voulez vous battre avec moi ?

— Je serais trop sûr d'être vaincu.

— Avec qui donc ?

— Je n'irai pas loin.

— Avec mon père ?

— Je le respecte comme s'il était le mien.

— Il n'y a que lui pourtant qui vous puissiez rendre

responsable des méfaits dont je suis coupable à votre égard, car je n'ai ni frère, ni mari.

— Vous savez fort bien de qui je veux parler.

— Serait-ce de M. Servian ?

— De lui-même.

— Vraiment ! dit Estelle avec un rire forcé ; que vous a-t-il fait ?

— Ce qu'il m'a fait, Madame ? me croyez-vous aveugle ? Cet homme vous aime ou du moins cherche à vous plaire, et vous demandez ce qu'il m'a fait ! Mieux vaudrait pour lui qu'il m'eût pris ma fortune, je pourrais lui pardonner ; mais me disputer votre cœur, c'est attaquer ma vie : c'est une inspiration fatale qui l'a conduit ici... oh ! oui fatale !...

Il leva la main droite vers le ciel et la ferma convulsivement comme s'il eût serrée la poignée d'une épée. Ce geste fut exécuté d'une façon si menaçante, qu'en dépit de son goût pour les aventures héroïques, madame Causade se sentit troublée. Avec une merveilleuse promptitude d'imagination, elle se représenta ses deux adorateurs sur le terrain d'un duel, et en observant la sanguinaire contenance de Tonayrion, elle ne put s'empêcher de craindre pour Servian.

— Permettez-moi de vous adresser une question, reprit le beau Raoul d'une voix composée ; ce monsieur doit-il rester longtemps ici ?

— Quelques jours seulement ; peut-être même partira-t-il demain.

— Pensez-vous qu'il revienne ?

Malgré son émotion, madame Caussade trouva qu'il serait humiliant de se soumettre à un pareil interrogatoire.

— Qu'il revienne ou non, que vous importe ? dit-elle d'un air de hauteur.

— Ainsi, vous refusez de me répondre ?

— Je ne vous reconnais pas le droit de me questionner.

— Écoutez-moi, Madame, car ceci est grave, repartit Tonayrion d'un ton pathétique ; depuis plusieurs mois que j'ai le bonheur de vous voir souvent, vous ne m'avez jamais permis de peindre dans toute leur violence les sentiments dont je me sens pénétré. Mais en ce moment il m'est impossible de me contraindre davantage ; c'est que je vous aime, voyez-vous, d'une telle passion que s'il me fallait renoncer à l'espoir d'être aimé de vous à mon tour, aujourd'hui même j'en finirais avec la vie. Jugez alors si je puis de sangfroid arrêter ma pensée sur cet homme qui, lui aussi, le téméraire, se flatte peut-être d'obtenir votre amour ! Entre lui et moi, c'est désormais une lutte à mort. Je vous le répète, Madame, c'est un destin fatal qui l'a conduit ici, car je le tuerai ou il me tuera !

— Vous perdez la tête, répondit Estelle de plus en plus effrayée par ce langage meurtrier ; M. Servian est l'ami de ma famille, et il me connaît depuis longtemps : voilà tout. Vous lui prêtez des intentions qu'il n'a jamais eues. Allons, quittez ce ton tragique et promettez-moi

d'être aussi raisonnable que vous l'avez été l'autre jour quand je vous ai empêché de vous battre avec monsieur Cambier.

— Peut-on être raisonnable lorsqu'on est amoureux ? L'idée seule de cet homme m'exaspère. Si nous restons quelque temps en face l'un de l'autre, je le sens, il me sera impossible de me contenir, et alors... Ne m'avez-vous pas dit qu'il devait partir ?

— Bientôt.

— Qu'il parte donc, ou malheur à l'un de nous !

En cherchant à effrayer la jeune femme, Tonayrion n'avait d'autre but que d'obtenir l'éloignement de son rival. Ce mode d'intimidation, qui réussit souvent près des esprits impressionnables, fut couronné d'un plein succès. Estelle, en arrivant à la maison, s'empressa de quitter son terrible adorateur, et monta rapidement à l'appartement du colonel, qu'elle trouva comme elle s'y attendait en compagnie de sa superbe pipe d'écume de mer.

— C'est ainsi que vous jouez au billard, lui dit-elle d'un ton courroucé.

— Ne me gronde pas, répondit monsieur Herbelin en éteignant sa pipe ; j'ai cherché Tonayrion partout sans parvenir à le trouver. Eh bien ! où en sommes-nous ? Servian veut-il toujours partir demain ?

— Qu'il le veuille ou non, il faut qu'il parte.

— Et pour quelle raison, s'il te plaît ?

— Parce que s'il reste ici M. Tonayrion le provoquera en duel indubitablement.

— En duel ! à quel propos ?

— A quel propos ! répéta madame Caussade avec un accent d'impatience.

— En effet ; je ne sais où j'avais la tête ;

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

— Il n'y a pas de quoi rire. Si je devenais la cause de la mort d'un homme, je mourrais de chagrin moi-même. A tout prix il faut prévenir une querelle que le moindre incident peut faire naître. M. Tonayrion a tant d'exaltation et d'emportement dans le caractère qu'il me paraît impossible de lui faire entendre raison ; mais M. Servian est un homme calme, réfléchi, prudent ; vous avez beaucoup d'ascendant sur lui, et je ne doute pas que si vous lui parliez, il ne consentît à...

— A partir, n'est-ce pas ? L'expédient est honnête. Congédier un de mes meilleurs amis, parce qu'il n'a pas le bonheur de plaire à ton gant jaune de Tonayrion ! j'aimerais mieux me mettre moi-même à la porte.

— Mais s'ils se battent ?

— Eh bien ! ils se battront. Tu mérites parbleu bien qu'on croise le fer en ton honneur ; j'ai reçu dans ma vie deux coups d'épée pour des princesses qui n'auraient pas été dignes de lacer ton corset ; d'ailleurs, puisque tu prétends que Servian est un poltron, voilà une belle occasion de savoir à quoi t'en tenir.

— Vous plaisantez sans doute ?

— Et pourquoi ne plaisanterais-je pas, quand je te vois tout effarée, toi d'ordinaire si intrépide ? Veux-tu être franche ? Pour lequel des deux as-tu peur ?

— Pour tous deux.

— Autant pour l'un que pour l'autre ?

— Que vous êtes contrariant aujourd'hui ! dit Estelle, qui sourit malgré ses appréhensions.

— Ce n'est pas là répondre, reprit le colonel d'un air doucement railleur ; si j'interviens dans cette grave affaire, c'est à condition que tu me fasses une entière confiance.

— Demain, répondit la jeune veuve, qui se rappela l'entretien décisif qu'elle devait avoir avec Servian.

— A la bonne heure, dit monsieur Herbelin en se frottant les mains.

Madame Caussade était debout devant une fenêtre près de laquelle son père se trouvait assis ; de temps en temps elle jetait les yeux au dehors et regardait avec une involontaire anxiété le beau Raoul qui se promenait sur la terrasse d'un air majestueusement farouche ; tout-à-coup Servian parut à l'entrée de l'allée de marronniers qui venait aboutir près de la maison ; à sa vue Tonayrion ralentit le pas dans l'intention probable de l'accoster au passage. La rencontre des deux rivaux était inévitable, et en songeant aux suites qu'elle pouvait avoir, Estelle sentit redoubler son émoi.

— Les voilà, dit-elle en se tournant vivement vers son père comme pour réclamer le secours qu'il lui avait promis.

Le colonel se leva, et à travers la persienne examina les deux hommes qui n'étaient plus qu'à quelques pas l'un de l'autre.

— Rien qu'à leur manière de s'aborder, dit-il avec l'assurance d'un expert en fait de noise, je vais savoir s'il y a réellement quelque anguille sous roche.

Au même instant les rivaux s'adressèrent la parole d'une façon si calme que Zadig lui-même, de perspicace mémoire, n'eût découvert dans cette démarche aucun indice qui lui permit de l'interpréter tragiquement.

— Tu vois bien qu'ils ne songent à mal ni l'un ni l'autre, dit le colonel à sa fille, qui en considérant le maintien de ses deux adorateurs finit par se rassurer.

Au furieux emportement auquel s'était abandonné Tonayrion avaient succédé des réflexions d'une nature plus pacifique, inspirées surtout, il faut le dire, par le souvenir de la manière expéditive et pleine d'aisance dont Servian avait étranglé quelques jours auparavant un loup d'aspect fort peu bénin. Le superbe jeune homme pensa que sur un si rude joueur le système d'intimidation, heureusement mis en œuvre près d'Estelle, risquait de manquer son effet, et au lieu de le pratiquer comme il y avait songé d'abord pour décider son rival à la retraite, il eut recours à un expédient plus ingénieux et moins hasardé.

— Je suis bien aise de vous entretenir un instant, dit-il à Servian en l'abordant d'un air d'intérêt qui parut assez

extraordinaire à celui-ci. Avez-vous des nouvelles de M. Cambier?

— Il m'a écrit en partant, répondit l'oncle de Félix.

— Et depuis?

— Non.

— Mais du moins vous savez où il est?

— A Paris, je suppose.

— Vous n'êtes pas inquiet?

— Inquiet! répéta Servian; de quoi?

— Dans un gouffre comme Paris, mille pièges sont continuellement ouverts sous les pas d'un jeune homme. Votre neveu a beaucoup d'entraînement, et j'oserai dire d'irréflexion dans le caractère, n'est-il pas à craindre que, loin de votre surveillance, il n'abuse de sa liberté et ne commette quelqu'une de ces étourderies qui, malgré l'excuse de l'âge, ont parfois des résultats fort graves?

— Cela est à craindre, en effet, mais qu'y faire: Un apprenti dragon ne peut pas être cloîtré comme une religieuse; il n'est aucun de nous qui, dans sa première jeunesse, n'ait commis quelques-unes de ces folies dont vous parlez; et après tout, les meilleures leçons sont celles de l'expérience. On se corrige soi-même beaucoup plus qu'on ne se laisse corriger par autrui.

Tonayrion garda un instant le silence.

— Votre neveu aime le jeu; l'avez-vous remarqué?

— Non, répondit Servian; il a appris le whist pour pouvoir faire la partie du colonel; auparavant, à ma connaissance, jamais il n'avait touché une carte.

— Avant votre voyage d'Italie, c'est possible ; mais pendant votre absence il a joué, j'en ai des preuves certaines.

— Et vous croyez qu'il est allé à Paris exprès pour cela ? heureusement les maisons de jeu sont fermées, et d'ailleurs fussent-elles encore ouvertes, un enfant comme Félix n'y serait pas admis.

— Les tripots publics sont fermés, il est vrai, mais n'existe-t-il pas vingt maisons clandestines plus dangereuses encore, puisqu'elles se dérobent à la surveillance de la police, et où l'on ne s'enquiert pas de l'âge des joueurs ?

Servian regarda fixement son rival.

— Vous avez certainement des raisons pour me parler ainsi, lui dit-il d'un ton sérieux ; veuillez, je vous prie, vous expliquer ouvertement.

— Je ne voudrais pas vous alarmer mal à propos, répondit Raoul avec une hésitation affectée ; mais puisque vous l'exigez, je vais tout vous dire. J'ai reçu ce matin une lettre d'un de mes amis qui me raconte une scène tragique dont il venait d'être témoin dans un de ces coupes-gorges à tapis vert dont je parlais tout à l'heure. Après avoir perdu une somme assez considérable, un jeune homme s'est brûlé la cervelle, et son signalement, que me trace mon ami, semble se rapporter d'une manière si exacte à celui de M. Cambier, que malgré moi...

— Montrez-moi cette lettre, interrompit Servian saisi d'une émotion soudaine.

— Je l'ai déchirée, car je ne garde aucune lettre; d'ailleurs elle ne vous apprendrait rien de plus que ce que je viens de vous dire.

Servian aimait paternellement son neveu, mais il avait dans le caractère trop de fermeté et d'intelligence pour s'alarmer facilement. Au lieu d'envoyer chercher des chevaux de poste et de partir à l'instant pour Paris, ainsi que l'espérait le beau Raoul, il réfléchit et se trouva bientôt complètement rassuré.

— Ce ne peut être Félix, dit-il; d'abord, pour perdre beaucoup d'argent, il faut en avoir beaucoup; et c'est moi qui tiens sa bourse. Avec ce qui doit lui rester de sa pension à la fin de chaque mois, il lui serait difficile de faire des folies; ensuite il est riche, et eût-il perdu à la roulette cent mille francs, ce ne serait pas une raison pour qu'il se tuât. Un joueur ne se brûle guère la cervelle tant qu'il lui reste un écu dans la poche.

— Ah! tu ne veux pas partir, se dit Tonayrion irrité de la logique et du sang-froid de son rival; je t'offre un moyen honnête de te retirer et tu t'obstines à rester! eh bien, comme il te plaira! demain je triompherai à ta barbe; ce sera plus piquant.

XI

LES VOLEURS

Le lendemain matin madame Caussade, fidèle à sa promesse, se dirigea d'un pas léger et d'un cœur ému vers le lieu fixé pour le rendez-vous. Par un sentiment de vague inquiétude qu'une femme en pareil cas éprouve presque toujours, quelle que soit son innocence, elle se retourna souvent en traversant le parc. Au moment d'en sortir par un petit pont jeté sur le fossé non loin de la tombe du Cosaque, elle regarda en arrière une dernière fois et crut reconnaître Raoul Tonayrion dans un homme qui disparut aussitôt à travers les arbres. Vivement blessée de cette espèce d'espionnage, elle fut sur le point de retourner sur ses pas, afin de donner une leçon de convenance à l'indiscret qui se permettait ainsi de la suivre; mais elle réfléchit que pendant ce temps Servian pourrait l'attendre et croire qu'elle manquait à sa parole. Cette considération fit taire son mécontentement; elle essaya de se persuader qu'elle s'était trompée et que l'homme qu'elle avait aperçu était un des domestiques de la maison; à demi rassurée,

elle traversa rapidement le fossé et se trouva bientôt dans une clairière tapissée d'un doux gazon et parsemée de quelques arbres séculaires, lieu agreste et retiré qu'elle choisissait ordinairement pour le but de ses promenades.

Depuis près d'un quart-d'heure madame Caussade marchait dans la clairière. Deux fois elle en avait fait le tour, en plongeant au fond de tous les sentiers qui venaient y aboutir un regard où commençait à s'allumer l'impatience. Déjà elle accusait Servian d'inexactitude, péché impardonnable, car il blesse l'amour-propre.

— Je lui ai cependant bien dit derrière la tombe du Cosaque, pensait-elle, il est impossible qu'il n'ait pas compris. Aurait-il la présomption de vouloir se faire attendre?

Au moment où elle méditait sur cette pensée avec un courroux naissant, derrière elle un bruit soudain attira son attention.

— Le voici, dit-elle en se retournant.

Au lieu de Servian, Estelle aperçut à quelques pas trois hommes vêtus de blouses, armés de gourdins et terriblement barbus, trois figures patibulaires dont la rencontre en un lieu si désert eût fait rebrousser chemin à l'homme le plus intrépide. Malgré ses inclinations chevaleresques, Estelle éprouva une frayeur horrible et essaya de fuir; mais aussitôt les trois brigands se précipitant sur elle la retinrent dans leurs bras, et pour étouffer ses cris lui appliquèrent sur la bouche un foulard en fort bon état qu'ils avaient sans doute volé. A demi-morte d'effroi, madame Caussade se débattit comme l'agneau sous la dent du

loup, mais en dépit de ses efforts elle se sentit entraînée ou plutôt emportée par ces audacieux malfaiteurs.

En ce moment, un homme que la providence semblait amener là tout exprès pour empêcher ce rapt odieux, Raoul Tonayrion en personne sortit du taillis et accourut, fier comme le dieu Mars. Quoiqu'il fût sans armes, et qu'outre leurs bâtons les brigands, à sa vue, eussent tiré des poignards, il se jeta sur eux avec une admirable furie, arracha le gourdin du premier qui lui tomba sous la main, et seul contre trois engagea une lutte que l'inégalité rendait héroïque. Pendant quelques instants la forêt retentit du cliquetis des bâtons qui s'entrechoquaient, frappaient, se relevaient, retombaient dru et menu comme la grêle ; mais bientôt les bandits, roués de coups en apparence, commencèrent à reculer devant leur terrible adversaire ; puis, leur retraite se changea en déroute, et ils lâchèrent pied honteusement en rengainant leurs poignards.

Après les avoir un instant poursuivis, Tonayrion revint près de madame Caussade, qui, pendant le combat, était demeurée sans mouvement, sans voix et presque sans haleine.

— Ne craignez rien, Madame, lui dit-il en s'essuyant le front par un geste fort noble ; ces misérables ne reviendront pas, c'est moi qui vous le jure. Si vous n'étiez pas là, je les aurais châtiés un peu plus vertement. Mais cette scène vous a effrayée ; vous êtes pâle et tremblante ; souffrez que je vous ramène chez vous.

Estelle accepta machinalement le bras de Raoul, qui reprit d'un air d'exaltation :

— Ah ! ce jour est le plus beau de ma vie ! Il y a si longtemps que je brûle du désir d'affronter un péril qui vous prouve mon amour ! Non que je fasse à ces brigands l'honneur de les compter pour un danger sérieux. Pourquoi n'étaient-ils que trois ? pourquoi n'avaient-ils que des bâtons et des poignards ? que n'ai-je été blessé, tué sous vos yeux ! peut-être alors regretteriez-vous de m'avoir si cruellement traité l'autre jour !

Le courage de Tonayrion venait d'éclater d'une manière si manifeste que madame Caussade fut forcée de reconnaître qu'elle avait été injuste à son égard. Offensée d'ailleurs de l'inexplicable conduite de Servian, elle sentit que le meilleur moyen de le punir était de recevoir en grâce son rival. Sous l'influence d'un secret courroux, elle établit entre ses deux amants un parallèle qui, selon l'usage, tourna au désavantage de l'absent. Autour de trois brigands vaincus, quoique armés jusqu'aux dents, quel exploit vulgaire en effet, qu'un loup étranglé ! Servian manquait au rendez-vous : Tonayrion redevint un héros comme devant.

— Vous m'avez sauvé la vie ! lui dit-elle en s'appuyant sur son bras avec un abandon où le penchant avait moins de part que le dépit.

— Madame, répondit Raoul du ton le plus pathétique, après un pareil mot, c'est ma vie qu'il faut prendre si vous ne me permettez pas de vous la consacrer !

— Je donnerais tout au monde, se dit Estelle, pour qu'il nous vît en ce moment. Et, sur cette réflexion charitable, elle mit dans sa démarche un redoublement de coquetterie propre à désespérer, en cas de rencontre, le cœur de son ancien amant.

Il, c'est-à-dire Servian, était beaucoup plus près que ne croyait madame Caussade. Il était arrivé à l'entrée de la clairière au moment où finissait le combat. En voyant revenir Tonayrion près d'Estelle, pour qui le danger n'existait plus, il se mit à la poursuite des malfaiteurs, et comme ils fuyaient dans des directions différentes, il s'attacha aux pas de celui dont il se trouvait le plus rapproché. Le voleur courait bien, mais Servian courait mieux. Sur le point d'être atteint, le premier se retourna tout à coup, et levant son gourdin :

— Un pas de plus, je t'assomme ! s'écria-t-il d'une voix essoufflée.

Au lieu de tenir compte de cette menace, Servian fondit sur le brigand et lui porta en plein visage un coup de poing si rudement appliqué qu'il l'envoya tomber à six pas en arrière. Sans lui laisser le temps de se relever il lui arracha son bâton, s'empara d'un poignard qui sortait à demi d'une poche de sa blouse, et pour s'assurer de sa personne le saisit par sa barbe. Coup de théâtre imprévu ! cette barbe rousse et touffue lui resta dans la main, et il aperçut un visage qui eût été complètement inberbe sans une mince moustache rougie par le sang qui sortait des narines et de la bouche du voleur.

— Sacrebleu ! dit celui-ci en revenant de son étourdissement, vous auriez pu frapper moins fort. Me prenez-vous pour un bœuf ?

— Lève-toi, répondit Servian, qui mit dans sa poche, comme pièce de conviction, le poignard et la barbe postiche.

L'homme en blouse obéit.

— Maintenant marche devant moi, reprit Servian ; surtout n'essaie pas de t'échapper ; au premier mouvement à droite ou à gauche, je te casse la tête avec ton bâton.

— Ah ça ! expliquons-nous, dit le voleur en tirant de sa blouse un foulard dont il essuya le sang qui inondait son menton ; pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

— Pour un brigand dont les prochaines assises feront justice.

— Les assises ! rien que ça ! merci ! Sachez que je ne suis pas plus voleur que vous !

— C'est bon. Tu t'expliqueras devant le juge d'instruction ; en attendant, marche !

— Mon cher monsieur, vous commettez l'erreur la plus déplorable. Faites-moi le plaisir de me regarder, et dites si j'ai l'air d'un voleur. Ne vous arrêtez pas au costume, qui, j'en conviens, n'est pas de la dernière élégance. Il est sûr que ma blouse ne sort pas des ateliers d'Humann et que je n'ai pas acheté cette canne chez Verdier ; mais il n'y a que les sots qui jugent un homme sur son habit, et d'après la vigueur de votre poignet, je vous crois fort spirituel. Examinez-moi sans partialité : est-ce là le visage

d'un voleur ? cette tournure est-elle celle d'un voleur ? pensez-vous qu'un voleur se taille les ongles dans ce goût-ci ?

En parlant de la sorte, le jeune homme en blouse mit sous les yeux de son interlocuteur deux mains dont la netteté attestait des soins de toilette que dédaignent assez généralement les détrousseurs de grands chemins. Loin de désarmer Servian, ce mode de justification alluma son courroux.

— Si vous n'êtes pas un voleur, il s'agissait donc d'un rapt, répondit-il en fronçant le sourcil ; je ne crois pas qu'une pareille excuse améliore votre position devant la justice.

— Ni rapt ni vol, je vous jure ; mais une de ces plaisanteries qu'entre hommes...

— Assez. Je ne suis pas votre juge, mais votre gardien. Voleur ou non, marchez !

Au même instant il le saisit au collet et le poussa en avant. L'homme à la blouse essaya de résister, mais une secousse vigoureuse qui le renversa net une seconde fois lui fit comprendre que sous la main de son rude adversaire, il était l'étourneau sous la griffe de l'épervier.

— Ne m'assommez pas, gendarme que vous êtes ! s'écria-t-il à la vue du bâton levé sur lui ; puisqu'il est clair que vous êtes le plus fort, je m'exécute ; mais, foi d'homme d'honneur, vous paierez cher cette avanie. Si jamais je vous rencontre sur le trottoir du boulevard, je vous promets une paire de soufflets de première qualité.

Au lieu de répondre à cette menace, Servian aida le voleur équivoque à se relever, et le tenant d'une main ferme, il le contraignit de prendre, fort à contre-cœur, le chemin de la maison du colonel.

Dans d'autres circonstances, l'étrange attentat dont madame Caussade venait d'être l'objet eût captivé son imagination romanesque. Le danger passé, elle y eût songé longtemps avec émoi et peut-être avec plaisir; mais en ce moment l'impression qu'elle avait éprouvée au pouvoir de ravisseurs inconnus s'évanouit dès qu'en eut cessé la cause. Aux angoisses de la terreur succédèrent immédiatement les perplexités du doute le plus embarrassant.

— Vous autres hommes, vous êtes bien extraordinaires, dit-elle tout à coup à Tonayrion, qui, debout devant le fauteuil où elle s'était assise en rentrant dans le salon, profitait de la position admirable que lui avaient conquise ses récents exploits, pour tenter une attaque décisive contre le cœur de la jeune et riche veuve.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'on meure d'amour pour vous! répondit le beau Raoul, déterminé à ne laisser rompre par aucune digression incidente le fil de sa harangue passionnée.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Estelle avec impatience, je veux dire que les hommes me paraissent avoir bien peu de suite dans le caractère. On parle de notre humeur variable, mais qu'est-ce que c'est que cette mobilité auprès de leur inconséquence! Braves un jour, poltrons le lendemain, que croire d'eux en définitive?

— Dois-je prendre pour moi cette observation ? dit Raoul en riant d'un rire un peu forcé.

— Prenez-en la moitié.

— Pourquoi la moitié ?

— Parce que vous êtes le second en qui je remarque ces contradictions inexplicables.

— Le second... c'est-à-dire qu'il y a un premier ; puis-je le connaître ?

— C'est inutile , répondit madame Caussade en inclinant la tête d'un air rêveur.

Tonayrion se mordit les moustaches avec un certain dépit, puis il se dit que le moment serait mal choisi pour éprouver ou manifester de la jalousie, et il reprit sa péroraison sentimentale au point précis où elle avait été interrompue.

— Oui, madame, je vous aime, dit-il en tirant de sa poitrine les accents les plus pathétiques ; la passion que vous m'avez inspirée a pris un degré d'ardeur et d'intensité qui ne me permet plus de vivre dans l'incertitude ; c'est que je souffre trop, voyez-vous, dévoré que je suis, nuit et jour, par les flammes de cette torture si chère ! Oh oui ! je souffre trop, continua le beau Raoul les yeux au plafond et la main droite sur le cœur ; de grâce ! ayez pitié de votre victime ! décidez de mon sort par un seul mot... Madame... Estelle... un mot, je vous en supplie... je vous le demande à genoux... Si vous avez encore la cruauté de vous taire, du moins tournez vers moi vos beaux yeux ; qu'un regard m'apprenne ce que votre bou-

che refuse de me dire... Estelle ! un seul regard. Oh!...

— Levez-vous donc, monsieur, répondit tranquillement madame Caussade ; n'entendez-vous pas qu'on vient ?

Avant que Tonayrion eût obéi, la porte du salon fut ouverte, et Servian parut. Un instant arrêté sur le seuil, il examina d'un regard perçant la contenance de la jeune femme et celle de son rival. Le calme de l'une contrastait tellement avec l'ébouriffement de l'autre, qu'il se sentit rassuré presque aussitôt qu'ému.

— Madame, dit-il en s'approchant, à voir votre air sérieux, on ne se douterait pas que vous venez d'échapper à un infâme guet-apens.

— Grâce à monsieur, répondit Estelle en désignant Raoul par un regard qui s'arrêta ensuite sur Servian avec une expression de froide indifférence.

— Un de ces misérables a été arrêté, reprit ce dernier.

— Arrêté ! s'écria Tonayrion.

— Par qui ? demanda la jeune femme.

— Par moi.

— Vous étiez donc là : reprit madame Caussade, dont la physionomie s'adoucit aussitôt.

— Oui, madame, dit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui acheva de lui obtenir son pardon.

— Et au lieu de venir à mon secours, repartit Estelle avec enjouement, vous vous êtes amusé à poursuivre ces voleurs ?

— Ils se sauvaient ; vous ne couriez donc plus aucun danger.

— Vous avez amené ici votre prisonnier ?

— Oui, Madame, et je viens voir si vous êtes assez bien remise de l'émotion que vous avez dû éprouver, pour qu'il puisse être, sans inconvénient, amené en votre présence.

— A quel propos cette confrontation ? dit le beau Raoul d'un air singulier.

— Cet homme demande instamment à être conduit devant Madame. Il est sûr, dit-il, qu'elle lui accordera sa grâce.

— Quelle absurdité ! reprit Tonayrion ; il est impossible que Madame se trouve en face de ce misérable. Je vais lui parler.

— En quoi cette entrevue est-elle impossible ? dit Estelle, dont la curiosité et l'intérêt s'étaient soudain éveillés à l'idée de voir comparaître devant elle un des brigands qui lui avaient causé une si belle terreur ; mon père est sorti ; c'est moi, ne vous en déplaise, monsieur, qui suis ici le pouvoir, et je ne vois pas pourquoi je me refuserais le petit plaisir de faire acte d'autorité en mandant cet homme devant mon tribunal. Qu'il vienne !

— Mais, Madame, objecta Tonayrion, ne craignez-vous pas que la vue de ce coquin ne vous fasse éprouver une émotion....

— Que pourrais-je craindre entre vous et monsieur Servian ? reprit la jeune veuve. Non, c'est décidé, faites-le venir ; j'ai toujours désiré de voir en face un voleur, et dans la forêt j'avais trop peur pour bien voir.

Sans égard pour l'opposition manifestée par son rival, Servian sortit du salon, où il revint un instant après suivi de l'homme en blouse, que gardaient à vue deux domestiques.

XII

LE BOUT DE L'OREILLE

En entrant dans le salon, le voleur échangea un rapide regard avec Tonayrion, s'inclina poliment devant madame Caussade, et se tournant ensuite vers Servian, il lui désigna de l'œil les domestiques arrêtés à la porte.

— Ces messieurs me semblent de trop, dit-il d'une voix assurée; j'ai l'habitude de ne jamais rien dire devant la livrée. Faites-moi le plaisir de les renvoyer à l'anti-chambre. Je ne suis pas malfaisant le moins du monde, je vous jure; d'ailleurs, ne savez-vous pas qu'à vous seul vous valez au moins six gendarmes?

Servian fit un signe aux domestiques, qui sortirent du salon et en fermèrent la porte.

Le voleur salua de nouveau madame Caussade d'un air d'aisance qui contrastait singulièrement avec son costume et sa condition présumée.

— Madame, lui dit-il, la manière dont je me présente devant vous est si extraordinaire que je dois d'abord vous prier d'agréer mes humbles excuses pour

cette violation manifeste de toutes les lois du décorum.

— Mais cet homme n'est pas un de ceux qui m'ont attaquée, dit Estelle, qui depuis l'entrée du brigand l'examinait avec une sorte de désappointement ; ils avaient tous trois des barbes effroyables.

— Voici celle de monsieur, dit Servian en tirant de sa poche la barbe postiche.

Cet incident inattendu rendit plus vif encore l'intérêt qu'Estelle prenait à cette scène.

— Un déguisement ! s'écria-t-elle ; mais c'est donc un roman !

— Un vrai roman, Madame, dit le brigand avec un sourire aimable ; le rôle que j'y joue ne s'annonce pas, j'en conviens, sous des couleurs très-avantageuses, mais l'héroïne a tant d'attraits que j'ose attendre d'elle un peu d'indulgence. Il est impossible qu'on ne soit pas bonne lorsqu'on est si belle !

Madame Caussade regarda tour à tour, d'un air émerveillé, ce voleur au langage académique, Servian, dont la physionomie annonçait une application pénétrante, et Tonayrion, qui, malgré ses efforts pour paraître impassible, semblait éprouver une inquiétude inexplicable.

— Y comprenez-vous quelque chose ? dit-elle en s'adressant à Servian.

— Si je disais oui, je me vanterais, répondit-il ; mais monsieur Tonayrion pourrait peut-être vous donner le mot de cette énigme.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, dit

le beau Raoul en piétinant sans s'en apercevoir, comme si le parquet lui eût brûlé la plante des pieds.

— Monsieur a raison, dit le voleur ; à quoi bon prolonger un imbroglio qui désormais n'a plus de but ? Pour ma part, je le déclare, je suis ami dévoué, mais jusqu'au cachot exclusivement. Ma barbe est déjà tombée ; au masque maintenant. Allons, Tonayrion, exécute-toi de bonne grâce et commence par me présenter à Madame d'une manière un peu moins irrégulière.

— Ce misérable est fou ! s'écria Tonayrion en lançant au voleur un regard foudroyant.

— Fou ! répéta celui-ci sans s'émouvoir ; c'est toi, mon cher, qui me parais étonnant. Sais-tu que monsieur, qui pense à tout, a envoyé chercher des gendarmes, et prétends-tu que je me laisse traîner en prison, les menottes aux mains ? Pylade eût à peine souffert cela pour Oreste, et quoique tu sois près de tomber en convulsion comme Oreste, sache que je ne suis point Pylade.

— Vous voyez bien que ce malheureux a perdu la tête, reprit le beau Raoul en s'adressant à Estelle d'un air effaré ; permettez que je le fasse sortir.

— Il n'est pas fou le moins du monde, répondit madame Caussade, dont la curiosité se trouvait portée au plus haut degré ; expliquez-vous librement, continua-t-elle en se tournant vers l'homme en blouse.

— Tu as beau me lancer des regards exterminateurs, reprit celui-ci sans se laisser imposer par la pantomime furieuse de Tonayrion, il y a force majeure ; les gendarmes

arrivent, et une plus longue discrétion serait une stupidité. Veux-tu me présenter à Madame; oui, ou non? Non, n'est-il pas vrai? Eh bien, voici une petite lettre qui va me servir de recommandation.

Le voleur tira de sa poche un papier qu'il présenta respectueusement à Estelle. En apercevant ce billet, Tonayrion se précipita pour le saisir; mais Servian, qui suivait ses moindres mouvements, le prévint par un geste rapide.

— Tout beau, monsieur, dit ce dernier en remettant le papier à madame Caussade.

Le beau Raoul laissa échapper un sifflement de rage et leva le poing comme pour pulvériser tout ce qui se trouvait devant lui; ce geste frénétique aboutit sans effusion de sang à la casquette qu'il avait posée sur une table au moment le plus chaud de sa déclaration.

— Cluzel, tu es un infâme! s'écria-t-il en s'adressant au voleur; mais rappelle-toi que tu auras ma vie ou que j'aurai la tienne.

Cela dit, il se précipita hors du salon.

— Depuis quand te bats-tu? lui cria Cluzel en haussant les épaules.

Estelle et Servian s'entre-regardèrent en silence, elle fort émue, lui souriant.

— Lisez-moi cette lettre, lui dit-elle enfin; tout ceci me tourne la tête.

Servian prit le billet, dont il lut d'abord l'adresse :

— Monsieur Frédéric Cluzel, 26, rue Chantierine, Paris.

— C'est moi-même, dit le voleur, qui salua gravement.

— « Mon cher Cluzel, poursuivit Servian en passant de la suscription au corps de la lettre, au reçu de la présente tu convoqueras Balland et Salvetat, aux termes de l'article 4 de notre association don juanique et méphistophélétique. Pour le quart-d'heure, c'est à moi qu'il faut faire la courte échelle, toute autre affaire cessante. Voici la chose : j'ai découvert depuis quelques mois, par devers la forêt de Compiègne, une jeune, spirituelle et charmante veuve qui, ces qualités à part, possède à peu de choses près le million de rigueur. Je destine cette aimable personne au bonheur de devenir madame Tonayrion, mais pour cela il est indispensable que je lui sauve la vie ou l'honneur, quelque chose enfin dans ce goût-là ; c'est son idée ! En sa double qualité de veuve et d'héritière, elle est capricieuse en diable, et j'ai vu le moment où, pour me permettre d'aspirer à sa main, elle exigerait que j'apprise à danser sur la corde roide ; enfin j'espère en être quitte pour la sauver une bonne fois de quelque danger bien épouvantable. Or, comme les dangers sont rares, il s'agit d'en arranger un qui me porte tout droit dans le port du *conjungo*. Le drame est écrit, il n'y a plus qu'à le lire aux acteurs. Or, écoutez et applaudissez. — Mercredi prochain à neuf heures du matin, toi ainsi que les susdits Salvetat et Balland vous vous trouverez au carrefour du Trieul, à un quart de lieu de la route de Compiègne ; Balland, qui est chasseur, connaît la place. — Costume : blouses déchirées, barbes formidables, physionomies de

Robert-Macaire, gourdins et poignards. — Je parie que tu as déjà deviné. — Entre autres habitudes guerrières, ma future épouse se promène tous les matins dans la forêt, et passe invariablement au lieu indiqué. Vous voilà tous trois à l'affût ; le gibier en cornette arrive. Vous vous précipitez sur lui de l'air le plus brigand qu'il vous sera possible d'imaginer ; si vous avez perdu la veille à la roulette, votre jeu n'aura que plus de naturel. Je me trouve là providentiellement, et je fonds sur vous sans armes ; l'un de vous aura la bonté de se laisser désarmer. Ici grand combat à outrance ! *On ne tape pas sur les doigts*, comme dit la caricature de Charlet ; surtout n'oubliez pas de dégainer vos poignards et de me les mettre sous la gorge ; les femmes estiment singulièrement le poignard ! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à la fin vous êtes vaincus ignominieusement. Chacun son tour. Vous fuyez, le drame est joué, et le reste me regarde. A trois mois la noce ; vous y êtes invités d'avance. La présente n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, mes chers dévorants, qu'il vous ait en sa sainte garde. *L'union fait la force.*

TONAYRION. »

Pendant cette lecture, madame Caussade avait rougi à plusieurs reprises ; à la fin, au lieu de faire aucune observation, elle demeura silencieuse, la tête baissée et l'air confus.

— Cette lettre vous a été adressée par M. Tonayrion ? demanda Servian en regardant fixement le faux voleur.

— C'est bien son écriture, dit Estelle sans lever les yeux.

— Pour détruire les soupçons qui pèsent sur moi, répondit Cluzel, il est nécessaire que j'explique plusieurs passages de cette lettre qui ont pu vous paraître obscurs. Nous avons formé, quelques-uns de mes amis et moi, une association du genre de celle dont parle Balzac dans *l'Histoire des Treize*.

— Les dévorants ! interrompit madame Caussade, qui, bien qu'elle n'eût pas encore trente ans, savait par cœur les ouvrages du célèbre écrivain.

— Précisément, madame : Tonayrion est un dévorant, je suis un dévorant ; il est vrai qu'à ce métier nous n'avons guère dévoré l'un et l'autre que notre fortune. Tonayrion, à ce que vous venez de voir, avait trouvé un moyen fort agréable de rétablir la sienne ; soumis aux règles de notre association, j'ai dû le servir, et j'avoue que je l'aurais fait jusqu'au bout si le soin de mon honneur ne m'eût forcé de rompre le silence ; mais, je vous prends pour juge, madame, pouvais-je me résigner à passer plus longtemps devant vous pour un misérable voleur ?

Au lieu de répondre, la jeune veuve regarda Servian, qui comprit le sens de ce signe muet.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il à Cluzel d'un air sérieux, madame veut bien ne voir dans votre conduite qu'une étourderie que votre jeunesse rend excusable, mais qui en se renouvelant mériterait un châtiment sévère. Les exploits de Lovelace ne sont plus de notre âge ;

aujourd'hui leur moindre punition serait le ridicule, ne l'oubliez pas.

Il ouvrit la porte, et s'adressant aux domestiques qui étaient restés en faction dans la pièce en avant du salon :

— Laissez sortir monsieur, leur dit-il.

Au lieu de s'empresser de profiter de la liberté qui lui était rendue, Cluzel regarda madame Caussade d'un air assez ému.

— J'accepte la qualification d'étourdi, lui dit-il, mais je serais désespéré que vous me prissiez pour un mal-honnête homme. Quand je pense que je vous ai fait peur, j'ai envie de me battre. Je vous en prie, madame, au nom de votre beauté, soyez généreuse ; dites-moi que vous me pardonnez, et que si le hasard me rapproche de vous dans le monde, vous ne me traiterez pas en paria.

— Je vous pardonne, répondit Estelle, qui, en voyant l'air humilié de l'ex-brigand, ne put s'empêcher de sourire ; tenez, reprenez votre vilaine barbe et partez bien vite avant que les gendarmes arrivent.

Cluzel la remercia d'un regard reconnaissant, et se tournant ensuite vers Servian :

— Réflexion faite, lui dit-il, ce n'est pas un soufflet, c'est un coup de poing que vous m'avez donné ; or, dans un combat, et il y avait combat, les coups n'ont rien d'injurieux. Si ça vous est égal, nous en resterons là.

— Comme il vous plaira, dit Servian en souriant ; vous devez avoir assez de votre querelle avec M. Tonayrion.

— Est-ce qu'il se bat, lui ? répondit le jeune homme avec un air dédaigneux.

Saluant alors une dernière fois madame Caussade, il mit sa fausse barbe dans sa poche, et sortit du salon de l'air aisé qu'il avait montré en y entrant.

Restés seuls, Estelle et Servian gardèrent un instant le silence. A la fin il vint s'asseoir près d'elle.

— Eh bien, lui dit-il avec une douce moquerie, quand je vous parlais des plumes du paon !

— Je vous en supplie, répondit la jeune femme, ne me parlez pas de cet homme, ni aujourd'hui, ni jamais. Ne suis-je pas assez humiliée ! Votre ironie est redoutable ; ne m'en accablez pas. Ce qui me console un peu, c'est que je ne l'ai jamais aimé, je vous le jure. J'étais dupe de ses fanfaronnades, voilà tout. Encore une fois, n'en parlons plus. Que disions-nous hier quand il est venu nous interrompre ?

Servian entendait trop bien ses intérêts pour ne pas obéir sur-le-champ à ce changement de conversation.

— Vous alliez, répondit-il, me nommer le crime affreux qui m'a perdu dans votre esprit.

— C'est cela ; je vais tout vous dire. Surtout, tâchez de vous excuser bien ou mal ; je me sens si désenchantée que, pour me ranimer le cœur, je voudrais ne plus penser de vous que du bien. Vous rappelez-vous notre voyage de Vichy ?

— Depuis que je vous connais, je me rappelle tout.

— C'est de là que date mon changement à votre égard.

— De grâce, expliquez-vous !

— C'est difficile à dire, poursuivit Estelle avec embarras ; comment vous faire comprendre cela ? Quand les voleurs ont arrêté la diligence, il m'a semblé... j'ai cru voir... peut-être me suis-je trompée... mais enfin il m'a paru...

— Quoi donc ? au nom du ciel !

— Que vous aviez peur, dit la jeune femme, qui prononça ces paroles tout bas et rapidement comme au confessional on articule les péchés mortels.

— Et voilà votre grief contre moi ! s'écria Servian, dont la physionomie inquiète s'éclaira d'un sourire plein de sérénité.

— C'est bien assez, je crois, reprit-elle en le regardant à la dérobée.

— Votre unique grief ? A part cela, vous n'avez rien à me reprocher ?

— Rien. Mais, répondez-moi, me suis-je trompée ?

— Non, dit-il avec un accent passionné ; non, car j'ai eu peur, il est vrai, et le souvenir seul de ce moment me fait encore frissonner. Quoi, vous êtes femme et ne comprenez pas ? Vous étiez là, ces misérables étaient armés ; au premier essai de résistance une balle pouvait vous atteindre, et vous ne comprenez pas que j'aie eu peur !

Madame Caussade avait penché la tête en arrière en fermant les yeux à demi, comme pour mieux approfondir la justesse d'un pareil argument ; tout-à-coup elle déploya le velours de son regard, et contemplant son amant :

— Je n'avais pas deviné, lui dit-elle d'un accent naïf; et l'on dit que j'ai de l'esprit!

Servian prit la main qu'elle lui tendait avec abandon et la garda tendrement dans la sienne.

— Et quand même j'eusse éprouvé l'accès de faiblesse que vous avez supposé, lui dit-il d'un air de doux reproche, ne m'auriez-vous pas trop cruellement puni?

— Ne vous plaignez pas de ma méchanceté, vous devriez plutôt m'en remercier? Qui sait, peut-être avait-elle la même cause que votre peur!

— L'amour! s'écria Servian.

— Ce n'est pas vous que l'on pourrait accuser de ne rien deviner, répondit-elle en souriant finement; d'un mot que je cherche à rendre bien obscur, vous faites tout de suite un aveu.

— Le retractez-vous, cet aveu qui ferait mon bonheur?

— Vous saurez cela plus tard. Tout ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est qu'un indifférent n'aurait pas, selon toute apparence, si violemment excité mon courroux.

Les deux amants étaient assis devant une fenêtre; en jetant les yeux au dehors, Estelle aperçut M. Herbélin qui traversait la terrasse d'un pas rapide et d'un air fort animé.

— Voici mon père, dit-elle en retirant la main dont Servian s'était emparé : reculez votre fauteuil, donnez-moi ma broderie et prenez un air bien raisonnable. Mieux que cela, reprit-elle avec un sourire aussi tendre que l'était le regard de son amant.

— Savez-vous où est mons Tonayrion ? demanda le colonel en ouvrant brusquement la porte.

— Dans sa chambre , je suppose , répondit Estelle ; avez-vous quelque chose à lui dire ?

— Beaucoup de choses , reprit M. Herbelin d'un ton bourru, et d'abord bon voyage !

— Bon voyage ! dit Servian , vous savez donc qu'il part !

— Je sais qu'il partira , sabre de bois ! Voilà , j'espère assez longtemps qu'il nous honore de sa compagnie.

— Vous avez reçu des lettres de Paris ? dit Estelle avec vivacité.

— Oui, Madame, j'ai reçu des lettres de Paris, répliqua le colonel sans quitter son accent grondeur ; des lettres instructives et édifiantes. Margeron a tardé longtemps à me répondre, mais il avait ses raisons. Voulez-vous connaître son style ; écoutez.

Le colonel tira de sa poche un papier assez mal plié, et d'une voix accentuée par la mauvaise humeur il lut ce qui suit :

« Aussitôt ta lettre reçue, mon vieux camarade, je me suis mis en campagne pour l'affaire en question. Voici les renseignements que j'ai obtenus ; je t'en garantis l'authenticité. — Tonayrion (Jean Raoul), âgé d'environ trente ans, fils d'un parfumeur de Bordeaux, ancien clerc de notaire, maintenant sans profession ; fortune , néant ; son père lui avait laissé une centaine de mille francs, mangés à l'heure qu'il est ; — connu dans les maisons de jeu clan-

destines et qui plus est à Sainte-Pélagie ; — l'an dernier, relancé à outrance par ses créanciers, il est allé à Alger dans l'intention d'y établir une industrie quelconque, c'est-à-dire d'y plumer les colons, mais il a trouvé plus malin que lui ; c'est là sans doute ce qu'il appelle sa campagne de Constantine. — Quant à son courage, il est plus qu'équivoque. C'est un de ces casseurs d'assiettes comme nous en avons rencontré plus d'une fois, qui, au rebours du proverbe, ne hurlent qu'avec les moutons. On lui connaît cependant deux duels : l'un au pistolet, à trente-cinq pas, avec un pauvre diable aux trois quarts aveugle ; l'autre à l'épée avec un enfant de dix-sept ans qui n'avait jamais mis le pied dans une salle d'armes : il les a blessés l'un et l'autre ! Si ta charmante fille, que tu embrasseras pour moi sur les deux joues, était assez folle pour épouser un drôle de cette espèce, ce que tu aurais de mieux à faire serait de mettre ton bien à fonds perdu, à moins que tu ne te sentes assez vert galant pour tâter une seconde fois du mariage, ce qui, mon vieux grognard, est diablement scabreux à notre âge. Tout à toi, MARGERON. »

— Eh bien, qu'en dites-vous ? demanda le colonel en ôtant violemment ses lunettes ; je vais de ce pas signifier à mons Tonayrion qu'il ait à déguerpir au plus vite. Je n'ai pas besoin d'un pareil matamore chez moi ; et qu'il ne m'échauffe pas la bile, sinon...

— Mon père, c'est inutile, dit Estelle doucement ; selon toute apparence, M. Tonayrion fait sa malle en ce moment, et avant le déjeuner il sera parti.

— Tu lui as donc donné son congé ? En ce cas, viens que je t'embrasse !

La jeune veuve raconta les événements de la matinée. Au récit de la scène de voleurs organisée par Tonayrion, le colonel sentit redoubler sa colère ; mais cet emportement s'apaisa bientôt lorsque Estelle, à la fin de sa narration, eut avoué, non sans rougir un peu, qu'elle était réconciliée avec Servian.

— Tu vois bien que j'avais raison, dit alors monsieur Herbelin en se frottant joyeusement les mains ; j'étais sûr que notre ami était aussi franc du collier que moi-même. Ah ça ! je suis de la vieille école, j'aime les romans qui finissent par le mariage. Puisque tu ne veux pas que j'aie couper les oreilles de cet intrigant de Tonayrion, je t'obéirai, mais c'est à condition que tu vas donner ta main à Servian devant moi, et tout de suite.

Les deux amants échangèrent un sourire.

— De quoi riez-vous ? dit le colonel.

— De ce que vos ordres arrivent un peu tard, répondit Estelle, qui, par un geste plein de grâce, mit sa main dans celle de Servian.

— Sournoise ! dit monsieur Herbelin en baisant le front de sa fille, tandis qu'il serrait avec la plus vigoureuse cordialité les doigts de son futur gendre.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Félix Cambier se précipita dans le salon, la figure rayonnante et le bras droit en écharpe.

— Félix ! dirent trois voix à la fois.

L'élève de Saint-Cyr ôta sa casquette de la main gauche et la jeta négligemment sur un canapé. Il s'inclina ensuite devant madame Caussade avec une galanterie cavalière et prit un air de maturité en saluant à l'anglaise son oncle et le colonel.

— C'est extraordinaire ! dit Estelle en le regardant attentivement, le loup vous a mordu au bras gauche et vous êtes blessé au bras droit !

— Tu t'es battu ! s'écria Servian.

Félix redevint sérieux et fit signe à son oncle de se taire.

— Vous croyez qu'il s'est battu ? dit monsieur Herbelin. On a raison de dire qu'il n'y a plus d'enfants. Allons, Félix, ne rougissez pas et contez-nous ça ; vous voyez bien que nous sommes en famille.

Malgré son embarras, l'élève de Saint-Cyr ne demandait qu'à parler.

— Mon oncle, dit-il en prenant un ton modeste, vous a peut-être raconté dans quelle triste disposition d'esprit j'étais en partant. J'étais à peu près décidé à me jeter à l'eau ; car figurez-vous, colonel, que je m'étais mis dans la tête une idée peu récréative : je croyais être un poltron ; rien que cela. J'arrive donc à Paris la mort dans l'âme ; par un bonheur inoui, la première personne que je rencontre sur le boulevard, c'est Daligny, un jeune homme de ma promotion : un brave garçon, bon tireur et qu'il ne faut pas regarder de travers. Ce jour-là, il était de mauvaise humeur, moi j'avais du chagrin ; pour nous distraire, nous dînons ensemble c'ez Véry et nous allons

entraîne à l'Opéra. A l'Opéra nous nous disputons. Il prétend que Duprez chante mieux que Rubini, je prends le parti de Rubini, bien entendu. La querelle s'échauffe, les personnalités remplacent les raisonnements; bref, nous convenons de nous battre, et le lendemain, qui était hier, nous nous trouvons sur le terrain.

— Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? dit Servian, qui suivait avec un vif intérêt le récit chaleureux de son neveu.

— Miraculeusement bien ! répondit Félix d'un air de jubilation ; en tombant en garde j'ai encore éprouvé ce petit frisson que vous savez, mais ça été l'affaire d'une seconde. Les fers une fois engagés, je n'ai plus songé qu'à ma besogne ; elle était rude, car Daligny tire au moins de ma force. Nous avons donc ferrailé noblement. Pour en finir, il passe un faux dégagement, et au moment où je veux parer tierce, il m'allonge une botte dans le bras, en criant : Ut de poitrine ! — Sol suraigu ! dis-je aussitôt en ripostant par un coup de seconde qui lui laboure les côtes. Blessés tous deux, on nous sépare ; nous nous embrassons, et voilà !

— Et votre blessure ? dit Estelle en souriant malgré elle.

— Ce n'est qu'une écorchure ; maintenant je sais à quoi m'en tenir sur la solidité de mes nerfs, et, je le vois, le danger, qui de loin est quelque chose, de près n'est rien du tout.

— A présent que tu es aguerri, dit Servian avec gra-

tivité, il faut tâcher de t'en tenir à cette épreuve. Tous les coups d'épée n'ont pas pour résultat une écorchure.

— Je joins mes conseils à ceux de votre oncle, reprit madame Caussade ; il faut être brave, mais prudent !

— Peste ! s'écria le colonel ; vous voilà devenue furieusement raisonnable, madame l'héroïne, qui méprisiez tant les hommes prudents. Est-ce que le mariage fait déjà son effet.

— Le mariage ? dit Félix d'un air stupéfait.

— Oui, mon lieutenant ! reprit galement monsieur Herbelin ; sachez qu'en votre absence, et sans même avoir eu la politesse de demander votre consentement, nous avons arrangé un mariage où vous serez garçon d'honneur, morbleu ! Allons, au lieu d'ouvrir les yeux comme si je vous racontais la retraite de Moscou, baissez la main de votre tante.

— Ma tante, répéta le jeune Cambier, qui se tourna tout interdit du côté d'Estelle.

— Oui, mon ami, dit Servian en s'efforçant d'amortir le coup que portait au romanesque adolescent cette déclaration si brusque et si imprévue ; madame veut bien consentir à devenir ta tante. Ce titre ne peut qu'accroître encore le respectueux attachement que tu lui as voué, et j'espère que tu te montreras toujours digne de sa bienveillance.

En voyant la consternation du jeune homme et ses efforts pour ne pas fondre en larmes, madame Caussade éprouva la compassion affectueuse qu'éveille toujours

dans le cœur des femmes la douleur d'un enfant aimable.

— Vous aurez en moi une bonne vieille tante, lui dit-elle, d'une voix carressante; je vous gronderai le plus rarement possible. Lorsque vous aurez fait quelque trait bien noir que vous n'oserez pas avouer à votre oncle, c'est à moi que vous viendrez vous confesser. A votre sortie de Saint-Cyr, je vous donnerai une belle dragone pour votre sabre. Et puis, quand vous serez vous-même en âge de vous marier, nous vous chercherons une petite femme aimable, jolie, spirituelle, que vous aimerez bien et qui vous rendra aussi heureux que vous méritez de l'être.

Ces paroles, dont Estelle cherchait à rendre l'enjouement communicatif, accrurent le chagrin de Félix au lieu de le consoler. Hors d'état de répondre un mot, le cœur gonflé et les yeux baignés de larmes que l'orgueil seul empêchait de couler, il s'éloigna et alla s'appuyer sur le balcon. Servian le suivit sans avoir l'air de remarquer sa douleur, et pour lui donner le temps de se remettre, il lui raconta les aventures de la matinée et la complète déconfiture de monsieur Tonayrion. Ce récit produisit la diversion salutaire qu'en attendait le narrateur; en dépit de son chagrin, Félix devint de plus en plus attentif, et à différentes reprises il laissa échapper des exclamations de mépris.

Au moment où Servian achevait sa narration, le beau Raoul, que suivait un domestique chargé de bagages, traversa la terrasse devant la fenêtre; pour sortir de la

maison, il n'y avait pas d'autre chemin, sans cela il est permis de croire que le héros déchu ne fût pas venu de la sorte passer sous le feu de ses ennemis. A sa vue, le désespoir de Félix se tourna en colère, ce qui est déjà un commencement de consolation.

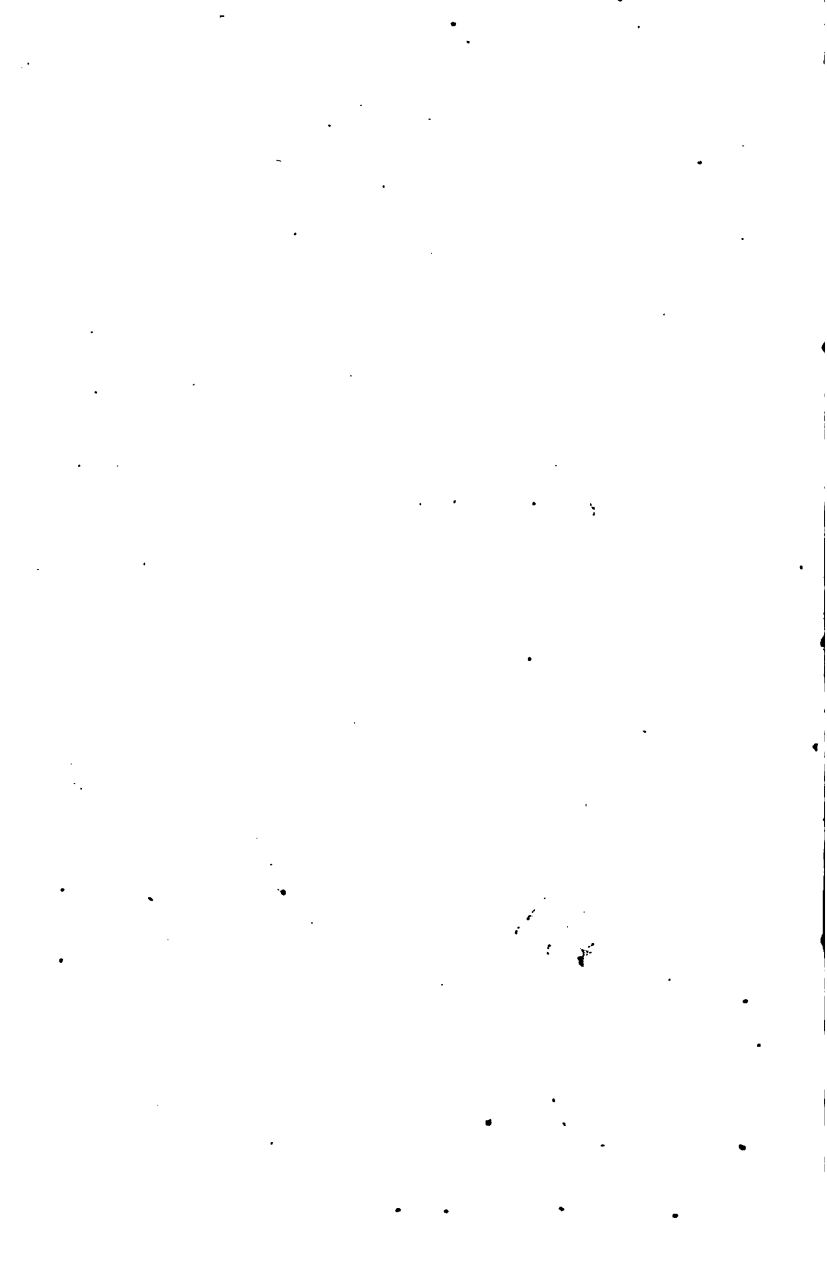
— Monsieur Tonayrion ! s'écria l'adolescent d'une voix éclatante, quand vous aurez envie d'un coup d'épée, faites-moi donc le plaisir de venir me chercher à Saint-Cyr.

Au lieu de se retourner pour répondre, le beau Raoul baissa la tête et continua son chemin d'un pas plus rapide.

— On ne doit pas frapper un homme à terre, dit Servian en mettant la main sur la bouche de son neveu, qui s'appretait à réitérer son apostrophe ; c'est ce qu'on appelle le coup de pied de l'âne.

— Pour que la citation soit juste, dit Estelle en riant, il faudrait que M. Tonayrion fût un lion véritable au lieu de n'être que l'âne vêtu de la peau du lion.

LA
CHASSE AUX AMANTS.



LA CHASSE AUX AMANTS.

I

LA LETTRE ET LE MOUCHOIR

Parmi les personnes présentes au bal de madame de Gabrial, le dernier jeudi de l'année 1835, se trouvait un monsieur dont le quarante-sixième printemps venait de s'épanouir, sans que cette maturité eût modifié le moins du monde la jeunesse obstinée de son cœur, de son esprit et de ses habitudes. Autrefois page de l'empereur, maître des requêtes, puis préfet sous la restauration, et enfin rendu, par la révolution de juillet, aux loisirs de la vie privée, le baron de Livernois avait supporté la ruine de sa fortune administrative avec une philosophie victorieusement appuyée d'une trentaine de mille livres de rentes. Forcé de renoncer à l'espèce d'importance que lui donnait sa place, il avait cherché une compensation dans les plaisirs du monde, et quitté le séjour de la province pour celui de Paris, le seul lieu de France où les individus qui

se vouent au rude emploi d'homme à la mode puissent exercer avantageusement leur industrie.

Le jour où il avait pris ce parti, qui sentait l'ancien page, M. de Livernois déjà deux fois majeur, s'était promis de ne plus vieillir, et, du moins en apparence, il avait tenu parole. Selon le privilège des hommes maigres, il avait conservé toute la désinvolture de sa taille; ses yeux n'avaient rien perdu de leur vivacité; ses cheveux se maintenaient et ses dents aussi, les uns blonds, les autres blanches, sans paraître disposer à troquer leur couleur, ainsi qu'il arrive souvent aux approches de la cinquantaine. Le baron enfin pouvait encore être cité comme un cavalier de bonne mine, de tournure distinguée, de manières élégantes, et les triomphes galants que lui attribuait la chronique des salons ne paraissaient pas trop improbables à ceux qui le voyaient pour la première fois.

M. de Livernois attachait tant de prix à sa réputation d'homme aimable, que dans le monde il ne négligeait rien pour la soutenir. Il ne dédaignait aucun genre de succès, pas même le plus vulgaire de tous, apanage ordinaire des débutants : il dansait et valsait avec un acharnement de lycéen; mais c'est surtout à galoper qu'il s'es-soufflait sans miséricorde pour lui-même, dans le but de faire acte de verdeur et de prouver sa jeunesse aux gens mal intentionnés qui auraient été tentés d'en douter.

Cette nuit-là, contre son habitude, le baron n'avait pas jugé à propos d'offrir à l'admiration parfois railleuse de l'assistance le spectacle de son infatigable élasticité. Un in-

térêt caché, et sans doute plus puissant que l'amour-propre, lui avait fait adopter le rôle modeste de spectateur. Au moment où commence ce récit, il se tenait debout à l'angle d'une contredanse, épiant avec une attention vigilante deux de ces épisodes qui rompent assez fréquemment la monotonie des bals, et où se trahit le peu de passion qui ose aujourd'hui s'aventurer dans les salons. Pour suffire à cette observation en partie double, le baron écoutait d'un côté et regardait de l'autre sans que sa physionomie trahît aucune des impressions que pouvait lui causer l'examen dont il était occupé.

Le premier objet de cet espionnage de bonne compagnie était une des danseuses du quadrille près duquel l'observateur s'était placé. Cette femme, qui avait au plus vingt ans, eût été proclamée la reine du bal, s'il était d'usage de mettre aux voix la souveraineté de la grâce et de la beauté. Sa personne et son maintien méritaient également une admiration sans réserve et devaient conquérir les suffrages de l'artiste aussi bien que ceux de l'homme du monde. Dans sa toilette, fort élégante d'ailleurs, un seul accessoire pouvait donner prise à la critique des esprits raffinés ; c'était une guirlande de feuilles de chêne pittoresquement entrelacée dans des cheveux noirs dont ce vert diadème semblait aviver encore le lustre velouté. Cette coiffure druidique produisait l'effet qu'en attendait sans doute le caprice qui l'avait choisie.

— C'est Velléda !

Dix fois au moins depuis son entrée dans le bal ces pa-

roles étaient venues frapper les oreilles de la jeune femme, qui presque toujours avait eu le droit de les prendre pour un éloge sans arrière-pensée ; car tout réussit à la beauté ; même la bizarrerie.

Le partner de cette séduisante créature était un homme encore jeune, mais gros et court ; en compensation des agréments dont sa tournure était privée, il avait reçu du ciel ce fin sourire et ce regard expressif qui, mieux que l'élégance de la taille, semblent l'indice de l'intelligence. Il s'exprimait en effet aussi bien qu'il dansait mal ; spirituel incontestablement, pour qu'il se fût décidé à figurer dans un quadrille, il fallait quelque motif bien puissant, et ce motif paraissait expliqué dès qu'on avait jeté les yeux sur la jeune femme placée à sa droite.

Derrière ce couple remarquable, M. de Livernois demeurait immobile, l'oreille fort attentive, mais les yeux fixés ailleurs, ainsi que nous avons déjà dit. Malgré l'air distrait du baron et l'insouciance affectée de son attitude, le gros danseur ne se laissa pas prendre au piège. Trouvant sans doute qu'un tiers, quoique muet, était de trop, il regarda l'indiscret d'un air de persiflage, et aussitôt continua la conversation en anglais ; la jeune femme sourit et répondit dans le même idiome, sans s'apercevoir qu'elle venait d'accorder un tête-à-tête. Dans le monde, la connaissance des langues étrangères est très-favorable aux entretiens particuliers, et cela seul expliquerait la faveur dont jouit aujourd'hui ce genre d'études. Élevé sous la république, c'est-à-dire assez mal, le baron se mordit les lèvres

et trouva inutile d'écouter plus longtemps; son attention alors se concentra dans son regard et se porta sans partage sur l'autre épisode qui se passait à quelques pas de là.

L'unique acteur de cette seconde scène était un de ces chétifs adolescents qui affectent une physionomie fatale, semblent vouloir lutter de chevelure avec Samson le Nazaréen, et regardent leur pâleur comme un moyen de succès; dociles, sans le savoir peut-être, au classique conseil d'Ovide qui a dit : *Palleat omnis amans*. De l'air d'un homme prêt à commettre un crime, il s'était assis à l'angle d'une banquette où il se trouvait seul; car, par un hasard peu fréquent, toutes les femmes qui avaient adopté cette partie du salon étaient jolies et jeunes, en sorte que pendant la contredanse aucune d'elles n'avait été réduite à cette mortifiante inactivité pour laquelle les gens sans pitié ont inventé un terme moins respectueux que pittoresque. La plupart de ces danseuses privilégiées avaient oublié sur les banquettes quelque objet qui y marquait leur place ? l'une y avait laissé son bouquet, l'autre son éventail; ici l'on voyait un boa, là un mouchoir. C'est au mouchoir qu'en voulait le jeune homme chevelu; il le lorgnait de temps en temps avec amour, et regardait ensuite de tous côtés d'un air défiant et irrésolu. Après avoir répété plusieurs fois ce manège, il se persuada enfin qu'abrité comme il était par un des côtés de la contredanse, il devait échapper à toute surveillance dangereuse, et cette pensée l'enhardit à commettre l'attentat qu'il méditait. Par un mouvement insensible, il se glissa

sur la banquette, arriva près du mouchoir, le prit d'une main furtive, et insinua dans un de ses coins brodés un billet qu'il y fixa au moyen d'un nœud. Il remit alors cette boîte aux lettres d'un nouveau genre, à l'endroit précis où il l'avait trouvée, et s'en retourna comme il était venu. Arrivé à sa place, il essuya son front, qui s'était trempé de sueur pendant ce coup de main, et de nouveau promena autour de lui un regard farouche. Il ne remarqua rien qui pût motiver son inquiétude. Les uns dansaient, les autres causaient; personne ne paraissait songer à lui. Il crut donc fermement qu'aucun œil humain n'avait surveillé son audacieuse démarche, et il en attendait avec émotion le résultat, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Le pâle jeune homme tressaillit, se retourna et se trouva en face de monsieur de Livernois, qui, par une manœuvre tortueuse, venait de s'insinuer jusqu'à lui à travers les danseurs.

— Monsieur Régnier, dit le baron, madame de Gabriel désire vous parler sur-le-champ. Vous la trouverez dans le salon rouge.

Le jeune homme à la crinière ruisselante craignit d'éveiller les soupçons, s'il différerait un seul instant d'obéir à une invitation formulée en termes si pressants. Il sortit donc du salon après avoir lancé un dernier regard au mouchoir dépositaire de son secret et l'avoir confié mentalement aux divinités indulgentes qui protègent les folles entreprises des amants. Peu de temps après son départ la contredanse finit. Le baron profita du mouvement général

pour se glisser le long de la banquette dans le but apparent de laisser la place libre aux femmes qui venaient s'asseoir. Tout à coup, par une feinte maladresse, il laissa tomber son chapeau ; il se baissa aussitôt pour le ramasser, d'une main le saisit et de l'autre happa résolument le mouchoir qu'il rendit invisible à l'instant, en le cachant au fond de son feutre. L'escamotage accompli, monsieur de Livernois se redressa et passa outre d'un air calme qui annonçait un profond endurcissement et qu'eût envié un voleur de profession.

Un moment après, la jeune femme dont nous avons déjà parlé vint s'asseoir à l'endroit même où le délit avait eu lieu. Son premier soin fut de chercher son mouchoir ; mais vainement elle se baissa pour regarder sous la banquette, vainement s'adressa-t-elle à ses voisines ; personne ne put lui donner des nouvelles de l'objet disparu.

— On vole donc chez madame de Gabrial ? dit-elle à son partner, qui l'avait ramenée à sa place.

— On vole partout, répondit le gros danseur, contrarié de cet incident ; l'autre jour ne m'a-t-on pas pris ma bourse dans le foyer de l'Opéra ?

— Une bourse, cela se conçoit ; mais que pourra faire un voleur de mon mouchoir ?

— Le vendre fort cher, s'il a l'esprit de s'adresser à moi.

— Et croyez-vous qu'il aura cet esprit ? demanda la jeune femme avec un sourire un peu moqueur.

— J'en dois douter, puisque vous paraissiez certaine du contraire.

— Ainsi vous pensez que je connais le coupable ?

Quelquefois les femmes, sans égard pour le dictionnaire, prennent le mot de coupable en meilleure part que celui d'innocent. Le gros danseur ne remarqua pas sans dépit l'expression dont venait de se servir son interlocutrice ; il comprit qu'en poursuivant sur ce ton il risquait de donner de l'importance et peut-être de l'intérêt à la mauvaise action commise selon toute probabilité par un de ses rivaux, et à l'aide d'une transition habile il changea d'entretien.

Pendant ce temps, M. de Livernois sortait du salon ; à la porte il rencontra Régnier.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, lui dit le jeune homme ; madame de Gabrial n'avait rien à me dire.

— J'avais mal entendu, répondit le baron ; il s'agissait de M. Grénier. Grénier, Régnier, on peut prendre l'un pour l'autre.

Cela dit, il sourit d'un air aimable et continua son chemin.

Dans les bals, il arrive parfois que des lettres mignonement pliées et mises en circulation d'une manière plus ou moins ingénieuse arrivent immédiatement à leur adresse franches de port. Jusqu'à présent l'administration des postes n'a imaginé aucun moyen de prévenir un pareil abus. Les femmes ne montrent pas le moindre empressement pour connaître le contenu des épîtres qui leur parviennent par cette voie illégale ; elles les reçoivent quelquefois volontairement, quelquefois malgré elles, les

cachent dans l'un ou l'autre cas, mais ne les lisent jamais... en public. Plus curieux ou moins prudents, les hommes en pareille circonstance ont une conduite invariable. Si à la fin d'un quadrille vous voyez un mortel, l'œil rayonnant et l'air affairé, sortir furtivement de la salle où l'on danse, chercher à travers l'appartement l'endroit le moins encombré d'importuns, prendre sur une table un album, et, sous prétexte de le feuilleter, s'asseoir dans un coin de manière que personne ne puisse regarder par dessus son épaule, pensez hardiment que le fisc vient d'être fraudé de trois sous.

Le lieu où cette manœuvre se pratique avec le plus de sûreté, et qu'on pourrait en conséquence nommer le cabinet de lecture des billets doux, est cette région retirée et presque déserte qui dans les arrière-salons se trouve consacrée aux tables de whist. C'est là un terrain exceptionnel où ne pénètrent jamais la médisance ni la curiosité; car les joueurs de whist sont des hommes graves, ne regardant pas plus loin que leurs cartes, et pour qui, tant que dure la partie, le reste du monde n'existe pas. Ce fut vers ce lieu que se dirigea M. de Livernois. Il prit un fauteuil, s'assit à l'écart dénoua mystérieusement le mouchoir dont il s'était emparé, et sans discrétion ni remords lut le billet qui tout déployé tenait dans la paume de sa main; un sourire moqueur ne quitta pas ses lèvres pendant cette lecture; et peut-être allait-il la recommencer lorsqu'il fut soudainement accosté par un des joueurs de whist, qui venait de se lever à la fin d'une partie.

Le nouveau personnage que nous mettons en scène était un homme d'une trentaine d'années, dont la mise négligée, la tenue insouciant et la physionomie distraite annonçaient l'absence la plus complète de ces prétentions personnelles où se complaisent jusqu'à la fatuité la plupart des gens du monde. La manière pensif dont il penchait la tête rendait plus saillante la proéminence de son front largement ouvert. Ses yeux offraient l'éclat fiévreux et vague que produit souvent l'abus des travaux de l'intelligence, et le cercle de bistre dont ils étaient cernés semblait avoir pour cause d'autres insomnies que celles des bals. Rien qu'à voir cette figure pâle et méditative, ardente et fatiguée à la fois, on devinait un de ces martyrs de l'art ou de la science qui, dans la lutte acharnée où les pousse une glorieuse ambition, fléchissent quelquefois sous le dieu qu'ils osent étreindre, comme chancela Jacob entre les bras de l'ange, mais se redressent avec une énergie nouvelle et recommencent le combat jusqu'à ce que la victoire ou la mort le vienne terminer.

— Que lisez-vous là ? dit cet homme au baron, en arrêtant sur lui son regard pénétrant.

— Quelque chose de curieux et qui vous intéressera, répondit monsieur de Livernois sans paraître contrarié de cette interruption ; promettez-moi de ne pas me gronder, et je vous ferai lire une des plus amusantes déclarations d'amour qu'on puisse imaginer.

— Adressée à vous ? demanda le joueur de whist,

— Celles-là, je ne les montre à personne, répondit le baron avec le sourire discret de l'homme à bonnes fortunes.

— Vous craignez que je ne vous gronde, dites-vous ? Pourquoi cela ?

— C'est que, pour me bien conduire jusqu'au bout, j'aurais dû vous remettre ce billet sans le lire ; mais le démon de la curiosité a été le plus fort. Je n'ai pas pu résister à la tentation de connaître le style des jouvenceaux d'aujourd'hui ; il est curieux, ma parole d'honneur !

— Mais quel rapport puis-je avoir avec ce billet ?

— Le rapport, mon cher Colonge, le voici, dit le baron en montrant le mouchoir qu'il avait tenu caché jusqu'alors.

— Ce mouchoir est à ma femme, dit froidement Colonge, après un instant d'examen.

— En vérité, j'ai cru que vous ne le reconnattriez pas, reprit en riant monieur de Livernois ; il y a un peu loin de vous à Othello, et je vous en félicite. Maintenant, écoutez mon histoire.

Le baron raconta l'audacieuse entreprise du jeune homme chevelu, dont il contrefit burlesquement la pantomime sournoise, et il termina son récit en remettant à son interlocuteur le billet qu'il avait intercepté. Malgré la petitesse du format, ce manuscrit représentait au moins la valeur de dix pages in-octavo, tant l'écriture en était menue ; et pour le déchiffrer couramment, il fallait l'œil d'une femme ou celui d'un jaloux. Il renfermait d'ailleurs tous

les ingrédients dont se composent invariablement les œuvres de cette nature, lorsque chez l'auteur quelques prétentions littéraires s'unissent aux poétiques exagérations de la jeunesse. Les étoiles y foisonnaient ainsi que les fleurs, et les anges y battaient des ailes, tandis que les harpes éoliennes frémissaient au souffle parfumé de la brise du soir ; le reste à l'avenant. Selon l'usage, le postulant énumérait les richesses enfouies dans son cœur d'homme, et éparpillait timidement ce magnifique trésor aux pieds de la femme rêvée, désirée, cherchée et finalement trouvée. Pour conclusion, M. Félicien Régnier, poète méconnu et romancier en expectative, prenait l'engagement formel d'acquérir à bref délai un renom égal à la gloire de Dante et de Pétrarque, pourvu que madame Colonge consentit à devenir sa Laure ou sa Béatrix. Cette péroraison est de rigueur dans les épîtres amoureuses des jeunes écrivains incompris et inédits ; elle réussit assez bien près des bourgeoises, qui ne se voient pas sans reconnaissance promues au rang de divinités inspiratrices ; et d'ailleurs la promesse qu'elle contient n'est pas de celles qui entraînent la contrainte par corps faute de paiement au jour de l'échéance.

— Eh bien ! que dites-vous de ce galimathias ? demanda le baron au mari de la femme que M. Félicien Régnier venait de choisir sans façon pour sa Béatrix.

II

LE GARDIEN OFFICIEUX

Avant de répondre au baron, Colonge mit le mouchoir de sa femme dans une de ses poches, la lettre de Félicien Régnier dans une autre, et il resta quelque temps le front baissé d'un air pensif.

— Le pire des états, c'est l'état marital, dit-il ensuite, en faisant une légère variante au vers de Corneille ; pour un homme occupé de travaux sérieux, une femme jeune et belle est un perpétuel souci. Les autres trouvent le repos après la fatigue ; lui jamais. Sa vie est un combat sans relâche, et il ne doit attendre ni miséricorde, ni courtoisie des ennemis qui se relaient pour l'attaquer. Il lui faut dépenser son énergie en luttes ridicules, lorsque déjà il la sent fléchir sous l'œuvre à laquelle il s'est voué. Moi, par exemple, depuis deux mois je travaille quinze heures par jour ; car je veux que mon tableau soit achevé pour l'Exposition, et l'on ne couvre pas en se jouant une toile de vingt-huit pieds sur vingt ; aujourd'hui encore je n'ai pas diné, je n'ai quitté le pinceau que pour m'ha-

billier et venir à ce bal. En ce moment j'ai la fièvre, tous les objets vacillent autour de moi, et me font éprouver la sensation que donne le mirage. Tout à l'heure au whist je m'endormais d'épuisement; certes j'ai bien mérité quelques heures de repos. Eh bien ! point de repos, mari que tu es ! Il platt à je ne sais quel imbécile désœuvré de trouver ta femme belle et de lui écrire en patois sentimental. Défends-toi donc, relève ce gant qu'on te jette à la face, sinon la galerie va te siffler. Quel métier !

— Parbleu ! plaignez-vous, dit en riant M. de Livernois; vous épousez une des plus charmantes femmes de Paris, et vous ne voulez pas que les autres la voient, telle qu'elle est ; la prétention est nouvelle. Sachez qu'un mari bien appris s'honore des succès de sa femme, loin de s'en fâcher.

— En ce cas, je suis fort mal appris, répondit le peintre, et je ne puis réformer ma nature.

— Soit, mais l'habitude est une seconde nature, et vous devriez être habitué aux passions qu'inspire madame Colonge. Savez-vous que nous voici arrivés à la neuvième, depuis le commencement de l'hiver ?

— Sept, disions-nous avant-hier ; en y joignant ce petit fat de Régnier, cela ne fait que huit.

— Huit et votre ami La Berthonie font bien neuf, dit le baron en souriant finement ; soyez sûr que je compte juste.

— La Berthonie aussi ! s'écria Colonge d'un air de doute et en même temps de dépit.

— Oui, mon cher, le gros La Berthonie, que vous regardez comme le plus sincère de vos amis, parce qu'il va proclamant partout que vous êtes le premier coloriste de l'époque et qu'auprès de vous Decamps ne fait que des grisailles; La Berthonie cherche à s'indemniser de ses louanges en faisant la cour à votre femme. En son honneur, il s'est remis à la danse; et quand il croit qu'on peut l'entendre il lui parle anglais : est-ce clair?

— La Berthonie aussi! répéta le mari avec une sorte d'ironie mélancolique.

— *Tu quoque, Brute!* la chose est certaine. Des neuf soupirants dont nous parlions tout à l'heure, il me paraîtrait de beaucoup le plus dangereux, si le danger était possible; mais quand il s'agit de madame Colonge, un pareil mot n'a pas de sens.

— Ils ne me laisseront pas finir mon tableau dit le peintre; malgré mon vœu de patience, je serai obligé de loger une balle dans la cervelle d'un de ces messieurs pour apprendre à vivre aux autres.

— Mon cher, vous êtes fou, répondit le baron; je vous l'ai déjà dit. Un homme comme vous, plein de talent et d'avenir, risquer sa vie contre de pareils automates! Allons donc! songez qu'à prendre ce parti vous avez tout à perdre et rien à gagner. Si vous succombiez quel malheur pour l'art! Si, au contraire, vous donniez une bonne leçon à l'un de ces petits Lovelaces, ne faudrait-il pas recommencer le lendemain?

— Je recommencerais.

— Ce serait l'histoire de l'hydre de Lerne. Croyez-moi, les expédients pacifiques sont les meilleurs; mettez de côté toute humeur sanguinaire, et laissez-moi continuer mon rôle de gardien officieux et désintéressé. Je ne pense pas que vous soyez mécontent de mes services ?

— Bien loin de là, répondit Colonge d'un air d'empressement; je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

— C'est moi qui vous en dois, puisque vous me procurez l'occasion d'être utile à un ami, en me divertissant beaucoup.

— Cela vous amuse donc ?

— Prodigueusement. Vous ne sauriez croire combien je trouve de piquant à cette petite guerre. Il me paraît si original d'être du côté du mari !

— C'est probablement la première fois que cela vous arrive, dit le peintre en essayant de sourire.

— J'en conviens, répondit M. de Livernois avec fatuité; et c'est pour cela que la chose me plait. D'ailleurs, quand on approche de la cinquantaine, peut-on faire mieux que d'expier ses vieux péchés en mettant son expérience au service de la morale ? Ne croyez pas cependant que j'aurais agi avec tout le monde comme avec vous. Il est des maris si prodigieux ! Mais vous êtes un homme à part. Je vous reconnais autant de cœur que de talent, et comme vous l'emportez de tous points sur les présomptueux qui vous déclarent la guerre, je prends votre parti envers et contre tous.

— C'est une belle action dont vous serez, j'espère, récompensé tôt ou tard.

— Je le suis déjà. Ne comptez-vous pour rien le plaisir d'assister à la déconfiture de tous ces charmants jeunes gens qui arrivent le nez au vent et s'en retournent l'oreille basse ! Vous ne voyez pas cela, vous ?

— Est-ce que je vois quelque chose ? dit Colonge d'un air mécontent de lui-même.

— Ne vous faites pas de reproches, reprit avec vivacité le baron. Il n'en peut-être autrement. Sans cesse occupé d'un travail qui absorbe toutes vos facultés, comment pouvez-vous apporter dans le monde cette liberté d'esprit, ce calme d'imagination, ce regard éveillé qu'exige le rôle d'observateur ? Avec votre gigantesque combat des Cimbres en tête, il est impossible que vous suiviez dans toutes ses marches et contre-marches cette armée lilliputienne qui manœuvre autour de madame Colonge. Bon pour moi, flaneur et désœuvré ; c'est ma spécialité. Ne sachant pas faire comme vous de grandes choses, il est juste que je m'entende mieux aux petites. Fiez-vous donc à moi ; si vous ne voyez rien, je vois tout ; je suis un vieux routier qui ne vaut plus guère que pour l'observation ; mais là, je suis sur mon terrain, et j'en ai une telle habitude que souvent je dépiste un amoureux avant qu'il se sente lui-même. C'est ainsi qu'en deux coups d'œil j'ai su à quoi m'en tenir au sujet du petit Régnier et de La Berthonie.

— Comment chasser ces deux nouvelles guêpes ? dit le peintre d'un air soucieux. ●

— C'est mon affaire, répondit M. de Livernois avec un sourire plein d'assurance ; vous savez que j'ai un talent particulier pour faire plier bagage aux séducteurs. Je ne pense pas que ceux-ci soient plus invulnérables que leurs sept prédécesseurs. Donnez-moi carte blanche, et je vous garantis qu'avant trois jours vous en serez débarrassé.

— Qu'appellez-vous carte blanche ?

— Moins que rien. D'abord rendez-moi le billet de Régnier.

— Mais... je ne sais s'il est convenable...

— Il me le faut absolument. Vous défiez-vous de moi ?

— En aucune manière, dit Colonge ; voilà le billet.

Puis-je savoir ce que vous en voulez faire ?

— Plus tard. Maintenant je n'ai plus qu'une chose à vous demander : il y a une course après demain à la Croix de Berny. Madame de Gabrial y veut aller, et je crois savoir de bonne source que madame Colonge a aussi envie d'y assister.

— Ma femme vous en a parlé ?

— Avec votre permission, mon cher ; confident de la femme, confident du mari, je cumule ; par malheur, c'est sans rétribution. Pour en revenir à notre sujet, il faut que vous usiez de votre autorité maritale pour décider madame Colonge à accompagner madame de Gabrial ; cela ne sera pas difficile puisqu'elle le désire. Je serai de la partie, La Berthonie aussi, Régnier aussi ; et je vous promets qu'au retour ils auront vécu tous deux.

— Comment cela ?

— C'est mon secret.. . . .

Colonge réfléchit un instant.

— Je sais par expérience, dit-il ensuite, que, pour vous, promettre et tenir ne sont qu'un : faites ce que vous voudrez.

— Il faut que la partie s'arrange tout de suite ; venez en parler à madame Colonge.

Les deux hommes rentrèrent ensemble dans la salle du bal et s'approchèrent de la femme du peintre. Ils trouvèrent auprès d'elle M. La Berthonie, mieux à l'aise sur la banquette où il s'était assis qu'il n'avait dû l'être à la contredanse un instant auparavant. Délivré de l'observateur qui le gênait, le gros homme avait repris la parole en français ; car en langue étrangère il est difficile d'être aimable. Son esprit naturellement vif et mordant se trouvant encore aiguisé par le désir de plaire, les mots heureux, les traits piquants, les remarques fines ou satiriques se pressaient sur ses lèvres avec une verve intarissable. Près d'une femme spirituelle un tel homme devait nécessairement obtenir du succès ; et pourtant à voir de quel air distrait madame Colonge l'écoutait, il était permis de douter que près d'elle il réussit beaucoup.

A peu de distance, mélancoliquement niché dans l'embrasement d'une fenêtre dont les rideaux rouges rendaient plus frappante la pâleur de son visage, Félicien Régnier couvait des yeux sa Béatrix ; mais cette contemplation avait quelque chose de chagrin. A chaque sourire du gros danseur, le jeune poète fronçait tragiquement ses noirs sourcils ; et plus la figure de l'un s'épanouissait, plus se

rembrunissait le front de l'autre. On eût dit d'une élégie en regard d'un madrigal.

— Voilà nos guêpes en présence, dit M. de Livernois en poussant du coude son compagnon ; puisque vous vous plaignez de n'être pas observateur, prenez une leçon. Remarquez d'abord comme chacun d'eux a choisi son terrain ; La Berthonie ne manque pas d'esprit, et surtout il s'énonce avec facilité. Il parle donc ; à tort ou à travers, peu importe ; il parle ! L'essentiel pour lui, c'est qu'on l'écoute et qu'on ne le regarde pas. Il est des femmes qui accordent cette faveur aux hommes laids lorsqu'ils sont spirituels ; pour mieux les entendre elles ferment les yeux : que La Berthonie obtienne cela, il l'emportera sur l'Apollon du Belvédère. Défiez-vous de lui, Colonge. Le serpent du paradis terrestre n'était pas beau, mais il parlait bien. Quant au petit Régnier, l'improvisation n'est pas son fort ; il garde donc habituellement un éloquent silence en prenant des attitudes byroniennes ; mais vous savez de quel style incendiaire il écrit. Près des femmes d'imagination, ces barbouilleurs de papier à front pâle et à regards fascinateurs obtiennent souvent beaucoup de succès.... Ne vous y fiez pas trop non plus.

— A qui se fier ? dit le peintre.

A la vue des deux amis, qui n'étaient plus qu'à quelques pas, madame Colonge cessa d'écouter les insinuants propos de M. La Berthonie ; et s'adressant à son mari d'un air boudeur :

— Vous vous êtes enfin décidé à me venir faire une vi-

site ? lui dit-elle ; c'est fort heureux. Le whist est donc un jeu bieu intéressant ?

— Que ferait dans ce salon un homme qui ne danse pas ? répondit le peintre en souriant.

— On regarde danser sa femme.

— Oui, si je ne consultais que mon goût ; mais que diraient vos danseurs ?

— Ils parleraient anglais, observa le baron, qui jeta un regard railleur à M. La Berthonie.

Le gros danseur n'était pas homme à se laisser porter une botte sans y riposter.

— Vous en voulez beaucoup à ce pauvre anglais, dit-il ; je croyais cependant que vous le saviez. Lady Osborne ne vous a-t-elle pas donné des leçons ?

Monsieur de Livernois avait reçu en effet d'une des plus jolies ladies du faubourg Saint-Honoré, à laquelle il s'était permis d'adresser ses soupirs, une leçon récente, mais où la langue anglaise n'entraît pour rien. Cette allusion à un échec qui avait écorné sa réputation de séducteur attira sur les joues du baron une rougeur de dépit. Il considéra M. La Berthonie d'un air très-sérieux ; au lieu de détourner la vue, celui-ci sourit ironiquement. L'adulateur de madame Colonge et l'homme qui s'était constitué son gardien s'entre-regardèrent un instant comme font deux coqs de combat, près de fondre l'un sur l'autre ; puis, par une sorte de transaction tacite, ils s'éloignèrent chacun de son côté. Le peintre n'eut pas l'air de remarquer cette pantomime significative ; et se penchant vers sa

femme qui souriait malicieusement, les yeux fixés sur son éventail.

— Monsieur de Livernois, lui dit-il, vient de me parler d'une promenade à la Croix de Berny, où vous voulez aller avec madame de Gabrial.

— Je veux ! si vous voulez, répondit la jeune femme avec un regard câlin.

— Ne dirait-on pas que je suis le maître ? dit Colonge en souriant ; vous me flattez, Aurélie.

— Vous viendrez avec nous ?

— Et mon tableau !

— Oh ! votre tableau ! voilà le grand mot lâché. Si vous saviez combien je déteste la peinture, vous ne me parleriez pas sans cesse de votre tableau.

— Détestez la peinture, mais aimez le peintre.

— Je l'aimerai s'il est aimable.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Venir avec nous. Vous pouvez bien me sacrifier une matinée.

— Mon tableau fini, je serai entièrement à vos ordres, répondit le peintre, qui, dans la fièvre du travail dont il était possédé, regardait la perte d'un seul jour comme un désastre.

— N'en parlons plus, dit madame Colonge d'un ton piqué : je me sens fatiguée ; voulez-vous demander la voiture ?

De tous les ordres qu'un mari peut recevoir de sa femme, celui du départ est peut-être le seul qui soit sûr

d'être toujours bien accueilli. Colonge qui partageait l'aversion de ses confrères pour la soirée du matin, s'empressa de sortir du salon ; il y rentra bientôt, et un instant après les deux époux se retirèrent. Avant d'arriver à l'antichambre, Aurélie put apercevoir le baron de Livernois, le poète Félicien Régnier et M. La Berthonie, établis sur son passage en manière d'espaliers qui assistent au coucher du soleil. Elle sourit au premier qui la saluait avec courtoisie, accueillit d'un air distrait le regard élégiaque du second, et fronça imperceptiblement les sourcils lorsque le troisième, plus familier, vint prendre congé d'elle ; le peintre ne vit rien de tout cela, ou du moins eut l'air de ne rien voir.

Dans la voiture les époux gardèrent quelque temps le silence, lui pensif, elle boudeuse.

— Quelle charmante soirée ! dit enfin Aurélie en effeuillant capricieusement son bouquet.

— Charmante ! répéta son mari.

— On dit qu'on se lasse du bal, c'est faux ! continua la jeune femme ; je danserais toute ma vie sans y prendre moins de plaisir.

— Tu t'es donc bien amusée ?

— Oh ! beaucoup ! je n'ai pas manqué une contredanse.

— As-tu dansé avec La Berthonie ? demanda Colonge d'un air d'indifférence.

— Trois fois, répondit Aurélie qui articula ces deux mots d'un ton bref ; quel homme aimable, enjoué, charmant !

— La Berthonie a autant d'esprit qu'il est gros, dit le peintre, rendu malgré lui satirique par la déloyauté de son ami.

— Je ne le trouve pas trop gros, répartit madame Colonge avec une vivacité peut-être affectée; il a bonne tournure, il est même élégant, en un mot il est fort bien.

Le peintre ne répondit rien à ces paroles qui, d'après ce que lui avait appris M. de Livernois, devaient sonner d'une manière assez désagréable à son oreille. Depuis un instant il ne luttait plus qu'avec peine contre le sommeil dont il s'était plaint déjà au bal, et que provoquait irrésistiblement la monotone trépidation de la voiture. Son mari ne la contredisant pas, madame Colonge, de plus en plus piquée, essaya d'une autre attaque.

— Madame de Gabriel doit être contente de sa soirée, dit-elle; tout y était bien. Beaucoup de jolies femmes, et plusieurs hommes d'un vrai mérite. A propos de ces derniers, avez-vous entendu parler d'un volume de poésies que va publier M. Régnier : *Brumes et Rosées* ! Il paraît que ce sera un livre fort remarquable. On m'a dit que M. de Lamartine pourrait s'en enorgueillir.

Aurélie attendit un instant la réponse de son mari; voyant qu'il ne disait mot, elle se tourna tout à fait de son côté et le regarda pour le forcer de parler. Vaincu par l'accablement qui suit les travaux excessifs, le peintre avait penché la tête dans le coin de la voiture, et malgré ses soucis, malgré sa jalousie, malgré son amour, il dormait.

Madame Còlonge le considéra quelque temps avec un mélange d'ironie, de tristesse et de courroux.

— Si je lui avais parlé peinture, se dit-elle, il ne dormirait pas : hors son tableau, rien ne l'intéresse. Qu'on cherche à me plaire, qu'on me fasse la cour, ça lui est égal ; il ne s'en aperçoit seulement pas. S'occuper de moi, craindre de perdre mon affection, être jaloux enfin, ce serait trop au-dessous d'un homme qui n'a que l'art en tête. L'art ! la renommée ! la gloire ! mots que je déteste. Il ne lui manquait plus que de dormir quand je lui parle ! décidément, je ne l'aime plus.

Aurélie s'enveloppa étroitement de sa pelisse, et s'éloignant le plus possible du peintre, elle s'appuya dans l'autre angle de la voiture ; mais, au lieu de sommeiller comme lui, elle rêva tout éveillée ; on sait que ces rêves-là tournent parfois au préjudice des maris, quand ceux-ci dorment surtout.

III

L'ART ET LE MARIAGE

Avant son mariage, Colonge, par insouciance plus que par modestie, n'avait jamais pris son talent au sérieux ; ainsi que plusieurs artistes de mérite à qui les longs ouvrages font peur, il s'était adonné uniquement au genre, non qu'il le trouvât plus facile que la peinture historique, mais parce qu'occupant moins de place il exige moins de travail. Chaque fois qu'il prenait le pinceau, il triait parmi ses idées celles à qui pouvait suffire une toile médiocre, et repoussait les grandes conceptions dont l'exécution l'eût entraîné au-delà d'une certaine limite que son indolence s'était promis de ne jamais franchir. Acquérir de la réputation au meilleur marché possible, tel était son but, et il l'avouait naïvement. Quant à la renommée durable, noble ambition des véritables artistes, il la regardait de l'œil dont un passereau perché sur un buisson contemple la région orageuse où l'aigle seul a le privilège de planer.

— La gloire ! disait-il quelquefois avec un sourire mo-

queur, voulût-elle de moi, je ne voudrais pas d'elle; l'état de grand homme est trop fatigant.

— Le talent n'a pas le droit d'être oisif, lui disaient alors ses amis; on pardonne à l'impuissance, mais non à la paresse; et ce n'est pas la force qui te manque, c'est la volonté. Qu'arrivera-t-il si tu continues d'effleurer la mine sans la creuser? Au lieu de trouver la veine d'or, tu ne recueilleras que du sable. Prends-y garde : tu gaspilles en ébauches et en bluettes une verve qui, mieux employée, suffirait à illustrer ton nom. Songe qu'un effort unique, mais puissant produit souvent des résultats immortels : Géricault doit sa gloire à un tableau.

— Je ne suis pas Géricault, répondait le peintre d'un ton modeste.

— Mais l'avenir? n'as-tu donc nulle envie de lui léguer tes œuvres?

— Qu'importe que mes ouvrages me survivent, pourvu qu'ils me fassent vivre!

Par cette réponse prosaïque Colonge fermait la bouche aux donneurs de conseils.

Dans les pays méridionaux, il est des terrains si féconds que le labour y semble inutile; il suffit de gratter le sol et de semer le grain pour faire éclore de florissantes moissons. Le talent du jeune peintre ressemblait à ces champs privilégiés; superficiellement ensemencé par le travail, il produisait cependant des fruits que n'obtient pas toujours l'opiniâtreté laborieuse. Il était impossible de réussir à moins de frais; en peu de temps et presque sans efforts,

Colonge avait conquis une sorte de réputation mesurée, il est vrai, à la taille du genre auquel il se bornait; mais peu lui importait la médiocrité du résultat : à ses yeux, le principal mérite d'un succès était de coûter peu et non de rapporter beaucoup.

Pour un grand nombre d'artistes le mariage est une époque d'assoupissement et parfois de léthargie; pour Colonge, au contraire, il devint le signal du réveil. Il n'est pas inutile d'expliquer à quel propos s'accomplit cette métamorphose de l'insouciance en activité, et comment s'alluma la flamme qui mit en cendres la paresseuse Capoue, où le talent du jeune peintre était demeuré engourdi jusqu'alors.

Un soir, dans un salon où il avait accompagné Aurélie, Colonge entendit la conversation suivante qui avait lieu entre deux hommes derrière qui le hasard venait de l'amener.

— Quelle est cette charmante femme vêtue de noir ? dit à son voisin un des interlocuteurs.

— Madame Colonge, répondit l'autre; n'est-ce pas qu'elle est admirablement belle ?

— Ravissante ! Est-elle mariée ou veuve ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je crois cependant qu'il doit y avoir dans quelque coin de ce salon un individu de ce nom; musicien, avocat ou notaire; quelque chose comme ça; mais qui songe à lui ? Vous comprenez que défunt ou vivant, le mari d'une femme si remarquable n'existe pas.

Colonge fut tenté de prouver son existence en soufflant l'impertinent qui la niait ; il se contint toutefois et dévora sa colère ; mais l'insulte indirecte qu'il venait de subir déposa dans son cœur un germe âcre et vivace d'où sortit bientôt une de ces énergiques résolutions qui changent la vie d'un homme et lui ouvrent un horizon nouveau.

— Le drôle avait raison, se dit-il, avec une amertume mêlée d'ironie ; je n'existe pas : autrefois j'étais peu de chose, maintenant je ne suis plus rien du tout. Aurélie est si belle ! près d'elle un homme supérieur semblerait diminué ; homme vulgaire, je disparaîs entièrement. C'est dans de l'or qu'un pareil diamant devrait être enchâssé, et je suis de cuivre ! Avant ce redoutable voisinage, mon nom avait une valeur plus ou moins méritée, mais enfin il m'appartenait ; aujourd'hui j'ai perdu jusqu'à cette individualité, si mince qu'elle fût. Je ne suis plus Colonge, je suis le mari de madame Colonge ! Me voilà devenu je ne sais quel misérable et ridicule accessoire au moyen de quoi une demoiselle se trouve saluée du titre de dame. Ai-je l'importance d'une croix de chanoinesse de Munich ? j'en doute. Je sais que la plupart des maris se résignent à servir ainsi d'étiquette à leurs femmes ; mais m'y résignerai-je, moi ? — Non, reprit Colonge avec l'accent de l'orgueil révolté, je ne suis pas fait pour ce rôle dérisoire. Il ne me convient pas d'être le lierre parasite, quand je sens en moi la vigueur du chêne. Si la beauté est reine, le talent est empereur ; et j'ai du talent, ou du moins j'en aurai. Quand j'étais seul, je pouvais repousser le calice du

travail; mais ce qui n'était alors qu'indolence serait aujourd'hui lâcheté; car il s'agit d'un intérêt plus grand que celui de ma réputation : Il s'agit de mon bonheur. Le jour où ma femme remarquera le dédain dont je suis l'objet, ce jour-là je serai méprisé d'elle; et du mépris à l'outrage il n'y a qu'un pas. A l'œuvre donc ! combattons pour l'honneur, sinon pour la gloire ! Ah ! cet insolent personnage ne sait pas si je suis musicien, avocat ou notaire ! avant un an, je le jure, il saura que je suis peintre.

Pour la première fois Colonge entendait distinctement la voix mystérieuse et divine qui révèle aux hommes d'avenir leur destinée. L'orgueil fut pour lui ce qu'avait été l'enthousiasme pour le Corrège, un de ces mobiles irrésistibles devant lesquels s'aplanissent les montagnes et se comblent les abîmes. Tant qu'on avait encouragé sa force, il en avait douté; du moment qu'il la vit contestée, il y crut. Ardent et infatigable désormais, il ne laissa pas s'user en méditations stériles la révolution qui venait de s'accomplir en lui. D'une main dédaigneuse il relégua dans le fond de son atelier les frêles pinceaux, les toiles exigües, les modestes chevalets dont il s'était servi jusqu'alors. Il substitua les travaux réfléchis aux improvisations faciles, et remplaça par l'étude des maîtres sérieux la mignarde imitation de Greuze et de Watteau, qui trop longtemps avait réduit ses meilleurs ouvrages à la condition de pastiches.

Bientôt il se répandit parmi les peintres parisiens un

bruit assez étrange pour faire naître un sourire moqueur sur les lèvres de la plupart d'entre eux.

— Savez-vous la nouvelle ? se demandait-on dans les ateliers ; Colonge peint pour le Salon prochain un tableau d'histoire.

— Pas possible ! était-il répondu. Vous voulez parler sans doute d'une Suissesse au bord d'un lac ou d'une bergère cueillant des bluets.

— Un tableau d'histoire ! vous dis-je ; et quel tableau ? la bataille des Cimbres.

A cette pompeuse déclaration, un rire homérique s'emparait de tous les assistants, tant semblait d'une bouffonnerie délicate le rapprochement du petit pinceau de Colonge et de la grande épée de Marius.

— Ne riez pas, reprenait alors avec une affectation de gravité le colporteur de la nouvelle ; le fait est sûr, quoique personne n'ait encore vu le tableau ; car, pour rendre l'effet plus foudroyant, Colonge ne laisse entrer qui que ce soit dans son atelier ; sa femme même en est exclue. Mais il paraît que cela sera d'un féroce mirobolant. Colonge ne sort plus, ne mange plus, ne dort plus ; le seul lieu où l'on puisse le rencontrer hors de chez lui, c'est le musée espagnol ; il paraît qu'il étudie Ribera.

Ici la risée éclatait de nouveau. Tout ce que le langage d'atelier renferme de sarcasme et de moquerie était prodigué sans pitié au peintre audacieux ; les plus humains lui trouvaient le cerveau timbré. Monsieur Musard composant un opéra en cinq actes, ou monsieur Paul de Kock

écrivait des oraisons funèbres, ne rencontreraient pas plus d'opposition frondeuse que n'en soulevait l'incursion de Colonge dans le genre historique. En France l'opinion publique montre une grande sollicitude pour les gens de mérite ; obtiennent-ils un succès, elle les y parqué le plus étroitement possible, de peur, sans doute, qu'égérés par une téméraire vanité, ils n'aillent tomber sous les dents des loups de la critique. Qu'un homme ait déjà conquis un arpent dans les champs de la gloire, on veut bien lui concéder une toise de ce terrain avec défense d'en sortir ; à celui qui a fait preuve d'un talent supérieur, on daigne reconnaître de l'esprit pour mieux lui contester le génie.

Colonge sut bientôt quelle curiosité dénigrante et railleuse s'attachait à son tableau que personne encore n'avait vu ; à l'air de félicitation sournoise avec lequel plusieurs de ses confrères lui en parlèrent, il devina que d'implacables sifflets l'attendaient en cas de chute. Cette perspective, si propre à glacer son courage, ne fit au contraire qu'en redoubler l'ardeur. En face du danger les poltrons pâlissent, mais les braves se sentent plus forts. Dans un accès d'héroïque orgueil, l'artiste se compara mentalement à César au passage du Rubicon.

— Le sort en est jeté, se dit-il ; vaincre et les forcer de m'applaudir, ou me brûler la cervelle pour échapper au ridicule : je n'ai pas d'autre alternative.

Colonge poursuivit donc son œuvre avec l'énergie désespérée qu'inspire un combat à outrance. Son atelier devint un champ-clos où chaque matin il s'enfermait pour

n'en sortir que le soir. Là, sans témoins bienveillants ou hostiles, privé des encouragements de l'amitié, mais délivré des conseils de l'envie ; seul avec l'inspiration, cette fièvre divine ; ivre de sa pensée comme une pytho-nisse de son dieu, il attaquait sans relâche et d'un pinceau passionné la toile gigantesque qui devait lui donner la gloire ou peut-être la mort. Sa main, condamnée par la critique à ne peindre que des bergères, groupait les masses de combattants, brisait les lances, trouait les cuirasses, ébréçait les épées, roulait Cimbres et Romains dans une mêlée furieuse, écrasait sous les roues de leurs chariots les blondes filles du nord, offrait enfin à la louve du Capitole un repas digne d'elle. Il y a dans le talent véritable une sorte de férocité native que la vulgarité du travail peut long-temps endormir, mais qui s'éveille au premier aspect d'une proie glorieuse, comme éclate à l'odeur du sang le terrible instinct du lion. A mesure que se développaient les détails pathétiques de son œuvre, Colonge sentait éclore en lui-même ce fanatisme paternel sans lequel on ne produit que des pages froides et décolorées. Jusqu'alors il n'avait peint qu'avec son esprit ; pour la première fois amoureux de son ouvrage, il y prodiguait son âme.

— Ceci est de la peinture, se disait-il parfois ; mais ces moments de triomphe anticipé étaient rares. Plus souvent l'artiste trouvait sa palette indigne de sa pensée, et il tombait alors dans le doute et l'anxiété. Un brouillard s'éten-dait sur sa toile ; la couleur lui paraissait terne et grise,

le dessin incorrect et tourmenté ; le ciel manquait de transparence, le terrain de solidité ; l'air circulait mal, les groupes les mieux étudiés n'étaient plus que des masses confuses ; les figures dont un instant auparavant il admirait l'expression et le relief, lui semblaient plates ou grimaçantes ; un raccourci douteux, un bras attaché gauchement, une étoffe mal drapée, un effet de lumière improbable le plongeaient dans un morne abattement. Autant dans ses moments d'exaltation il déployait de complaisance pour louer son ouvrage, autant alors il mettait d'emportement à le dénigrer. Il se proclamait un homme sans talent, sans portée, sans avenir ; mais un rayon de ce soleil divin qui dore l'imagination des artistes venait-il de nouveau éclairer l'atelier quelque temps assombri, Colonge sentait renaître à l'instant sa confiance et son courage.

Tour à tour bouillant d'ardeur ou glacé par le découragement, le peintre poursuivait son œuvre avec persévérance, sans daigner répondre autrement que par le travail aux railleries ou aux compliments plus perfides encore de ses confrères. Rien ne paraissait capable de le distraire de cette vie sédentaire et laborieuse, lorsqu'à l'entrée de l'hiver il fut inopinément assailli au fond de sa retraite par une de ces préoccupations conjugales que les maris éprouvent quelquefois, mais ne prévoient jamais.

La femme qu'avait épousée Colonge était jeune, belle et riche. Comment il arrive que de l'entrelacement de ces trois tiges fleuries, la jeunesse, la fortune et la beauté ré-

sulte parfois une couronne d'épines, cela serait un peu long à expliquer. D'ailleurs les phénomènes de ce genre se renouvellent trop fréquemment pour qu'il soit nécessaire d'en démontrer la vraisemblance. Dès son entrée dans le monde, Aurélie se trouva l'objet de l'ovation impertinente que subissent et quelquefois provoquent les femmes dont la mode adopte le mérite. Vers cet astre nouveau, qui promettait d'éclipser tous ses émules, s'inclinèrent à l'envi les tournesols de la galanterie. On était alors au mois de novembre, époque où les mangeurs de cœurs arment en guerre et se disposent à ouvrir leur campagne d'hiver. Sans s'en douter, Aurélie devint le but d'une croisade profane qui chaque jour voyait s'enrôler quelque nouvelle recrue ; car les amoureux sont une race essentiellement imitatrice, et c'est surtout pour eux qu'a été écrite l'histoire des moutons de Panurge. Tels qui, livrés à leur propre impulsion, eussent à peine remarqué la femme du peintre, en tombèrent épris dès qu'il fut devenu du bon air de paraître occupé d'elle. Le nombre des prétendants s'accrut donc avec une rapidité contagieuse. La nouvelle Armide se méprit d'abord sur la nature de cet engouement et n'y vit qu'un innocent hommage rendu à une beauté dont, malgré sa modestie, elle ne pouvait douter. Mais tandis que la jeune femme sans expérience savourait son triomphe avec une confiance si naïve que déjà ses rivales y découvraient une coquetterie raffinée, Colonge, longtemps distrait par son travail, s'effaroucha subitement au premier aperçu des succès d'Aurélie,

comme se cabre au bord d'un précipice un cheval dont on débande les yeux. La jalousie, cette lune rousse qui tant de fois détrône la lune de miel, lui darda un de ses rayons les plus malfaisants. Pendant plusieurs jours l'artiste, atteint d'une anxiété jusqu'alors inconnue, négligea ses pinceaux pour se consacrer sans partage à l'une de ces études maritales dont l'intérêt impérieux fait oublier tout autre soin. Armé d'une dissimulation nécessaire, d'abord il observa Aurélie ; il la trouva telle que nous l'avons dépeinte, ingénue dans son désir de plaire, contente de ses succès sans être enivrée, vertueuse de cœur mais coquette d'esprit, tout-à-fait résignée au rôle de reine de salon, et prête à exercer *sans peur et sans reproche* l'empire que semblait lui promettre sa beauté. Le résultat de cette épreuve rassura Colonge pour le présent sans le tranquilliser complètement sur l'avenir. Il est tant de femmes qui de la devise du chevalier Bayard finissent par ne garder que la moitié !

En soumettant Aurélie à ce sévère et scrupuleux examen, le peintre jaloux ne pouvait manquer de découvrir les différentes embuscades où s'étaient postés les ennemis de son repos ; chacun de ces détrousseurs d'honneur conjugal se comportait d'une manière conforme à son caractère. L'un restait blotti dans les humbles broussailles de la tendresse timide et dévouée ; l'autre perchait superbement sur la plus haute branche de la galanterie cavalière et outrecuidante ; celui-ci, ingénieur en amour, s'enterrait avec art dans la tranchée du respect, tout en calculant le jour où il pourrait démasquer son insolence ; celui-là,

élégie incarnée, se tenait tapi d'un air sournois dans le chemin creux de la rêverie et de l'exaltation. Les existences sociales les plus notables se voyaient représentées dans cette bande malintentionnée. Indépendamment des concurrents indigènes, il s'y trouvait un diplomate russe et un réfugié espagnol. Or, on sait que parmi les séducteurs exotiques, ces deux espèces sont de beaucoup les plus dangereuses.

Après avoir successivement éclairé les manœuvres de tous les adorateurs de sa femme, Colonge tomba dans une méditation pleine d'inquiétude et de découragement. Entre un amant et un mari, la partie semble déjà inégale, comme l'est toute lutte où l'un des combattants n'a rien à perdre ; mais ici le nombre inaccoutumé des assaillants décuplait pour le peintre les chances fatales. Entouré de toutes parts, attaqué sans relâches, exposé aux coups les plus imprévus, les plus variés, les plus perfides, quel succès pouvait-il attendre de sa résistance ? Vainqueur une fois, dix fois, vingt fois, ne suffisait-il pas d'un échec pour anéantir tous ses triomphes ? Déplorable misère de la condition conjugale ! Après cent défaites, un amant n'est pas détruit et peut encore espérer la victoire ; au moindre revers un mari succombe pour ne se relever jamais ; le premier combat perdu devient pour lui une bataille plus désastreuse que celle de Pavie, où du moins l'honneur du vaincu resta sauf.

Ainsi pensait Colonge dans l'amertume de son âme. Après avoir longuement commenté, par une anticipation

involontaire, le texte désagréable des infortunes conjugales, il comprit l'inutilité d'une pareille rêverie et la nécessité d'agir au lieu de méditer. Plusieurs partis à prendre se présentèrent successivement à son esprit. Le plus efficace en apparence consistait à refuser le combat et à s'y dérober par une retraite immédiate. Arracher Aurélie aux périlleuses dissipations de la vie du monde; lui inspirer le goût d'une existence intime et recueillie; s'enfermer avec elle dans une douce retraite inaccessible à l'intrigue et à la séduction; réaliser, en un mot, au centre du tourbillon parisien, ce rêve d'isolement à deux dont se bercent tous les cœurs tendres, ce plan avait de quoi plaire à un amoureux, à un artiste et plus encore à un jaloux. Mais comment attendre d'une femme nourrie des présomptueuses frivolités de l'éducation moderne, ces graves et dociles sentiments qui attachaient les matrones romaines à la religion du foyer domestique? Comment prescrire à une jeune mariée un renoncement brusque et absolu aux fêtes et aux plaisirs qu'elle regarde comme le légitime apanage de son nouvel état? Comment surtout risquer un pareil coup d'état, après avoir jusqu'alors reconnu en principe, comme font la plupart des hommes d'esprit, qu'en ménage la femme règne et gouverne?

— Elle m'accuserait de caprice et peut-être de tyrannie, se dit Colonge en pesant les dangers d'un pareil plan; à trente ans je passerais pour un Arnolphe, pour un Bartholo; une fois dans cette voie il faudrait, pour être conséquent, adopter dans tout son ridicule le système des

duègnes, des verroux et des fenêtres grillées ; car Aurélie se soumettrait, mais ce serait avec mécontentement et regret. Manifeste ou dissimulée, il y aurait une révolte dans son esprit, et que gagnerais-je à la provoquer ? En ce moment la vie de salon a pour elle tout l'attrait de la nouveauté ; elle y porte la curiosité et la verve de son âge. Elle joue avec ses diamants, avec sa toilette, avec ses chevaux, comme elle jouait il y a quelques années avec ses poupées. Ce goût ardent pour les plaisirs s'amortira sans doute de lui-même, à mesure qu'elle s'habituera au monde et le connaîtra mieux ; contrarié maladroitement, il acquerrait à coup sûr la gravité qui caractérise tous les sentiments comprimés. Aujourd'hui ce n'est qu'un enfantillage, demain ce serait une passion. Pas d'imprudence. Pour réussir, ce plan de retraite, qui me paraît si attrayant, doit être proposé par elle et non par moi. Il faut l'amener à me dire : « N'allons plus dans le monde et vivons l'un pour l'autre ! » Oui, voilà le vrai chemin ; Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi long qu'il est raisonnable !

Après avoir reconnu la nécessité de la patience et de la temporisation, Colonge chercha un moyen de défense applicable au terrain dangereux où il se voyait contraint de rester. Le seul qui lui pouvait offrir quelque chance de succès était une surveillance active, continuelle, minutieuse et infatigable. En dépit de la débonnairété vulgairement attribuée aux maris parisiens, les modèles en ce genre ne lui manquaient pas. S'établir dans la chambre

de sa femme comme fait un garnisaire chez un débiteur récalcitrant, s'habiller quand elle s'habille, sortir quand elle sort, lire les lettres qu'elle écrit et celles qu'elle reçoit, la suivre partout, à la promenade, en visite, au bal, au théâtre, à l'église même, en un mot, devenir son ombre sous prétexte de tendresse; dans les salons d'autrui se poser non loin de son fauteuil de manière à la garder des yeux, épier avec anxiété son moindre sourire, observer où vont ses regards, à dix pas prêter l'oreille à ses paroles, froncer le sourcil lorsqu'elle valse avec un danseur élégant, se mordre les lèvres dès qu'un homme distingué s'approche d'elle, se renfrogner invariablement, qu'elle paraisse égayée ou rêveuse, l'emmener enfin, ou plutôt l'enlever vers le milieu de la soirée, à la manière d'un loup farouche qui emporte à la gueule une blanche brebis, tel est le rôle antisocial que joue dans le monde plus d'un personnage décoré du titre d'époux. Le peintre récapitula les détails de cette lamentable existence, et quoique la jalousie impose d'ordinaire silence à l'amour-propre, il les trouva indignes de lui.

— Ce n'est plus là de l'amour, pensa-t-il, c'est de la police. Je ne suis pas fait pour ce métier de mouchard; d'ailleurs, lorsqu'une femme a besoin d'être gardée, elle ne le mérite pas.

Le système de la réclusion et celui de l'espionnage se trouvant écartés, l'un comme dangereux, l'autre comme avilissant, une seule ressource restait à Colonge: c'était de s'imposer philosophiquement la benoîte quiétude dans

laquelle il voyait sommeiller une grande partie de ses confrères; sorte de fatalisme matrimonial qui, pour s'épargner les fatigues de la lutte, se résigne d'avance aux revers, et quand d'aventure la maison brûle, s'assied en croisant bras et jambes à la façon des Turcs. Mais si le peintre avait trop de sens pour enfermer sa femme et trop d'orgueil pour la surveiller, il avait aussi trop d'amour pour quitter le gouvernail de cette chère nacelle et s'endormir sur la foi de son étoile au moment où grondaient les premières menaces de l'orage. Il savait que lorsqu'on veut être aidé du ciel, il est prudent de commencer par s'aider soi-même, et qu'appliquée au mariage la prédestination est un dogme absurde. Il rejeta donc ce troisième parti plus dédaigneusement encore qu'il n'avait repoussé les deux autres.

Après s'être successivement écorché aux divers piquants de cette matière épineuse sans parvenir à mettre les doigts sur un point maniable, Colonge demeura quelque temps dans une pénible perplexité, pressé de se décider et ne sachant que résoudre, hésitant entre plusieurs projets dont chacun éclairait les vices des autres, convaincu du danger de l'inaction, et réduit, par la crainte d'empirer sa position, à une jalousie dissimulée, passive et inerte.

— Après tout, qu'ai-je à craindre ? se disait-il quelquefois. Aurélie m'aime, et son attachement, dont je suis sûr, est une cuirasse contre laquelle s'érousseront tous les traits que lui attire sa beauté.

Cette réflexion rassurait le jaloux, mais pour peu de temps ; car bientôt, en interrogeant sa propre expérience, il se rappelait que le cœur de quelques femmes est assez grand pour contenir à la fois un mari et un amant.

— O misérable condition que la mienne ! pensait-il alors ; que sont devenues mon insouciance et ma gaité ? J'étais si heureux il y a un an ! Pourquoi m'être marié, ou du moins pourquoi, parmi les femmes que je pouvais épouser, avoir choisi la plus belle et la plus séduisante ? Ne devais-je pas prévoir que d'autres la verraient telle que je la vois moi-même, et qu'une fois possesseur de ce trésor, il me faudrait veiller jour et nuit à sa garde ? Triste veille, garde ridicule où je consumerai obscurément plus de force et d'énergie qu'il ne m'en faudrait pour acquérir une réputation durable. Mari d'une femme charmante ! est-il un sort plus déplorable ? Je le vois bien, ce mariage m'a mis hors la loi. Tout le monde, amis comme ennemis, se croit le droit de faire feu sur mon honneur, comme on tire sur une bête fauve. Amis ! que dis-je là ? M'en reste-t-il un seul ? Le mari d'une jolie femme a des protecteurs, des complaisants, des flatteurs ; mais des amis, jamais !

A cette époque même, un homme dont nous avons déjà parlé s'efforça de prouver à Colonge la réalité de l'amitié à laquelle le peintre ne croyait plus. Cet homme, ce fut M. de Livernois.

IV

L'AMI DU MARI

Ainsi que nous l'avons dit, depuis que la révolution de juillet lui avait enlevé sa préfecture, le baron de Livernois, pour combler le vide de son existence, s'était consacré sérieusement au métier d'homme à bonnes fortunes, sans s'inquiéter de commettre un anachronisme en imitant dans un siècle phlegmatique les mœurs évaporées d'un autre âge. Dans cette carrière où le plus heureux ne réussit pas tous les jours, il avait éprouvé plus de succès que de revers ; mais l'échec essuyé aux pieds de lady Osborne menaçait de ternir toute la gloire de ses précédents triomphes. Près de cette insensible insulaire, l'amabilité de l' amoureux de quarante-six ans s'était vue mise en un tel désarroi, qu'il avait reconnu qu'à moins de déchoir complètement de son rang de séducteur, il était indispensable qu'il effacât, par quelque victoire éclatante, une défaite dont s'égayait impitoyablement la médisance des salons.

La première chose à quoi pense un général contraint de lever un siège, c'est à gagner une bataille qui raccom-

mode sa gloire endommagée. Ainsi fit le baron pour sa renommée galante. Il chercha une femme dont le mérite fût si éminent qu'il y eût à lui plaire une gloire incontestable ; car il lui fallait un soleil radieux pour se sécher après son naufrage. Après avoir quelque temps hésité entre plusieurs astres plus ou moins flamboyants de beauté, d'esprit et de vertus, toutes ses irrésolutions cessèrent à la vue de madame Colonge. En remarquant la sensation produite par la femme du peintre dès son entrée dans le monde, monsieur de Livernois pensa qu'il chercherait vainement un plus splendide chapiteau pour la colonne de ses victoires, et sans retard il avisa aux moyens d'accomplir cette monumentale conquête.

Une chose explique les succès fabuleux qu'obtiennent quelquefois les galants d'un âge mûr, c'est l'art infini qu'ils mettent à les préparer. Médiocres ou même insuffisants au dénouement d'une intrigue, ils déploient dans ses préliminaires une supériorité devant laquelle pâlissent tous les avantages de la jeunesse. Le baron possédait mieux que personne cette science comparable à la patiente industrie de l'araignée, qui ourdit sa toile brin à brin. En cette occasion il se piqua d'honneur et tripla les fils de sa rouerie. Laissant bourdonner autour d'Aurélié l'essaim de ces adorateurs vulgaires qui, dès que fleurit une jolie femme accourent des quatre points cardinaux pour s'en disputer les parfums, il s'occupa d'abord exclusivement d'une conquête par où doit débiter tout amant qui sait son métier.

Jusqu'alors entre Colonge et monsieur de Livernois il n'avait existé qu'une liaison banale. L'artiste et l'homme du monde se saluaient de la main en se rencontrant sur les boulevards ; ils échangeaient quelques paroles quand le hasard les réunissait dans le même salon ou au théâtre ; leur intimité n'allait pas plus loin. Par une suite de manœuvres si bien graduées que le caractère le plus défiant n'en pouvait guère prendre ombrage, le baron parvint à métamorphoser ces relations décousues en une fréquentation journalière. Sous le prétexte d'un violent amour pour la peinture, il s'impatronisa dans l'atelier de Colonge et, à part le droit d'entrer dans la salle réservée au tableau des Cimbres, il acquit par degrés toutes les prérogatives dont se montrent jaloux les camarades des artistes. Lui qui, par mignardise d'homme de boudoir, s'était abstenu de fumer jusqu'alors, il eut sa pipe à demeure dans l'atelier, familiarité qui, chez les peintres, équivalait au couvert permanent à la table d'un ami riche.

Après s'être mis en règle à l'égard du mari, et lui avoir, du moins le croyait-il, convenablement bandé les yeux, monsieur de Livernois passa au point capital de son entreprise et commença ses lignes de circonvallation autour de la femme dont il avait juré la conquête. Sur ce nouveau terrain l'attendait une concurrence armée jusqu'aux dents, et qu'eût désespéré de vaincre un séducteur moins confiant en son propre mérite. Loin de se laisser décourager par le nombre inaccoutumé des rivaux, à travers lesquels il fallait faire une trouée, sous peine de rester au dernier

rang, le baron prit sur-le-champ à leur égard une détermination héroïque.

— Si je n'avais affaire qu'au mari, se dit-il, dès à présent je pourrais procéder à sa destruction, car, de ce côté, la poire est mûre. Vu l'état des choses, ce serait une folie. Supposons Colonge défunt dans le cœur de sa femme, voilà une succession ouverte. Rien de mieux si j'étais seul à portée de la recueillir; mais il se présentera dix prétendants pour un; ils sont là tout prêts. Qui me dit que je l'emporterai? Tirer les marrons du feu pour qu'un autre les mange à ma barbe, ce serait trop ingénu. Point de sotte impatience; ne nous écartons pas des règles. Les rivaux d'abord, le mari ensuite; tel est l'ordre logique dans lequel doivent être immolées les victimes. Pour peu que les beaux yeux d'Aurélié continuent leurs ravages, ce sera une véritable hécatombe.

Au moment où le baron formait le dessein d'anéantir avant tout ses concurrents, afin de se trouver sans co-héritiers quand s'ouvrirait ce qu'il appelait ironiquement la succession de Colonge, deux circonstances imprévues vinrent servir ce projet de haute politique.

Nous avons décrit les anxiétés de l'artiste à la vue des dangers qui menaçaient son bonheur conjugal; ici nous devons expliquer le sentiment analogue qui, à la même époque, se développa dans le cœur d'Aurélié. Les femmes aiment assez les fruits du travail, surtout lorsqu'ils s'appellent la fortune ou la gloire, mais du travail lui-même elles font peu de cas; il leur faut le cachemire tissu et le dia-

mant taillé ; le métier où l'un a vu s'épanouir les fleurs splendides, de l'un, l'instrument qui a fait étinceler les facettes de l'autre, blesseraient leur exquise délicatesse. Si par hasard elles daignent reconnaître que qui veut la fin doit aussi vouloir les moyens, du moins exigent-elles dans ces moyens une élégance et une recherche rarement pratiquées par les travailleurs. Haydn composant ses symphonies l'épée au côté, Buffon se parant de ses plus belles manchettes avant de prendre la plume, ont fort peu d'imitateurs parmi les écrivains comme parmi les artistes, deux races naturellement débraillées. Colonge n'était pas exempt du laisser-aller commun à la plupart de ses confrères : son costume d'atelier consistait en une blouse familiarisée avec les taches d'huile ; de souliers vernis, de cravate bien mise, de tout le reste du harnais à la mode, en face du chevalet il n'était plus question. Cette négligence confondit toutes les idées d'Aurélie qui, en véritable Parisienne, avait toujours supposé que, pour peindre avec talent aussi bien que pour écrire d'une manière spirituelle, des gants jaunes sont indispensables.

Jusque-là toutefois le grief de la jeune femme était minime, et sans doute elle se fût habituée à l'absence d'étiquette qui l'avait choquée d'abord ; mais bientôt elle crut avoir de plus graves sujets de mécontentement. En voyant Colonge s'enfermer dans son atelier de longues heures, puis des journées, elle prit en antipathie peu à peu ce travail assidu et mystérieux dont elle était la cause sans s'en douter. Il lui parut que pour s'acharner ainsi à la

peinture, un homme devait avoir plus d'ambition que de tendresse. Elle se crut donc moins aimée alors qu'elle l'était davantage, et ne devina pas quel sentiment noble et profond poussait le peintre à la gloire, comme au seul piédestal qui pût l'élever jusqu'à elle. Attribuée uniquement à un orgueilleux désir de renommée, la persévérance laborieuse de son mari la froissa de plus en plus et finit par la blesser au cœur.

— Il aime mieux son tableau que moi, se dit-elle, un soir qu'entraîné par le travail l'artiste lui avait fait dire de ne pas l'attendre pour dîner.

A dater de ce jour Aurélie fut atteinte d'une anxiété moins motivée que celle qu'éprouvait son mari depuis quelque temps, mais presque aussi pénible, car les souffrances dont le siège est dans l'imagination l'emportent parfois en amertume sur les peines réelles. Jalouse de la gloire dont elle croyait Colonge amoureux, elle ressentit pour cette étrange et insaisissable rivale toute la haine qu'une femme lui eût inspirée. Le tableau des Cimbres, qu'elle n'avait pas obtenu de voir malgré ses sollicitations, devint pour elle un cauchemar dont le nom seul lui causait un malaise mêlé de dépit. Le peintre alors eut à se défendre contre une foule de ruses adroites et de manœuvres ingénieuses mises en œuvre par sa femme pour le distraire du travail et l'arracher à son atelier. Il résista courageusement à ses attaques renouvelées chaque jour et dont le motif lui échappait. Aurélie, à la fin, irritée du peu de succès de ses efforts, trouva indigne d'elle d'y per-

sister ; s'enveloppant par orgueil d'une fausse indifférence, elle affecta pour la vie du monde un engouement exagéré dans le but de contrarier son mari ; et, comme nous l'avons vu, cette fois elle réussit complètement.

L'esprit sans cesse aux aguets, ainsi qu'il convient à un amoureux, monsieur de Livernois découvrit en même temps la jalousie du peintre et le mécontentement d'Aurélié. L'un et l'autre de ces sentiments lui parurent excellents à exploiter, et ce fut sur ce double pivot qu'il fit tourner désormais son système de séduction. Sans perdre de temps il profita de sa découverte pour s'établir de pied en cap près du mari et près de la femme dans ce diabolique emploi de confident, qui est le noviciat obligé des galants d'un âge mûr.

— Qu'avez-vous, mon cher ? demanda-t-il affectueusement à Colonge, un matin qu'il le trouva plus soucieux que de coutume.

— Je pense à mon maudit tableau, répondit le peintre avec un sourire forcé ; de jour en jour je le trouve plus mauvais.

— Vous cherchez à me donner le change reprit le baron finement, et vous y réussiriez, si j'étais moins votre ami ; ce n'est pas votre tableau qui vous préoccupe en ce moment. Voulez-vous que je vous dise à quoi, ou plutôt à qui vous pensez ?

— Dites, fit Colonge en prenant un air froid.

— Vous pensez à monsieur de Mariendof, qui, à l'Opéra, hier au soir, est demeuré pendant deux actes dans la loge

de madame Colonge ? Vous trouvez, j'en suis sûr, que les diplomates russes font leurs visites longues ?

Colonge fixa sur le baron un regard pénétrant.

— Vous me croyez jaloux ? lui demanda-t-il.

— Oui, dit monsieur de Livernois ; vous voyez que je suis plus franc que vous. Je connais la jalousie ; je l'ai éprouvée, et si j'étais marié à une femme aussi belle que la vôtre, je le sens, j'aurais peine à m'en défendre. C'est donc avec une sympathie réelle que je m'associe aux ennuis que vous devez parfois éprouver, et quoique vous me témoigniez peu de confiance, j'ai envie de vous rendre un service.

— Quel service ?

— Si je vous débarrassais de l'aimable Tartare ?

Le peintre demeura pensif un instant.

— J'avoue, dit-il enfin, que vous me feriez plaisir.

Monsieur de Livernois ne demanda pas d'autre autorisation ; il commença sans délai sa campagne de Russie, et, plus heureux que Napoléon, il en sortit victorieux. Dix jours à peine écoulés, monsieur de Mariendof, dont les visites étaient devenues très-fréquentes depuis quelque temps, cessa tout-à-coup ses assiduités près de madame Colonge.

— Le Kalmouek est fauché, dit alors le baron à l'artiste ; mais voici un inflammable Castillan, don Antonio de Puentès y Cabra, qui commence à être mûr ; le moissonnerai-je comme l'autre ?

— Moissonnez, dit Colonge qui, dans la lutte inégale

où il se trouvait engagé, eût accepté les services du diable, à supposer que celui-ci, contre son habitude, eût voulu militer en faveur d'un mari.

L'Espagnol résista trois jours de moins que n'avait fait le Russe à la savante attaque de monsieur de Livernois qui, lorsque le peintre surpris lui eût demandé par quel sortilège il avait obtenu de si prompts résultats, se contenta de répondre d'un air malin :

— Ceci, mon cher est mon secret ; pourvu que vous recueilliez les fruits de ma science cabalistique, peu doit vous importer le charme dont je me sers.

Le baron se trouva donc, selon ses désirs et de l'aveu du peintre, carrément installé dans le rôle singulier dont on l'a vu en pleine possession au commencement de ce récit ; il s'en fallait de beaucoup que cet emploi fût une sinécure. Depuis la déroute de don Antonio de Puentès y Cabra, jusqu'au jour où il venait de prendre l'engagement de réduire à la même extrémité M. la Berthonie et le poète Félicien Régnier, le gardien de madame Colonge avait fauché successivement, selon son expression, cinq autres de ses rivaux dont pas un seul ne sut se dérober au coup fatal. C'est ainsi qu'en ayant l'air de ne songer qu'aux intérêts du peintre, il travaillait sans relâche à ses propres affaires. Homme à double visage, comme sont tous les chercheurs de bonnes fortunes, monsieur de Livernois tournait du côté de l'artiste une face amicale où semblaient resplendir la franchise, la cordialité et le dévouement. La figure qu'il présentait à Aurélie n'était pas composée avec

moins de calcul et d'artifice. Assidu, souple, discret, d'une humeur invariablement aimable, d'une complaisance toujours prête, habile à se poser en homme sans prétention à qui l'on peut tout dire sans que cela tire à conséquence, le baron n'épargnait rien pour capter la confiance de la jeune femme, et déjà il y avait en partie réussi. Dans un de ces moments où le cœur cède sans le vouloir à un épanchement irrésistible, madame Colonge avait laissé échapper le secret de la bizarre jalousie dont elle était atteinte depuis quelque temps. Le baron n'avait pas besoin de cet aveu pour lire dans le cœur d'Aurélié ; il l'accueillit cependant avec un intérêt supérieurement joué ; mais au lieu de profiter de l'occasion pour médire de Colonge, ainsi que n'y eût pas manqué un vulgaire séducteur, il le défendit ; tactique autrement raffinée, car elle pousse presque inmanquablement une femme à la contradiction, et lui fait dire parfois de son mari plus de mal qu'elle ne voudrait en écouter.

— Madame, vous avez tort, dit le baron d'un air d'affectueuse gronderie ; ce que vous reprochez à Colonge est une conséquence inévitable de sa position. Tous les gens de talent sont ainsi : leurs œuvres avant tout. Chez eux, les idées occupent tant de place qu'il n'en peut rester beaucoup pour les sentiments ; ceux-ci n'éclatent guère que dans les moments où la verve est absente, et comme pousse l'herbe entre les pavés d'une cour déserte. Cette subordination du cœur au cerveau est fâcheuse, j'en conviens ; mais qu'y faire ? Empêchez-vous un artiste d'am-

bitionner la réputation pour laquelle il se sent né ? Lui demanderez-vous de briser à vos pieds le pinceau qui doit immortaliser son nom ? Autant vaudrait exiger d'un aigle le modeste vol de la colombe. Une telle prétention serait injuste, et d'ailleurs Colonge ne s'y soumettrait pas. Il faut donc, Madame, vous résigner à n'être que le second amour de votre mari ; je comprends que l'idée d'avoir une rivale préférée vous paraisse étrange et importune ; mais songez que cette rivale est la gloire, et que la beauté même peut sans honte lui céder le pas.

Cette apologie, prononcée d'une voix mielleuse, au lieu d'extirper l'épine dont se plaignait Aurélie, la lui enfonça tout doucement dans le cœur.

— Voilà donc tout ce que ses meilleurs amis peuvent dire pour le justifier, pensa la jeune femme avec un redoublement de dépit ; il a du talent, donc il a le droit de ne pas s'occuper de moi ! S'il en est ainsi, que n'ai-je épousé un homme vulgaire ! il m'aimerait !

Telle est la position où se trouvaient le lendemain du bal de madame de Gabrial les trois principaux personnages de cette histoire, à laquelle ce jour-là même une péripétie imprévue vint donner une allure plus vive et plus rapide.

LE TABLEAU

Il était deux heures après midi. Quoiqu'il fût revenu assez tard du bal de madame de Gabrial, Colonge s'était mis à l'œuvre dès le point du jour, et, selon son habitude, il peignait enfermé dans son atelier. Aurélie, moins matinale que son mari, sortait à peine de sa chambre ; solitairement assise dans le salon, et feuilletant un roman nouveau où ses yeux ne pouvaient parvenir à se fixer, elle continuait ce rêve sans sommeil dont nous avons déjà signalé les dangers.

Depuis quelques heures, au vague et bizarre dépit que causait à la jeune femme la passion laborieuse du peintre, s'était venu joindre un autre sentiment plus âpre et plus poignant. Moins profond en rouerie que le baron de Livernois, monsieur La Berthonie, au bal, avait trouvé l'occasion favorable pour pratiquer la vieille et déloyale manœuvre qui consiste à supposer des torts à un mari, afin de déterminer sa femme à en avoir. Pressée de questions captieuses auxquelles l'enjouement de l'interroga-

teur semblait ôter tout caractère d'indiscrétion, madame Colonge avait été amenée peu à peu au sujet de ses méditations habituelles. Après avoir repoussé les plaisanteries plus ou moins malignes dirigées contre le peintre, elle avait fini par les autoriser en quelque sorte, en parlant elle-même avec un sourire forcé du travail excessif dont il était exclusivement occupé depuis deux mois. La Berthonie avait accueilli les paroles de la jeune femme d'un air de railleuse incrédulité.

— Quinze heures par jour ! s'était-il écrié ; Colonge peindre quinze heures par jour : Jamais je ne croirai cela. L'artiste le plus laborieux ne résisterait pas à une pareille fatigue, et parmi les vertus de votre mari l'amour du travail n'occupe pas le premier rang ; tous ses amis vous le diront.

— Il est sûr cependant qu'il passe les journées entières dans son atelier, avait répondu Aurélie.

— Cela peut être sûr pour vous, Madame ; mais moi, je suis de la famille de saint Thomas : j'ai le malheur de ne croire que lorsque j'ai vu.

— Ainsi donc, je mens ?

— Si je ne me rends pas à votre affirmation, c'est que, s'il faut en croire le bruit général, vous affirmez ce dont vous ne pouvez être certaine. On prétend que depuis fort longtemps, soumise de la manière la plus exemplaire à je ne sais quelle consigne maritale assez inexplicable, vous n'êtes pas entrée une seule fois dans l'atelier. Si le fait est vrai, je trouverai fort édifiant que le miraculeux travail de

Colonge soit pour vous un article de foi ; mais de grâce, à votre tour, ayez de l'indulgence pour mon involontaire incrédulité. Je vous admire de croire, permettez-moi de douter.

Aurélié avait trop de dignité pour pousser plus loin une semblable discussion ; au lieu de répondre aux insinuations de M. La Berthonie, elle prit un air froid et changea d'entretien ; mais la perfide manœuvre du gros homme ne tarda pas à porter ses fruits ; car rien n'égale la rapidité avec laquelle germe le soupçon dans un caractère disposé à la jalousie. Jusqu'alors madame Colonge, malgré son mécontentement, avait conservé la confiance la plus absolue en son mari ; elle l'accusait, il est vrai, d'égoïsme ; elle se trouvait négligée pour l'art, et sacrifiée à de vaineux désirs de renommée, mais il ne lui était pas encore venu à l'esprit qu'elle pût être trahie. En ce moment cette dernière idée lui traversa brusquement le cœur et y laissa la cuisante angoisse qu'eût causée le passage d'un fer rouge.

— M. La Berthonie a peut-être raison ! se dit-elle tout-à-coup ; qui m'assure que Colonge passe en effet dans son atelier toutes les journées où je ne le vois pas ? S'enfermerait-il s'il n'avait rien à me cacher ? Et quand je le crois enfermé, est-il bien certain qu'il ne soit pas sorti ?

La jalousie ressemble au cheval de Mazeppa. Une fois qu'elle a pris sa victime sur ses flancs baignés d'écume, elle l'emporte d'une course effrénée par les steppes les plus horribles de l'imagination, et la livre en passant aux

vautours qui se repaissent du sang de l'âme. En un instant, Aurélie eut parcouru ce champ de tortures. Du soupçon à la certitude, pour elle il n'y eut qu'un pas. Son mari la trompait ! il n'était plus possible d'en douter. La continue préoccupation de Colonge, sa réclusion mystérieuse, ses travaux incroyables, en un mot, tous les détails de cette conduite étrange qui déjà l'avaient blessée avant qu'elle en eût approfondi la noirceur, ne s'expliquaient-ils pas naturellement par une trahison jusqu'alors triomphante, mais dont le voile était près de tomber ?

— Je parierais qu'en ce moment il n'est pas dans son atelier, pensa Aurélie en se levant impétueusement ; il faut que je m'en assure. Il ne m'est pas possible de vivre dans une pareille incertitude.

Elle fit quelques pas pour sortir du salon ; mais presque aussitôt elle se vint rasseoir. Après la jalousie, l'orgueil avait parlé. Madame Colonge trouva indigne d'elle l'espèce d'espionnage dont elle avait conçu l'idée, et renonçant fièrement à le mettre en usage, elle demeura longtemps immobile, dans une attitude pensive et sombre. Elle fut subitement arrachée à cette amère rêverie par le bruit que fit en s'ouvrant une des portes du salon.

— M. le baron de Livernois ! dit un domestique sans livrée qui, après avoir annoncé l'amoureux de quarante-six ans, s'effaça pour lui livrer passage, et sortit aussitôt.

Le baron s'approcha d'Aurélie avec l'aisance gracieuse qui distinguait sa démarche ; à la vue du nuage fixé sur le

front de la jeune femme, il cessa de sourire; et prenant la physionomie la plus sympathique :

— Qu'avez-vous, Madame? demanda-t-il d'une voix douceuse; à coup sûr il vous est arrivé quelque chose de fâcheux. Je sais que les lendemains de bal n'ont aucune influence sur votre beauté; l'altération de votre visage doit donc avoir une autre cause que la fatigue.

Les crises de jalousie auxquelles certaines femmes sont sujettes font toujours sentir leur contrecoup aux confidents en titre. Trop fière pour éclaircir elle-même ses soupçons, Aurélie se dit qu'accomplie par un tiers et surtout convenablement motivée, cette démarche n'aurait plus rien d'humiliant; et sans plus de réflexion, elle résolut d'en charger M. de Livernois, dont elle avait déjà plus d'une fois mis à l'épreuve l'infatigable complaisance.

— Vous m'allez faire croire que depuis cette nuit je suis devenue affreuse, répondit-elle en s'efforçant de sourire; pour vous punir de votre étrange compliment, j'ai bien envie de vous demander un service.

— Parlez, Madame, répondit le baron d'un air empressé, vous savez que je suis entièrement à vos ordres.

— Vous ne vous êtes pas trompé, quelque chose m'occupe l'esprit en effet, mais cela n'a pas la gravité que vous supposez; c'est un simple caprice, rien de plus. Vous connaissez la consigne rigoureuse que Colonge a établie au sujet de son tableau; jusqu'à ce jour elle n'a été levée pour personne, pas même pour moi. Pendant longtemps j'en ai pris mon parti; mais voici que j'éprouve une

horrible tentation de toucher au fruit défendu. Si je parle de ce désir à Colonge, il le tournera en plaisanterie, ainsi qu'il a déjà fait, et n'y aura aucun égard, sous prétexte qu'avant un mois ma curiosité sera satisfaite ; mais s'il avait accordé à un autre, à vous, par exemple, la faveur que je ne veux pas lui demander la première, il lui serait impossible de me la refuser à mon tour.

— Vous voulez donc que je décide votre mari à me laisser entrer dans son sanctuaire ? C'est une forteresse à prendre d'assaut ; mais, dussé-je rester sur la brèche, j'essaierai, puisque tel est votre bon plaisir. Colonge est-il à l'atelier ?

— Où serait-il ? dit Aurélie en fronçant involontairement les sourcils.

— En ce cas, si vous le permettez, je vais commencer mon siège sur-le-champ ; succès ou défaite, je viendrai vous rendre compte du résultat.

— Je vous attends, répondit la femme jalouse qui, après le départ du baron, commença de compter, avec une inquiète impatience, les instants qui devaient s'écouler jusqu'à son retour.

Après être sorti de l'appartement, monsieur de Livernois monta d'un pas rapide les trois étages qui le sépareraient de l'atelier du peintre. Il entra sans obstacle dans une première pièce, qui pendant le jour n'était jamais fermée à clef, et frappa ensuite à coups redoublés contre la porte de la salle où se trouvait Colonge ; contrarié d'être ainsi dérangé, celui-ci, sans quitter sa palette, vint

ouvrir la porte en travers de laquelle il étendit son appui-main, de l'air d'une sentinelle qui croise la baïonnette pour faire respecter sa consigne.

— Mon cher, dit le baron en voyant cette démonstration menaçante, cette fois, fallût-il vous passer sur le corps, j'entrerais ; d'après ce que je fais pour vous, je mérite bien je crois, qu'il y ait une exception en ma faveur. Ne faudra-t-il pas tôt ou tard qu'on le voie ce mystérieux tableau ? Pourquoi donc me refuser le plaisir d'être le premier à l'admirer ?

— Il n'est pas encore digne d'être soumis à votre critique, répondit Colonge avec la modestie dont les gens d'esprit habillent leur orgueil ; si vous avez quelque chose à me dire, descendons à mon cabinet.

— Non, reprit en souriant monsieur de Livernois ; si vous êtes entêté, je suis Breton. Par fatuité, je me suis vanté hier devant dix personnes d'avoir vu votre chef-d'œuvre ; il faut donc que je le voie, sous peine d'être montré au doigt.

— Dans quinze jours il sera fini, et alors..

— Dans quinze jours tout le monde pourra le juger, et je veux une distinction. Voyez-vous, mon cher Colonge, c'est une idée si bien enracinée dans ma cervelle que le diable ne l'en ôterait pas ; mon parti est pris, si vous ne me laissez pas entrer dans le Saint des Saints, dès aujourd'hui je vous abandonne à votre sort de mari persécuté ; vous vous arrangerez avec La Berthonie et Régnier comme bon vous semblera.

— Entrez donc, dit le peintre, vaincu par ce dernier argument.

Le baron s'avança d'un air avide vers le tableau qu'éclairait pleinement un beau soleil d'hiver. A quelques pas il s'arrêta, étendit les deux mains et porta la tête en arrière. Dans cette attitude, consacrée par les peintres à exprimer l'étonnement ou l'admiration, il resta un instant immobile et sans rien dire.

— Il y a encore bien des parties à retoucher, dit Colonge, qui suivait d'un regard inquiet la pantomime de son premier juge.

A ces mots, articulés à demi-voix, le baron parut sortir de l'extase dans laquelle il était plongé. Par un mouvement inattendu, il laissa tomber son chapeau, et saisissant avec brusquerie les deux mains de l'artiste, il les lui serra de la manière la plus véhémement sans que celui-ci trouvât cette étreinte trop rude.

— Mon ami, lui dit-il d'une voix vibrante d'émotion, mon cher Colonge, jusqu'à présent vous avez été un peintre distingué, aujourd'hui vous êtes un grand peintre. Cela est beau ! cela est magnifique ! cela est admirable ! Vous m'en voyez ébloui ! Certes, je m'attendais à un tableau remarquable, mais non à un pareil chef-d'œuvre.

— Vous trouvez donc que ce n'est pas trop mal ? demanda le peintre, flatté malgré lui d'une admiration si chaudement exprimée.

— Ce sera le diamant de l'Exposition ! reprit M. de Li-

vernois avec un redoublement d'enthousiasme. Vous avez réuni dans cette seule toile la verve de Delacroix, l'inspiration poétique de Scheffer, le fini de Delaroche et la couleur de Decamps. Quelle action ! quel relief ! quelle vérité ! Comme ces soldats se frappent, s'étreignent, se renversent, s'égorgent sans pitié ! Voilà une vraie bataille, et non une parade du Cirque-Olympique comme vos confrères ont l'habitude d'en peindre. Ce n'est pas l'huile que sent ce tableau, c'est le sang ! Ce blessé crie, ce cheval hennit ; je les entends. Quel calme souverain dans l'attitude de Marius ! C'est bien là le général d'armée présidant au carnage, mais, dédaignant d'y tremper la main. Et ces femmes qui s'étranglent avec leurs blonds cheveux pour échapper à l'esclavage de Rome, qu'elles sont belles dans leur mort ! Là quel drame, ici quelle élégie ! Les mots me manquent pour exprimer ce que je sens ; à chaque coup de pinceau il faudrait s'écrier : Admirable ! sublime !

S'il est une chose propre à rendre vraisemblable la figure biblique du chameau passant par le trou d'une aiguille, c'est à coup sûr le phénomène si souvent répété de la louange qui, quelle que soit sa grossièreté, trouve moyen de s'insinuer dans les esprits les plus délicats. Tout en protestant contre l'exagération des éloges adressés à son ouvrage, Colonge n'eut pas l'air de soupçonner un seul instant la véracité de son emphatique admirateur ; il le suivit donc fort complaisamment, tandis que celui-ci se livrait aux évolutions dont un connaisseur ne se dis-

pense jamais. Le baron tour à tour se rapprochait ou s'éloignait de la toile; il allait de droite à gauche, et revenait de gauche à droite, contemplait l'ensemble, puis examinait successivement chaque détail, sans oublier, dans son enthousiasme obstiné, la moindre touffe d'herbe, le plus petit nuage, la plus obscure draperie.

— Sur mon âme, voilà un Cimbre de ma connaissance ! dit-il tout-à-coup en montrant du doigt un des personnages qui paraissait passer un fort mauvais moment sous les genoux d'un soldat romain près de le poignarder.

Coflonge sourit silencieusement.

— Mais je ne me trompe pas, c'est notre ami La Berthonie, reprit le baron après avoir examiné de plus près le Cimbre renversé.

— Ayez de l'indulgence pour ce caprice d'artiste ou plutôt pour cette rancune de mari, répondit le peintre avec une sorte d'ironie mélancolique. Tous ces mangeurs de cœurs qui papillonnent autour de ma femme me poursuivent jusqu'ici ; machinalement, je rencontre au bout de mon pinceau leurs sottés figurés, et souvent elles se trouvent fixées sur la toile sans que j'aie eu l'intention précise de les y mettre.

— Il y a dans cette idée du Dante et du Michel-Ange ! s'écria M. de Livernois d'un air d'admiration.

— Malheureusement, reprit l'artiste, je n'ai à ma disposition ni l'enfer, ni même le purgatoire pour y loger mes ennemis. Ne pouvant en faire des diables ou des damnés, j'en fais des vaincus. En cherchant bien, vous les retrou-

verez presque tous. Celui-là, qui se sauve, c'est Roquaincourt ; celui-ci, qui tombe de cheval, c'est Mariendof ; cet autre à genoux, qui demande grâce, c'est don Antonio de Puentès y Cabra.

— Et voici, à demi-mort, sur le premier plan, le poète Félicien Régnier en personne. Quelle burlesque grimace ! et avec cela d'une ressemblance frappante ; Dantan n'a rien fait de mieux.

— La vengeance bonne ou mauvaise que j'ai voulu tirer de ces messieurs m'a fait hasarder un essai dont le succès me semble en ce moment très-douteux : c'est l'introduction du laid et du grotesque dans un sujet tragique.

— Merveilleux, mon cher ! vous appliquez à la peinture le système de Victor Hugo ; nul doute que cette innovation n'obtienne un succès pyramidal. Le seul reproche que je me permettrai de vous adresser, poursuit le baron, c'est de n'avoir songé qu'à vos ennemis ; vous en avez fait des Cimbres ; que ne métamorphosiez-vous en Romains quelques-uns de vos amis véritables ? L'idée eût été complète. Pour moi, je l'avoue, je serais charmé que votre pinceau me fit passer à la postérité en m'accordant une petite place parmi les soldats de Marius.

L'idée de se faire peindre en vainqueur par le mari de la femme qu'il cherchait à séduire avait paru au baron d'une rouerie délicieuse. Colonge accueillit par un sourire ambigu la requête profondément dérisoire qui lui était adressée.

— Vous avez réellement le profil romain, répondit-il

en regardant son faux ami ; j'ai là une tête de centurion dont je ne suis pas content ; et si cela peut vous plaire, j'y substituerai la vôtre.

— Vous êtes un homme charmant ! s'écria M. de Livernois, qui eut peine à maîtriser l'hilarité moqueuse que lui inspirait la bonhomie de l'artiste.

Un instant après, les yeux du baron s'arrêtèrent sur un groupe de femmes qui occupait une place notable sur le premier plan du tableau.

— De mieux en mieux ! dit-il vivement, voici encore une figure que je connais ; cette magnifique créature qui s'étrangle avec un si admirable désespoir, c'est madame., madame...., son nom m'échappe...., une Allemande...., aidez-moi donc.

— Madame de Grafhen, dit Colonge.

— C'est cela, madame de Grafhen. Ah ça ! mon cher, poursuivit M. de Livernois en riant, est-ce à titre d'ennemie ou d'amie que vous avez placé dans votre tableau cette belle étrangère ?

— Ni l'un, ni l'autre ; c'est à titre de blonde. A Paris, cette couleur est fort rare, ainsi que le type de figure qui caractérise la race teutonique. Vous voyez que la femme dont vous parlez est entièrement dans la lumière, ce qui m'obligeait d'y mettre un soin particulier ; je me suis tiré du corps tant bien que mal, mais vous ne vous figureriez jamais les peines que m'a données la tête. Je l'ai recommencée jusqu'à trois fois sans parvenir à en être content. Enfin, l'autre jour à l'Opéra, je me suis trouvé par hasard,

près de la loge où était madame de Grafhen, qui, comme vous savez, a la figure d'un germanique sans mélange; voici ma tête, ai-je pensé soudain. En rentrant je l'ai peinte de mémoire; la trouvez-vous ressemblante?

— D'une ressemblance frappante, répondit le baron qui regarda quelque temps avec un sourire narquois le portrait de la belle Allemande.

— Votre tableau est de tous points un chef-d'œuvre, reprit-il après un instant de silence, et je ne sais comment vous remercier de la faveur que je viens de recevoir. Je n'abuserai pas de votre complaisance en vous empêchant plus longtemps de travailler. Adieu; en descendant, je vais présenter mes respects à madame Colonge.

— N'est-ce pas demain qu'a lieu cette partie à la Croix-de-Berny? demanda le peintre qui reprit ses pinceaux.

— Oui; à notre retour, je viendrai vous en raconter les détails.

— Vous vous rappelez ce que vous m'avez promis au sujet du petit Régnier et de mon loyal ami La Berthonie?

— Et je tiendrai ma promesse, fiez-vous à moi; demain ils auront subi le sort de leurs sept prédécesseurs.

M. de Livernois prit congé de l'artiste en lui serrant la main avec une hypocrite cordialité; mais à peine sorti de l'atelier, il laissa s'épanouir sur sa figure l'ironie que depuis un instant il avait peine à contenir.

— Ah! ta femme est une brune et tu peins des blondes! se dit-il avec un ricanement sardonique. C'est connaître le cœur humain, Heureusement madame de

Grafhen est fort belle ; Aurélie, de son côté, est très-disposée à la jalousie ; il y a là de quoi la rendre furieuse contre lui, et l'on mène loin les femmes furieuses. En ce moment, j'ai brelan de rois ; mais avant d'abattre mon jeu, il faut en finir avec Régnier et La Berthonie. Grâce au ciel ! il n'y a plus qu'eux en ligne ; une fois que j'en serai débarrassé, feu sur le mari ! son heure est venue.

Avant de rentrer dans le salon où il avait laissé madame Colonge, le baron fixa sur sa physionomie une expression de réserve et de gravité.

— Eh bien ! lui dit la jeune femme qui avait attendu avec impatience son retour, il est dans son atelier ?

— Oui, madame, répondit M. de Livernois sans se déridier.

Délivrée du doute importun qu'elle avait accueilli depuis quelques heures, Aurélie poussa un soupir de soulagement.

— Il vous a laissé entrer ? reprit-elle d'un ton moins agité. Vous avez vu enfin le fameux tableau ! Qu'en dites-vous ? Vaudra-t-il le temps qu'on y consacre ?

— Permettez-moi de ne vous répondre que demain, répondit le baron avec un sérieux impassible.

— Pourquoi cela ? répliqua-t-elle en le regardant fixement.

— J'ai besoin de vingt-quatre heures pour éclaircir un point qui, si mes soupçons se réalisent, serait excessivement grave. Demain, en revenant de la Croix-de-Berny, votre curiosité sera satisfaite.

L'air mystérieux et pénétré qu'affectait monsieur de Livernois réveilla soudain les soupçons d'Aurélie.

— Vous ne voulez pas vous expliquer tout de suite ? dit-elle d'une voix altérée, malgré ses efforts pour rester calme.

— Aujourd'hui je ne le puis ; mais demain je vous le jure, vous saurez tout.

Madame Colonge appuya son front sur sa main et demeura quelque temps dans cette attitude méditative.

— A demain donc ! dit-elle tout-à-coup en relevant la tête.

— A demain, Madame, répondit le baron, qui en remarquant l'anxiété orageuse empreinte sur le visage d'Aurélie, se dit avec une jubilation secrète : — Si elle est si troublée sans motif, que sera-ce quand ce niais de Colonge aura été authentiquement convaincu d'aimer madame de Grafhen ?

Après avoir fait cette réflexion machiavélique, le séducteur suranné prit congé de la femme jalouse ; et il sortit du salon en savourant d'avance au fond de l'âme une victoire qu'il croyait désormais assurée.

VI

L'ALLIANCE DES RIVAUX

Le lendemain, vers cinq heures, une élégante calèche attelée de deux chevaux gris-pommelée rentrait à Paris par la barrière d'Enfer ; dans le fond madame Colonge était assise à côté de la vicomtesse de Gabrial, sur le devant se trouvaient M. La Berthonie et le poète Félicien Régnier. Non loin de la voiture chevauchait M. de Livernois, que suivait à cinquante pas un domestique orné de bottes à revers, et sanglé d'un ceinturon de cuir par dessus sa courte redingote noire. La contenance de ces divers personnages offrait de singuliers contrastes.

La moquerie aux lèvres et le triomphe dans les yeux, le baron trônait sur son cheval d'une manière aussi caracolante que le Louis XIV de la place des Victoires. Dans la calèche, Aurélie, toujours soucieuse, ne prenait aucune part à la conversation et regardait invariablement le manchon de martre posé sur ses genoux. Sa voisine, en revanche, rose plus qu'épanouie, montrait la vivacité verdoyante que déploient quelquefois les beautés sur le retour,

lorsqu'elles sont contentes de leur miroir. Tour à tour folâtre et langoureuse, passant, selon le conseil de Boileau, du grave au doux, du plaisant au sévère, elle souriait, soupirait, grasseyait, lorgnait ; elle eût rougi si déjà l'art ne se fût chargé de cette grâce. De toutes ces minauderies, aussi savamment enchaînées que les coups d'un feude file, madame de Gabrial fusillait le jeune poète assis vis-à-vis d'elle, et qui, loin d'être enivré de son succès, en éprouvait une mélancolie profonde. Pour Félicien Régnier, la conduite des deux femmes était également inexplicable. Après l'audacieux billet qu'il avait glissé dans le mouchoir d'Aurélié, n'était-il pas étrange, en effet, qu'elle le traitât exactement comme elle avait fait jusqu'alors ? Selon l'illusion des jeunes amoureux, il avait attendu de son épître le plus magnifique résultat ; mais il eût préféré des signes de courroux à cette indifférence qui ne paraissait pas même s'apercevoir qu'il fût là. D'un autre côté, le poète, malgré son amour-propre, ne comprenait rien à la provoquante coquetterie de madame de Gabrial, à laquelle il n'avait jamais eu l'idée d'adresser ce qu'il nommait, en prose comme en vers, les parfums de son âme.

— Sont-elles d'accord pour se moquer de moi ? pensait-il en promenant de la vicomtesse à la femme du peintre le regard ténébreux dont les jeunes gens pâles et chevelus rehaussent habituellement l'expression de leur physionomie.

Assis à la gauche de Régnier ; M. La Berthonie, si sémillant d'ordinaire, semblait absorbé dans des réflexions non moins brunes que celles du poète. A la vue d'é-

normes plaques d'une boue à demi séchée qui tachetaient du haut en bas les habits du gros homme, un dandy eût trouvé fort naturel le refrognement de sa physionomie ; mais le neuvième amoureux de madame Colonge avait trop d'esprit pour qu'il fût possible d'attribuer sa mauvaise humeur à une cause si puérile. Évidemment le désastre de ses vêtements n'entraînait que pour la plus faible part dans le dépit secret qui lui faisait froncer les sourcils et garder un silence presque aussi absolu que celui d'Aurélié.

Au moment d'entrer à Paris, madame de Gabrial, qui voltigeait capricieusement à travers une conversation à mille rameaux, comme sautille un oiseau dans le feuillage, se percha subitement sur la branche de la littérature italienne.

— Je lisais l'autre jour une traduction de Pétrarque, dit-elle en adressant à Félicien Régner un regard d'intelligence ; cela m'a donné l'idée de me remettre à l'étude de l'italien. La poésie perd trop à être traduite. Vous aimez Pétrarque ?

— Après Dante, c'est mon poète, répondit gravement le pâle jeune homme.

— Dante ! quel génie ? reprit la vicomtesse en levant les yeux d'un air inspiré ; Barye en a modelé une statuette que je veux me donner ; elle fait très-bien en pendule.

— Ce sont des statues et non des statuettes qu'il faut à de pareils hommes, répliqua Régner avec l'accent d'emphase qui embellissait ses moindres propos.

— Mais, dites-moi, continua madame de Gabrial d'une voix mignarde, croyez-vous que dans le cœur de ces poètes divins l'amour ait réellement occupé autant de place que leurs œuvres semblent l'indiquer? Vous savez que la tendresse et la sensibilité ne sont pas toujours le partage des esprits supérieurs. Lord Byron, par exemple?

— Madame, sous ce point de vue, je vous abandonne Byron, un de mes maîtres d'ailleurs; mais la flamme dont brûlèrent Dante et Pétrarque ne saurait devenir l'objet d'un doute; j'en atteste Laure et Béatrix ces deux lumineuses étoiles du ciel de la poésie; sans elles la gloire de leurs amants semblerait incomplète; car le génie sans l'amour est une année sans printemps.

En prononçant ces paroles, textuellement extraites de sa lettre, le poète regarda Aurélie à la dérobée; la jeune femme, les yeux toujours fixés sur son manchon, demeura impassible : elle n'écoutait pas.

— Laure et Béatrix! reprit madame de Gabrial d'un air rêveur; il y a dans ces noms un parfum qu'une femme aurait tort de respirer trop long-temps; et cependant si la passion peut paraître excusable, n'est-ce pas lorsqu'elle se présente ainsi épurée, ennoblie, divinisée? Oui, c'est une belle et séduisante image que celle de la rose fleurissant sur le laurier, de la beauté immortalisée par le génie!

Félicien Régnier fit un soubresaut sur le coussin où il était assis. La dernière phrase de la vicomtesse était tirée mot à mot du billet qu'il avait glissé dans le mouchoir de madame Colonge. Il regarda d'un œil écarquillé la mère

beauté qui lui rendait si prestement citation pour citation, et semblait à peu près résignée à se laisser immortaliser par son génie. Madame de Gabrial soutint langoureusement ce regard effaré, et finit par incliner la tête d'un air pudique en en exhalant un long soupir, comme font les femmes qui luttent contre une émotion dangereuse.

— C'est Satanas qui s'en mêle, pensa le poète romantique, en baissant le nez à son tour ; la rose fleurissant sur le laurier est bien de moi, et ce n'est pas une de ces images banales qui viennent à l'esprit de tout le monde : il y a là dessous quelque épouvantable quiproquo.

La calèche arrivait à la barrière ; un des employés de l'octroi ayant ouvert une des portières pour regarder dans l'intérieur, ce temps d'arrêt tira monsieur La Berthonie de la rêverie farouche où depuis long-temps il restait enseveli.

— Il doit y avoir ici des voitures de place ? dit-il en s'adressant à madame de Gabrial ; j'en vais prendre une, car je ne veux pas que vous ayez le désagrément de traverser Paris avec un individu aussi peu présentable que je le suis en ce moment.

— Mais je n'entends pas cela, répondit la vicomtesse ; du dehors on vous voit à peine, et voici la nuit.

En dépit de l'urbanité de ses paroles, madame de Gabrial souhaitait en secret d'être débarrassée du gros homme couvert de boue qui depuis plusieurs heures se déteignait désastreusement sur le satin bleu-tendre de la calèche. Monsieur La Berthonie résista au faible effort

tenté pour le retenir; en passant devant Régnier pour descendre de la voiture, il lui dit tout bas :

— Venez avec moi ! il faut que je vous parle.

Depuis quelque temps le jeune poète trouvait embarrassantes les ceillades assassines et les inexplicables allusions de la quadragénaire vicomtesse. Madame Colonge, d'ailleurs ne lui accordait pas la moindre attention, et il sentait qu'il n'avait rien à gagner en restant plus longtemps avec les deux amies. Il ne se fit pas répéter l'invitation que lui adressait son voisin, et se hâta de descendre après lui.

— Comment ! vous nous abandonnez aussi ! lui dit madame de Gabrial d'un air de surprise mêlé de reproche.

— Je demeure dans le même quartier que monsieur La Berthonie, répondit le poète qui, au moment de s'éloigner, chercha vainement le regard d'Aurélie.

— Rappelez-vous que vous m'avez promis de venir me lire vos poésies, reprit la vicomtesse en jouant plus que jamais de la prune ; j'ai soif de vos *brumes* et de vos *rosées*.

— Ne voilà-t-il pas une belle fleur pour aimer la rosée ? se dit assez impertinemment Félicien Régnier en suivant son compagnon.

Avant que les deux hommes eussent pris place dans un des fiacres qui stationnaient près de la barrière, M. de Livernois descendit de cheval et s'approcha de la calèche où il monta aussitôt en riant avec affectation. Cette hilarité moqueuse redoubla la mauvaise humeur de M. La

Berthonie qui, en s'asseyant sur la banquette du numéroté, dit entre les dents :

— Ris, vieux bêtâle, demain ce sera mon tour.

— Vous avez quelque chose à me dire ? lui demanda le poète quand le fiacre se fut mis en marche.

— Rien de bien particulier, répondit le gros homme, qui jeta sur son compagnon un regard oblique ; mais j'ai cru vous rendre service en vous ôtant de dessous le feu de madame de Gabrial. Quelle coquetterie à boulets rouges ! Si en ce moment votre cœur n'est pas un crible, il a l'épiderme furieusement dur.

— Je croyais que vous dormiez.

— D'un œil seulement. Savez-vous que vous êtes un homme dangereux ? Lovelace ne courait qu'un lièvre à la fois ; mais, à ce qu'il parait, vous aimez les coups doubles ?

— Je ne vous comprends pas, répondit le poète en caressant de la main sa ruisselante crinière.

— Écoutez, reprit M. La Berthonie d'un ton amicalement sérieux ; soyez véridique avec moi, je le serai avec vous, et peut-être y trouverons-nous tous deux du profit. Pour vous engager à mettre de côté toute dissimulation, je vais vous donner l'exemple de la franchise. Ces jours derniers je vous ai considérablement déplu, en montrant une certaine assiduité près de madame Colonge.

— En quoi cela m'aurait-il pu déplaire ? s'écria discrètement Félicien Régnier.

— Laissez-moi achever. Vous m'avez cru votre rival,

et pendant quarante-huit heures peut-être avez-vous eu raison ; mais aujourd'hui vous n'avez plus rien à craindre de moi ; je quitte la partie et vous y souhaitez tout le succès imaginable.

— Voilà un changement bien prompt, dit le poète, qui regarda son voisin d'un air défiant.

— C'est vrai, reprit celui-ci, mais il est facile de l'expliquer ; je suis l'ami de Colonge, et en y réfléchissant j'ai trouvé qu'aimer sa femme était une action peu loyale.

— Et puis, répliqua Régnier avec un sourire assez moqueur, le petit malheur qui vous est arrivé aujourd'hui entre peut-être aussi pour quelque chose dans votre vertueuse résolution ?

— Vous voyez donc, interrompit brusquement le gros homme, qu'entre vous et moi il n'existe plus aucun sujet de guerre.

— Mais il n'en a jamais existé, je vous jure ; je ne devine pas à quel propos vous vous êtes imaginé que je suis amoureux de madame Colonge.

— A d'autres ! mon cher, je sais à quoi m'en tenir ; je pourrais vous citer certains faits que vous croyez bien cachés, et qui vous prouveraient combien il est inutile de jouer au fin avec moi.

— Quels faits ? demanda Régnier, dont la curiosité se trouva vivement excitée.

— Pour me borner à un seul, nierez-vous que l'autre jour, chez madame de Gabrial, vous ayez très-subitement escamoté le mouchoir de la belle en question ?

— On a pris le mouchoir de madame Colonge ? s'écria le poète, dont les yeux restèrent béants, tandis que d'émotion ses longs cheveux dansaient sur le collet de sa redingote.

— Sérieusement, est-ce que ce n'est pas vous ? demanda monsieur La Berthonie surpris à son tour de l'étonnement de son interlocuteur.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? reprit Régnier d'un air si troublé que le gros homme fut convaincu de son erreur.

— Si vous n'êtes pas le coupable, dit ce dernier après avoir réfléchi un instant, je ne vois qu'un seul homme qui ait pu se permettre cette gentillesse.

— Qui ? demanda le poète d'une voix creuse.

— L'homme que nous quittons et qui en ce moment même s'amuse à nos dépens : monsieur de Livernois.

— Monsieur de Livernois ? quel trait de lumière ! c'est pour cela qu'il m'a fait sortir du salon en me disant que madame de Gabrial voulait me parler.

— Comment avait-il besoin de vous éloigner ? Vous gardiez donc ce mouchoir ?

— Mieux que cela.

— Mieux que cela ?

Régnier hésita un instant, et parut prendre enfin un parti désespéré.

— Puisque vous savez à peu près tout, dit-il, le mystère est inutile. Apprenez qu'au moment où ce malheureux mouchoir a disparu, je venais d'y placer une lettre.

— Ah ! vous faites de ces enfantillages, je vous croyais plus fort que cela. Eh bien ! mon cher, au lieu d'être arrivée à son adresse, votre épître, selon toute apparence, est entre les mains de monsieur de Livernois.

— Il me la rendra, dussé-je la lui arracher l'épée à la main, s'écria le poète en allongeant brusquement le bras, comme si déjà il avait porté une estocade au baron.

— Vous voyez qu'il n'est rien de tel que de s'expliquer, dit monsieur La Berthonie, à qui la colère de son compagnon sembla causer un plaisir sensible ; j'ai moi-même un compte à régler avec monsieur de Livernois. Il me paraît difficile qu'à nous deux nous ne lui donnions pas la correction qu'il mérite.

— Mais il est donc aussi amoureux de madame Colonge ;

— Vous ne vous en êtes pas encore aperçu ? On a raison de peindre l'amour aveugle. Oui, mon cher poète, il est votre rival.

— Notre rival, voulez-vous dire ?

— Vous savez que je me suis rayé de la liste ; je ne compte plus.

— Bien vrai ?

— Parole d'honneur ; et la preuve, c'est que si je puis vous servir, je le ferai sans arrière-pensée. S'il doit arriver malheur à Colonge, j'aime mieux que ce soit de votre fait que de celui de ce fat suranné. Sa conduite est d'une duplicité révoltante. Il est affligeant de voir comment, avec ses protestations amicales, il trompe ce pauvre Colonge qui, dans sa candeur d'artiste, ne voit pas plus loin que

le bout de son nez ; c'est Tartuffe près d'Orgon... ; mais qu'il attache bien son masque ; il ne se doute pas de la petite scène que je lui prépare.

— Il se doute encore moins de la visite qu'il recevra demain matin, dit Félicien Régnier en hochant belliqueusement la tête.

Je veux qu'avant deux jours il soit la fable de tout Paris.

— Ce qu'il y aurait de mieux à faire pour cela, ce serait de lui couper les deux oreilles ; et s'il ne me rend pas ce qu'il a volé, lettre et mouchoir, c'est moi qui me chargerai de l'opération.

Tandis que monsieur La Berthonie et Félicien Régnier, rivaux la veille, maintenant alliés, s'excitaient réciproquement à tirer une vengeance exemplaire de l'homme dont ils croyaient tous deux avoir à se plaindre, celui-ci, tranquillement assis dans la calèche de madame de Gabrial, s'égayait à leurs dépens, ainsi que l'avait deviné le plus fin de ses ennemis. La vicomtesse avait encouragé par ses rires moqueurs les plaisanteries dirigées contre monsieur La Berthonie ; mais elle devint sérieuse dès que le baron eut essayé de prendre le poète chevelu pour but de son persiflage. Monsieur de Livernois qui, sans qu'elle s'en doutât, l'examinait avec une attention pénétrante, s'aperçut à l'instant même de ce changement de physionomie, et il cessa aussitôt de tourner en ridicule Félicien Régnier.

— Tout va bien, se dit-il, elle a mordu à l'hameçon,

et maintenant le poète sera diantrement habile s'il parvient à s'en débarrasser.

Avant de rentrer chez elle, la vicomtesse reconduisit Aurélie qui, en descendant de voiture, jeta sur le baron un regard significatif.

— Il faut que je parle à Colonge, dit celui-ci à haute voix ; pensez-vous, Madame, que je le trouverai à son atelier ?

— Il doit y être, répondit la femme du peintre, qui, après avoir dit adieu à madame de Gabrial, accepta le bras que lui offrait le baron, et monta chez elle avec lui.

En entrant dans le salon, Aurélie, sans prendre le temps de quitter sa pelisse et son chapeau, se tourna brusquement vers monsieur de Livernois et d'une voix altérée par l'émotion que depuis la veille elle s'efforçait de comprimer :

— Les vingt-quatre heures dont vous aviez besoin sont écoulées, lui dit-elle ; parlez Monsieur.

Le baron s'inclina en signe d'obéissance ; puis arrêtant sur la femme jalouse un long regard plein de compassion, il prit la parole en ces termes

VII

JALOUSIE

— Madame, dit le baron, hier, lorsque je vous ai demandé un délai de vingt-quatre heures, j'avais un doute à éclaircir ; ce doute n'existe plus. Ce qui n'était qu'un soupçon s'est changé en une certitude, et cependant, au lieu de cesser, mon embarras n'a fait que s'accroître. La chose dont je dois vous parler est d'une nature si délicate, que je donnerais tout pour que vous me permissiez de garder le silence.

— Parlez, interrompit madame Colonge dont ce préambule redoubla l'anxiété.

— Vous savez si je suis l'ami de votre mari, reprit monsieur de Livernois d'un air pénétré ; en toute occasion vous m'avez vu prendre sa défense, et aujourd'hui encore je ne désespère pas de le justifier.

— Qu'a-t-il donc fait ? s'écria Aurélie , ne voyez-vous pas que vous me tuez ?

— Souffrez que je remplisse le devoir que me prescrit mon amitié pour Colonge. S'il s'agissait d'un homme ordi-

naire, je n'essaierais pas de l'excuser ; mais votre mari est un peintre distingué, un talent supérieur ; il se trouve dans une position exceptionnelle, et pour le juger il faut se mettre à son point de vue. Quelle est la faculté dominante chez les artistes ? l'imagination. Or, l'imagination est de sa nature mobile et vagabonde ; elle ne dort jamais : le repos la tuerait, le bonheur l'ennuie ; elle quittera la condition la plus prospère pour aller courir les grands chemins. Supposez le trésor le plus précieux, la femme la plus accomplie, supposez ce que vous êtes, Madame, vous verrez que ce trésor incomparable, cette femme sans rivale, ne parviendra pas à fixer l'homme qu'emporte au premier vent qui souffle l'imagination, cet irrésistible moteur ! Qu'arrivera-t-il ? Autour de vous rien ne changera ; vous serez toujours aimée, je n'en doute pas ; seulement, ailleurs, dans un monde que fréquentait votre mari avant son mariage, et où vous n'allez jamais, il se trouvera une femme moins belle que vous , mais belle d'une autre manière....

— Une femme ! dit Aurélie d'une voix sourde.

— En elle, poursuit traitreusement le baron, se rencontreront tous les contrastes que peut désirer le caprice. Vos cheveux sont d'un noir d'ébène, elle sera blonde ; vous avez les yeux bruns, les siens seront bleus ; enfin l'exquise pâleur qui distingue votre teint sera remplacée par le frais coloris autrefois à la mode. Entre vous et cette femme, il n'est pas de comparaison possible ; sa beauté n'approche en aucune manière de la vôtre, et cependant il arrivera, tant

est bizarre la nature humaine, que l'imagination ardente d'un artiste désertera le culte de la plus belle pour encenser celle qui l'est moins, mais qui rachète ce désavantage par le charme tout-puissant de la nouveauté.

— Point d'explications , un seul mot , interrompit madame Colonge avec une violence contenue ; de qui parlez-vous ? Quelle est cette femme ?

— Je doute que vous la connaissiez.

— Son nom ?

— Madame de Grafhen, dit le baron en prononçant ces mots à demi-voix, comme pour amortir le coup que devait porter à la femme jalouse une désignation si formelle.

— Madame de Grafhen ! répéta Aurélie dont les yeux lancèrent des éclairs. Oh ! je la connais ; elle est belle, en effet, plus belle que moi. Il l'aime donc ! Vous faites bien de me l'apprendre ; mais cela ne me suffit pas, il me faut des preuves.

— Vous les trouverez dans l'atelier de Colonge.

— Dans l'atelier ?

— Sur le tableau qu'il peint en ce moment.

— Son portrait ! s'écria la jeune femme.

— Oui, madame, répondit monsieur de Livernois d'un air douloureux ; son portrait. Voilà ce que j'aurais voulu vous cacher ; mais à quoi eût servi ma discrétion ? Vous devez voir ce tableau tôt ou tard ; ne vaut-il pas mieux alors vous préparer dès à présent au chagrin qu'il vous fera sans doute éprouver.

— Vous êtes sûr que c'est le portrait de cette femme ?

— Hier j'en ai voulu douter, et je suis allé à l'Opéra tout exprès pour la voir, car je la connais à peine. Elle était dans sa loge ; c'est bien elle, et la ressemblance est merveilleuse. Qu'un artiste peigne la femme dont il est épris, cela se voit tous les jours, poursuit le baron ; mais dans un tableau destiné à la plus grande publicité, afficher ainsi son amour pour une femme mariée, lorsqu'on est marié soi-même, voilà ce qui ne peut être expliqué que par une passion voisine de la démence. Il y a réellement de la folie dans la conduite de Colonge, et c'est ce qui doit vous rendre indulgente ; de sangfroid jamais il ne vous eût fait un pareil outrage.

M. de Livernois épia d'un regard furtif l'effet produit par ses paroles. Le front plissé, les yeux fixes, les lèvres blanchies et frémissantes, Aurélie l'écoutait avec la sombre avidité d'un condamné qui entend lire sa sentence de mort.

— Je vous ai affligée, reprit-il avec une douceur hypocrite ; que n'ai-je pu vous épargner ce chagrin ! Mais vous avez voulu connaître la vérité, et j'ai dû la dire, au risque de vous blesser au cœur.

— Oui, au cœur ? dit la femme du peintre d'une voix morne.

— Allons, Madame, du courage, ne vous laissez pas abattre ainsi. L'égarement de Colonge ne sera que passager, bientôt il reconnaîtra ses torts, et vous le verrez repentant à vos pieds. Votre douleur est légitime, sans

doute ; mais elle ne peut réparer un malheur accompli, et auquel vous deviez vous attendre. Ce langage vous surprend, je le vois. Jeune et belle, réunissant en vous tout ce qui peut séduire et charmer, vous avez peine à comprendre qu'après le bonheur de vous appartenir on puisse désirer quelque chose. Cela est étrange en effet, et je conçois que vous hésitiez à y croire ; mais rappelez-vous ce que je vous ai dit plus d'une fois : les hommes de talent, les artistes surtout, ne doivent pas être jugés d'après les règles ordinaires ; ce sont des étoiles errantes que nulle puissance humaine ne saurait fixer. Promptement blasés sur la félicité présente, il faut à leur inconstante imagination le nouveau, le lointain, l'inconnu. A la place de Colonge, un autre eût borné ses vœux à vous plaire, un autre, loin de trahir votre tendresse, eût cherché à s'en rendre digne par une adoration sans partage, un autre enfin, et je parle ici d'après ce que j'éprouve moi-même, un autre vous eût aimée comme vous méritez de l'être, ardemment, uniquement, éternellement. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'une telle manière de sentir, pleine de dévouement, d'abnégation et d'idolâtrie, ne s'accorde pas avec l'ambition toujours plus ou moins égoïste qui sert de mobile au talent. En dehors de l'existence qu'il partage avec vous et qui devrait être si parfaitement heureuse, Colonge se sent une destinée à remplir, une destinée à lui seul, où il ne pourrait vous admettre sans nuire à son essor. En vous dérobant ainsi une partie de sa vie, tandis que vous lui donnez la vôtre tout entière, il ne fait qu'obéir

aux lois impérieuses de son organisation d'artiste. Vous voyez donc, madame, qu'il y aurait une sorte d'injustice à le juger trop sévèrement, puisque ses torts sont le résultat inévitable de sa position. Chaque arbre ne porte que ses fruits propres ; exiger d'un homme de talent un amour fidèle, ce serait, pour parler comme madame de Gabrial, demander des roses à un laurier.

M. de Livernois continua quelque temps sur ce ton, en incriminant le caractère du peintre sous prétexte de chercher des excuses à son infidélité supposée. Les femmes qui ont des fautes à se reprocher sont assez portées au fatalisme, car il y a une certaine consolation à se dire : c'est le sort qui est coupable et non pas moi ; mais s'agit-il des torts dont elles sont victimes, elles ne veulent plus entendre parler de la prédestination. En écoutant la perfide apologie débitée par le baron, Aurélie, au lieu d'éprouver quelque adoucissement à sa peine, la sentit s'envenimer mortellement, comme l'avait prévu le déloyal séducteur.

— Ainsi donc, se dit-elle, je ne suis rien dans sa vie. Il était impossible qu'il m'aimât toujours ; et avoir possédé son cœur un an peut-être, c'est plus que je n'avais le droit d'espérer. S'il me trahit, ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Sans doute il a conservé quelque affection pour moi, mais je ne parle plus à son imagination, et alors n'est-il pas juste qu'il cherche dans une autre femme l'attrait que je ne sais plus lui offrir ? Voilà ce qu'on me dit pour me consoler !

Avant de semer un champ on le laboure ; ainsi venait de faire le baron. Après avoir déchiré le cœur qu'il voulait ensemençer de son amour, il s'arrêta prudemment.

— Le terrain est bien préparé, pensa-t-il ; c'est assez pour aujourd'hui. Dans quelques jours nous verrons s'il y a lieu à risquer un petit bout de déclaration.

Décidé à ne pas compromettre son succès par l'impatience, il termina l'entretien et prit congé d'Aurélie qui, dans le trouble d'esprit où l'avait jetée ce qu'elle venait d'apprendre, s'aperçut à peine de ce départ. Tout à coup la femme jalouse sortit de sa stupeur.

— C'est impossible, se dit-elle ; je n'y croirai que lorsque je l'aurai vu.

Elle se précipita hors du salon pour monter à l'atelier. Dans l'antichambre elle rencontra son mari qui, en apprenant qu'elle était rentrée, venait de quitter ses pinceaux. Elle fut donc obligée de renoncer à son projet, et dans la soirée plusieurs visites l'empêchèrent de l'exécuter ; mais le lendemain, brisée par les efforts qu'elle avait faits pour conserver un front serein au milieu de ses angoisses, Aurélie envoya chercher le peintre qui, selon son habitude, s'était mis au travail dès le matin.

— Je suis fâchée de te déranger, lui dit-elle de l'air calme et souriant que les femmes, ces sublimes comédiennes, savent garder dans leurs plus cruelles souffrances ; il faut que tu me fasses le plaisir d'ôter cette vilaine blouse, et d'aller chez madame de Gabrial.

— Chez madame de Gabrial ? répéta le peintre surpris.

— Hier, je lui ai promis d'aller la prendre pour courir les magasins; mais je me sens malade; je ne veux pas sortir, et il faut qu'elle en soit prévenue afin qu'elle ne m'attende pas.

— Ecris-lui un mot.

— Elle penserait que c'est une défaite, et elle m'en voudrait; tandis que si tu vas toi-même lui certifier que je suis réellement souffrante, elle te croira; d'ailleurs, tu lui dois dix visites au moins.

— Quelle tantaisie te prend de m'imposer cette corvée? dit le peintre. fort peu satisfait de se voir dérangé pour un pareil motif.

— Une corvée! quand je vous envoie chez une femme aimable! repartit Aurélie en s'efforçant de sourire; montrez plus de galanterie; allez vous habiller tout de suite et partez.

— Puisque tu le veux, j'y vais, dit Colonge d'un ton dolent; pourvu que je ne la trouve pas!

A ces mots, il sortit. La jeune femme, pour s'assurer de son départ, se mit à une fenêtre qui donnait sur la rue; à peine eut-elle vu s'éloigner le cabriolet où il était monté, qu'elle se dirigea d'un pas précipité vers l'atelier. Dans la pièce d'entrée se trouvait le valet de chambre de Colonge, le seul qui parmi les domestiques jouit du privilège de pénétrer dans ce sanctuaire; en ce moment, il essayait, tâche laborieuse, d'introduire quelque régularité dans le tohu-bohu de tableaux, de bustes, de statues, de chevaux, de mannequins et d'armes de toute espèce dont

il était entouré. A la vue de sa maîtresse, il demeura immobile, une pertuisane d'une main et de l'autre une arquebuse.

— Ouvrez cette porte, lui dit Aurélie, en montrant l'entrée de la seconde salle.

Au lieu d'exécuter cet ordre, le domestique regarda la jeune femme d'un air interdit.

— Je voudrais pouvoir obéir à madame, finit-il par dire en balbutiant; mais madame sait bien que monsieur a défendu...

— Ouvrez cette porte, répéta madame Colonge avec un accent impérieux.

Entre deux ordres contradictoires que lui ont donnés ses *maîtres*, un domestique n'hésite pas, pour peu qu'il ait d'intelligence; il obéit à *madame*, sauf à être grondé par *monsieur*; le valet de chambre de l'artiste se conforma prudemment à cette règle politique. Déposant sur un fauteuil la panoplie dont il était chargé, il alla ouvrir la porte du mystérieux sanctuaire, et la referma sans bruit dès qu'Aurélie y eut pénétré.

— Bah! si monsieur rentre, il ne nous mangera pas, se dit-il alors pour se rassurer, et il procéda de plus belle à la séparation des divers éléments dont était composé le chaos de l'atelier.

Au moment de vérifier la réalité de l'accusation portée contre son mari, madame Colonge éprouva une émotion qui la contraignit de s'arrêter. Ses genoux fléchirent et le cœur lui battit avec tant de violence qu'elle y appuya la

main pour essayer de le calmer ; mais bientôt, domptant cette faiblesse, elle marcha droit au tableau d'un pas impétueux. Parmi toutes les figures groupées sur la toile et qui, luttant de coloris, de relief et d'expression, semblaient se disputer son premier regard, elle n'en aperçut qu'une seule. Avec la merveilleuse précision de l'aigle, qui arrache du milieu d'un troupeau l'agneau que d'avance il a marqué pour sa proie, les yeux noirs d'Aurélié s'arrêtèrent dévorants sur la jeune et charmante image de la femme qu'elle croyait sa rivale. Elle reconnut madame de Grafhen et sentit courir par ses veines un frisson qui se fixa au cœur. Eperdue, pétrifiée, pendant un instant elle ne vit plus rien, et près de défaillir elle se retint machinalement au dossier d'un fauteuil. Peu à peu cet étourdissement se dissipa ; la femme jalouse recouvra la faculté de voir et demeura immobile en face du tableau, regardant avec la stupeur du désespoir ces yeux azurés, ces blonds cheveux, ces traits gracieux, tout ce noble et séduisant visage si bien fait pour inspirer l'amour.

Épris de cette tête adorable en raison des difficultés qu'il avait surmontées en la peignant, Colonge y avait prodigué toutes les ressources de son pinceau ; il en avait traité les moindres détails avec un soin minutieux et une prédilection passionnée. A ses yeux, c'était le diamant de son tableau, et il avait passé des journées entières à polir une à une les facettes de ce diamant. Dans ces rares moments où il croyait en lui-même, dans ces heures dorées par l'espérance où, laissant parler le secret orgueil de son

âme, il conversait tout bas avec l'avenir; bien des fois il s'était dit que cette tête seule suffirait pour l'immortaliser, et d'avance il savourait cette immortalité.

Colonge avait compté sans la jalousie.

Par un mouvement comparable au bond d'un léopard, Aurélie tout à coup s'élança vers la table où se trouvait la palette de l'artiste, prit au hasard un pinceau et en un instant fit disparaître sous une couche de noir d'ivoire le portrait de madame de Grafhen.

— Qu'il vienne maintenant ! dit-elle en contemplant avec une joie sauvage l'œuvre de vandalisme selon l'art, de vengeance selon l'amour, que sa main venait d'accomplir.

Au moment où Aurélie jetait ce défi à son mari, la voix de ce dernier se fit entendre subitement dans la première salle.

— C'est lui, se dit-elle avec un mélange de trouble, d'indignation et de fureur.

Avant que le peintre eût ouvert la porte, madame Colonge, par un mouvement instinctif plutôt que raisonné, se cacha derrière un rideau qui masquait le fond de l'atelier.

VIII

TÊTE-A-TÊTE CONJUGAL

En revenant de chez madame de Gabrial, Colonge était entré dans l'appartement d'Aurélié pour lui rendre compte de la mission dont elle l'avait chargé. Ne l'ayant pas trouvée, il pensa qu'elle était sortie, et ce fut en pesant tout bas contre les caprices des femmes, presque au même instant malades et guéries, qu'il reprit le chemin de son atelier. Selon son habitude il traversa la première salle sans s'y arrêter, referma soigneusement la porte de la seconde pièce, et se vint mettre en face de son tableau, qu'après une heure d'absence il avait hâte de revoir. Le masque horrible appliqué sur la tête de la belle Allemande le fit reculer de deux pas. L'artiste se crut le jouet de quelque hallucination diabolique, et doutant du témoignage de ses yeux, il demeura un instant hors de lui-même, dans l'attitude d'un homme pétrifié.

— Louis ! s'écria-t-il enfin d'une voix tonnante, sans se rappeler qu'il venait de s'enfermer.

Au lieu de répondre à l'appel de son maître, le valet de

chambre sortit furtivement de l'atelier et descendit l'escalier d'un pas leste.

— Je savais bien que monsieur se fâcherait, pensa-t-il ; mais puisque madame est encore là, qu'ils s'arrangent.

Les mœurs débonnaires de notre siècle ne comportent plus les haines vivaces et les ardentes jalousies qui, aux temps poétiques de la Renaissance, animaient les artistes et souvent leur faisaient quitter le pinceau ou le burin pour l'épée. Aujourd'hui, entre rivaux de renommée, il se verse plus d'encre que de sang. On se critique beaucoup, mais on se bat peu, et les procédés discourtois ou féroces, dont usaient parfois à l'égard de leurs émules les plus grands maîtres, révolteraient leurs successeurs, moins habiles, mais mieux élevés. Si jusqu'alors Colonge avait trouvé peu de bienveillance chez ses confrères, jamais du moins il n'avait dû supposer qu'il eût parmi eux un ennemi secret, envieux de son talent et capable de satisfaire à tout prix cette haine méprisable. En ce moment, pour la première fois, l'idée d'un rival inconnu lui vint à l'esprit.

— Un peintre seul a pu commettre cette infamie, se dit-il en examinant avec une sombre indignation le désastre de son tableau. Comme il a su trouver la place du cœur et rendre son coup mortel ! Ma belle jeune femme, ma divine blonde, à qui, pour être un ange, il ne manquait que des ailes, mutilée, souillée, décapitée par ce bandit. Oh ! je le découvrirai, se cachât-il au fond de la terre ! et malheur à lui ! car je le tuerai, le misérable !

— Tuez-le donc ! s'écria Aurélie, qui, sortant impétueusement de la place où elle s'était cachée, parut soudain en face de l'artiste.

A la vue de sa femme, dont les yeux, l'attitude et la voix respiraient cette sublime fureur qui n'appartient qu'à la jalousie, Colonge resta stupéfait.

— Aurélie, dit-il enfin, tu étais là ? Et c'est toi...

— C'est moi ! interrompit-elle en le foudroyant du regard.

— Que t'a fait mon pauvre tableau pour que tu le traites ainsi ? Sais-tu que tu viens de détruire l'ouvrage d'une semaine entière ?

— Ecoutez, dit Aurélie, qui lui imposa silence par un geste impérieux ; vous me voyez pour la dernière fois, car, en sortant d'ici, je vais me retirer chez mon père. Quand je serai partie, vous serez libre de peindre votre divine blonde ; mais jusque-là je ne souffrirai pas une pareille insulte. Il aurait dû vous suffire de me tromper ; l'outrage est de trop.

— Te tromper ! t'outrager ! Que veux-tu dire ?

Madame Colonge laissa tomber sur son mari un regard glacial.

— Je vous hais, lui dit-elle ; ne me forcez pas de vous mépriser. A quoi bon de la fausseté ? Ne connais-je pas madame de Grafhen ?

— Tu es jalouse ! s'écria le peintre, en ce moment presque consolé de la catastrophe qu'avait subie son ouvrage ; quelle folie ! Parce qu'une des figures de mon ta-

bleau ressemble à madame de Grafhen, te voilà jalouse d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, que j'ai à peine vue !

— Vous mentez ! dit Aurélie avec emportement ; vous aimez cette femme, je le sais. Vous ne lui avez jamais parlé, dites-vous ? Quelle dérision ! Peut-être aussi m'allez-vous dire que vous avez peint son portrait sans savoir ce que vous faisiez ?

— Je dirai la vérité ; car j'ai cru faire une chose fort ordinaire, et il paraît que j'ai commis un crime.

— Est-ce chez elle ou ici qu'elle a posé ? demanda d'une voix sourde la femme jalouse.

— Nulle part, je te jure ; mais à quoi penses-tu ? J'avais besoin d'une tête de femme blonde ; celle de madame de Grafhen m'a paru convenir à mon sujet, et je m'en suis emparé de mon droit de peindre, comme j'aurais pu faire d'une tête d'enfant ou de vieillard. Si j'ai eu tort, du moins est-ce sans mauvaise intention.

— Ainsi, dit Aurélie d'un air incrédule, c'est sans le consentement de madame de Grafhen que vous avez fait son portrait ?

— Oui ; peut-être ai-je été indiscret ; mais, en ce cas, ce serait à elle de se plaindre bien plus qu'à toi.

— Et vous avez copié sa figure sans qu'elle s'en doutât, sans qu'elle vous servît de modèle ?

— Oui.

— Jamais je ne croirai cela, reprit madame Colonge ; lorsque vous avez fait mon portrait, il vous a fallu quinze

longues séances, et encore prétendiez-vous que c'était trop peu.

— C'est que c'était ton portrait, répondit l'artiste en souriant; nous n'étions pas mariés alors, je n'avais pas le droit de te voir tous les jours; comment aurais-je pu jamais trouver assez longues et assez nombreuses ces séances qui me rapprochaient de toi?

Quoique la jalousie soit à peu près aveugle et sourde, Aurélie fut frappée de la manière calme et tendre avec laquelle son mari essayait de se justifier.

— Vous ne me ferez pas croire qu'on puisse peindre ainsi de mémoire, reprit-elle après un court silence.

— Il est très-vrai cependant que beaucoup de peintres jouissent de cette faculté; voués à l'étude de la nature, ils conservent dans leur esprit l'image des objets extérieurs plus nettement et plus longtemps que ne font les autres hommes.

— L'image des jolies femmes surtout, à ce qu'il paraît?

— Si tu doutes de ce que je te dis, répondit Colonge avec un sourire plein de finesse, il m'est facile de te convaincre.

Le peintre tailla un crayon, chercha une page blanche dans un de ses albums et s'assit à une petite table où il resta quelque temps accoudé, le front dans les mains.

— Que voulez-vous faire? lui demanda la jeune femme, dont ces préliminaires éveillèrent la curiosité.

— Ton portrait, sans te voir; n'est-ce pas là le sujet de notre discussion.

Au lieu de répondre, Aurélie se plaça derrière son mari.

— Bien, dit celui-ci en riant ; de la sorte tu seras sûre que je ne triche pas ; il est impossible de m'exprimer en moins de mots le peu de confiance que t'inspire ma loyauté.

Le peintre commença aussitôt la tâche difficile qu'il s'était imposée. D'un crayon hardi mais léger, il indiqua d'abord le pur ovale qui caractérisait la figure d'Aurélie, et arrondit autour du front le gracieux bandeau, coiffure habituelle de la jeune femme. Il anima ensuite ce charmant visage et en fit éclore une à une toutes les fleurs. Quelquefois il interrompait le trait commencé, et demeurait les yeux fermés à demi, contemplant au fond de son âme, comme en un miroir invisible, le détail rebelle qui semblait vouloir lui échapper. Mais alors son hésitation était courte ; bientôt la ligne fugitive, l'expression presque insaisissable, retrouvées dans son esprit ou plutôt dans son cœur, se trouvaient fixées sur le papier. L'esquisse achevée, Colonge en reprit chaque trait, chaque contour avec un soin caressant. Déjà la ressemblance du portrait était incontestable ; il lui donna la vie et mit toute grâce en son lieu : la pensée au front, l'éclair dans les yeux, aux lèvres le sourire, partout la jeunesse et la beauté.

— Comment le trouves-tu ? dit-il doucement en tournant la tête.

Depuis un instant, Aurélie s'était rapprochée par une attraction involontaire ; penchée derrière son mari, elle

regardait par-dessus son épaule et cherchait sans le trouver un sujet de critique. En sentant sa joue effleurée par les cheveux du peintre, elle se redressa brusquement.

— Vous aviez raison, dit-elle d'une voix brève ; je ne douterai plus de votre talent. Ainsi donc, pour peu qu'un visage vous plaise, il dépend de vous d'en garder le souvenir, et vous avez dans la tête toutes les femmes qui ont attiré votre attention ?

— Les laides aussi bien que les belles, répondit Colonge en cherchant à conjurer l'orage qui grondait encore dans les yeux d'Aurélie.

— Les laides ! Est-ce que vous les regardez ?

— Un peintre regarde tout et se rappelle tout. Veux-tu que je te fasse le portrait d'une femme laide ?

— Comme vous voudrez, dit madame Colonge avec une indifférence affectée.

Le peintre reprit son crayon, se recueillit un instant et dessina rapidement un croquis qu'il passa ensuite à sa femme.

— Madame de Gabrial, dit celle-ci en souriant en dépit d'elle-même ; si elle savait comme vous la traitez !

— Tu vois donc bien, répartit Colonge, que la mémoire n'est pas de l'amour ; mais peut-être vas-tu croire aussi que je suis épris de madame de Gabrial ?

— Me jurez-vous sur votre honneur que vous ne l'êtes pas de cette autre femme ? demanda Aurélie, en accompagnant ces paroles d'un regard perçant.

— Sur mon honneur et sur mon amour, répondit l'ar-

tiste, qui lui prit la main malgré elle et la pressa sur ses lèvres.

— Si je vous pardonne le mal que vous m'avez fait, me remettrez-vous à une pareille épreuve ?

— Jamais ! dit Colonge en regardant son tableau à la dérobée ; il m'en coûte trop cher pour que je sois tenté de recommencer.

Aurélié étendit la main vers la toile.

— Parmi ces autres têtes de femmes, dit-elle en fronçant les sourcils, y a-t-il encore des portraits ?

— Pas un seul, je t'en fais le serment ! s'écria l'artiste, effrayé de ces paroles qui menaçaient son œuvre de nouveaux désastres.

— Il y en a de bien belles, cependant ? reprit-elle d'un air de défiance.

— Elles sont toutes d'imagination ; j'espère que tu n'es pas jalouse de celles-là ?

— Ce sont des femmes.

— Des femmes de toile, dit le peintre en riant.

— Oh ! vous ne comprenez pas cela ; vous n'êtes pas jaloux.

— En es-tu sûr ?

— Vous avez trop de choses dans l'esprit, continua-t-elle avec un accent d'ironie ; un homme de talent est au-dessus de ces faiblesses. Lorsqu'on peint pour la postérité, comment trouver une seule minute pour la jalousie ?

Colonge sourit mélancoliquement en se rappelant les longues heures d'amertume et d'angoisses que lui avait

causées le sentiment dont sa femme le proclamait incapable.

— Maintenant il faut réparer ta folie, dit-il, en changeant de conversation ; ce sera la cinquième fois que j'aurai recommencé cette figure.

— N'allez-vous pas encore chercher une femme dans votre tête ? demanda Aurélie d'un ton grondeur.

— Où veux-tu que je la cherche ? Ne m'as-tu pas défendu de faire un portrait ?

— Je ne vous ai pas défendu de faire le mien...

— Le tien ? dans ce tableau ?

— Pourquoi pas ? me trouvez-vous trop laide ?

— Tu n'y penses pas ?

— J'y pense si bien que je l'exige positivement, dit Aurélie, irritée par la contradiction.

— Mais cela n'est pas convenable.

— L'était-il davantage de peindre madame de Grafhen ?

— Mais...

— Mais, je le veux. Il me semble que vous me devez bien cette satisfaction pour le chagrin que j'ai éprouvé. En un mot, choisissez : ma tête ou point d'autre.

— Point de tête ! dit Colonge en regardant sa femme d'un air interdit.

Aurélie s'assit résolument en face de la fenêtre.

— Puisque me voici, dit-elle, je vais vous donner une séance tout de suite ; commençons. Suis-je bien ainsi ?

L'artiste comprit qu'il serait inutile de discuter plus longtemps avec une femme en proie depuis plusieurs jours

à la fièvre ardente de la jalousie. Craignant de l'exaspérer s'il la contrariait, il prit sa palette, monta sur un marchepied posé devant le tableau et feignit de se mettre à l'ouvrage. Il contempla quelque temps avec un regret paternel la place où avait existé son chef-d'œuvre.

— Je ne demandais pas à Aurélie cette preuve d'attachement, se dit-il en essayant de se consoler ; mais pourvu qu'elle m'aime, qu'importe le reste !

A force de chercher le moyen de remédier à un malheur qu'il avait cru d'abord irréparable, Colonge fut frappé d'une inspiration soudaine. Il se rappela Timanthe désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon, et remplaçant par un voile la figure qu'il trouvait au-dessus de son art.

— Pourquoi n'imiterais-je pas cet exemple ? pensa le peintre ; quand une difficulté est insurmontable il faut la tourner. En allongeant habilement la draperie de ce vieillard, j'arrive au même résultat que Timanthe. Ce n'est qu'une tête de moins ; elle était belle, il est vrai ! Mais le corps reste, et il a aussi sa valeur. Mes ennemis diront que j'ai reculé devant mon œuvre ; ils m'accuseront d'impuissance : les stupides ! ils ne savent pas ce que c'est qu'une femme jalouse, une femme qu'on aime !

Lorsqu'on n'a qu'un parti à prendre, le mieux est de s'y résoudre sans hésitation. Colonge pratiqua cette maxime en exécutant à l'instant même le changement dont il venait de concevoir l'idée. Au bout d'une demi-heure, Aurélie, que son mari regardait de temps en temps, comme

s'il avait réellement copié ses traits, se trouva fatiguée de l'immobilité scrupuleuse qu'elle s'était prescrite; tout d'un coup elle se leva.

— Voyons! dit-elle, en regardant le tableau.

Au lieu de l'ébauche de sa figure, elle aperçut un pan de manteau bleu sombre qui faisait ressortir la blanche carnation du corps admirable dont il cachait la tête à l'exception des cheveux et du front.

— C'est ainsi que vous faites mon portrait? dit-elle en se tournant vers son mari d'un air de courroux.

— Ton portrait! répéta Colonge, qui s'assit à la place qu'elle venait de quitter, et par un subit enlacement l'attira sur ses genoux; ton portrait, dis-tu? que je livre à cette foule imbécile qui, pendant trois mois, va se relayer dans les galeries du Louvre, tes traits, ta figure, ta beauté! j'aimerais mieux ne jamais toucher un pinceau, j'aimerais mieux me couper la main. N'est-ce pas trop déjà du public de ces salons que tu aimes et que je hais? Tu ne me crois pas jaloux? enfant!

Aurélié, qui d'abord avait résisté à la vive étreinte de son mari, à ces derniers mots, s'appuya contre son épaule.

— Jaloux, toi! lui dit-elle avec un mélange de moquerie et de tristesse, tu sais que cela ne me déplairait pas, et voilà pourquoi tu le dis; mais ne crois pas m'abuser. Quand on est jaloux, on s'inquiète, on s'alarme, on se crée mille chimères; on a peur de tout; et toi, tu es toujours si calme! Depuis que nous sommes mariés, t'est-il arrivé une seule fois d'observer les personnes qui

semblaient prendre plaisir à causer avec moi ? Cela t'intéresse si peu que moi-même je ne t'en ai jamais parlé.

— Peut-être était-ce inutile, répondit Colonge finement.

— Tu voudrais me faire croire que tu me surveilles sans que je m'en aperçoive ; écoute : veux-tu tenir un pari ? Depuis le commencement de cet hiver seulement, plus d'une fois on a essayé de me faire comprendre qu'on me trouvait belle, spirituelle, séduisante, tout ce qui se dit en pareil cas ; j'ai fait ce qu'on appelle des conquêtes, tandis que tu jouais au whist. Eh bien ! homme jaloux, gageons que tu ne m'en cites pas une seule !

— Pas une seule, mais toutes.

Aurélie se leva d'un bond et regarda son mari pour voir s'il parlait sérieusement.

— Je t'aimerais trop, lui dit-elle : mais tu te moques de moi.

Colonge à son tour se leva, lui prit la main, et, la menant en face du tableau :

— Un artiste peut-il se voir traité d'une manière plus humiliante ? dit-il en souriant. Ceci me prouve qu'à part la tête malencontreuse de madame Grafhen, tu n'as pas daigné accorder la moindre attention à mon ouvrage : il t'offrirait cependant de l'intérêt si tu voulais bien le regarder ; peut-être même, en l'examinant en détail, ne voudrais-tu plus tenir ton pari.

Aurélie parcourut la toile des yeux avec une curiosité qui se changea en un étonnement indicible à mesure

qu'elle reconnut, malgré le harnais teutonique et l'expression ridicule dont le peintre les avait gratifiés, M. de Mariendof, don Antonio de Puentes y Cabra, Roquaincourt, La Berthonie, Félicien Régnier, et le reste; en un mot, l'escadron au grand complet de ses adorateurs passés et présents. Quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher, elle rougit en faisant ce dénombrement, et baissa la tête avec confusion.

— Qui a perdu ? lui demanda Colonge, qui jouissait malicieusement de cet embarras.

— Tu me fais peur, répondit-elle tout bas, sans le regarder.

— Tant mieux, dit-il gaiement; si tu as peur de moi, tu respecteras mes tableaux.

— Mais tu es donc sorcier, reprit-elle avec une inquiétude visible.

— N'est-ce pas ce qu'un mari a de mieux à faire ?

— Ainsi tu voyais tout ?

— Sans rien regarder ; là est le mérite.

— Ne ris pas ; tout cela me paraît si étrange que je suis tout émue. Quel homme terrible es-tu donc ? Comment as-tu fait pour m'observer ainsi sans que je me sois jamais doutée de rien ?

— Ceci, madame, est mon secret, répondit le peintre en affectant une ironique gravité ; qu'il vous suffise de savoir que je vois tout, que je sais tout ; que pas une de vos démarches ne m'échappe, que je lis dans vos pensées mêmes, et que si vous me trompiez....

— Tu me tuerais? interrompit avec fougue Aurélie.

Colonge la contempla un instant d'un regard sérieux et passionné.

— Je te tuerais! dit-il lentement.

— Alors je t'aime! s'écria la jeune femme en lui jetant le bras autour du cou.

Un bruit de pas dans la première pièce, et bientôt après plusieurs coups frappés contre la porte interrompirent assez mal à propos le tête-à-tête des deux époux.

— C'est moi, dit presque au même instant la voix de M. de Livernois; je sais que vous êtes là, Colonge; ouvrez donc, j'ai des choses amusantes à vous raconter.

IX

PARTIE ET REVANCHE

En ce moment le peintre se souciait fort peu de recevoir son déloyal confident, et il fit signe à sa femme de garder le silence ; mais celle-ci, par un reste de défiance, éprouva soudain un irrésistible désir d'entendre ce que le baron voulait dire à son mari.

— Ouvre-lui, dit-elle tout bas ; je vais me remettre où j'étais quand tu es entré. Surtout, si tu veux que je n'aie plus aucun soupçon, qu'il ne sache pas que je suis là.

Tandis qu'elle se cachait sans bruit derrière le rideau, Colonge éprouva un moment d'hésitation, mais il finit par se décider à ouvrir la porte.

— La Bastille était moins bien fermée ! dit M. de Livernois, qui entra d'un air de bonne humeur.

Après avoir serré la main du peintre, le baron s'approcha du tableau et regarda un instant d'un œil hagard la place où n'était plus le portrait de la belle Allemande.

— Ai-je la berlue ? s'écria-t-il tout effaré ; que diantre avez-vous fait de madame de Grafhen ?

— Un pan de manteau, comme vous voyez, répondit l'artiste.

— Quel diabolique caprice ! Une si admirable tête ! un vrai chef-d'œuvre ! Vous êtes donc fou !

En parlant ainsi le baron se disait tout bas :

— Que va croire Aurélie ? Elle pensera que j'ai voulu m'amuser à ses dépens, et j'en aurai pour une semaine avant de rentrer en grâce. Peste du barbouilleur !

Après avoir déploré en lui-même ce contre-temps inattendu qui mettait en pièces un plan de calomnie si savamment élaboré, M. de Livernois pensa qu'un filet n'est pas perdu pour une maille rompue, et faisant bonne mine à mauvais jeu, il prit un siège, tandis que Colonge s'armait de sa palette et de ses pinceaux.

— Eh bien ! dit celui-ci en se remettant à peindre, quelles sont ces choses amusantes que vous voulez me raconter ?

— Ne les devinez-vous pas ? répondit le baron, qui s'efforça de rappeler sa gaieté ; de quoi peut-il être question, si ce n'est de la très-lamentable déconfiture de messire La Berthonie et de messire Félicien Régnier.

— Ah ! ah ! fit Colonge en jetant un regard vers le lieu où se tenait cachée Aurélie. Où en sont-ils tous deux ?

— Ils ne sont plus ni l'un ni l'autre ; voilà où ils en sont.

— Vous n'avez jamais voulu me donner votre recette pour faire passer ainsi un homme bien portant de vie à

trépas ; soyez moins mystérieux aujourd'hui ; voyons, nous sommes seuls, et je ne vous trahirai pas.

— Mon cher ami, répondit le baron avec une sorte de fatuité doctorale, puisque vous y tenez, je vais vous enseigner ma méthode ; elle est des plus simples. Voici, en deux mots, la loi et les prophètes : Achille était invulnérable partout, le talon excepté ; or, tout l'homme, prenez le plus fort, a dans sa position, son caractère, son esprit ou sa personne, un point qui est pour lui ce qu'était le talon pour Achille ; c'est là qu'il faut frapper.

— Pour continuer votre comparaison, dit le peintre, chez La Berthonie, quel est le talon ?

— Son ventre. Il a de l'esprit, il est habile, il est rusé ; mais il est obèse et maladroit de sa personne ; c'est sur ce terrain que je l'ai attaqué,

— Comment cela ?

— Déjà, en se mettant à danser, comme un tonneau qu'il est, il avait fait une école et compromis ses succès de conversation ; je n'ai eu d'autre peine que celle de le pousser jusqu'au bout de cette voie calamiteuse où l'attendait le casse-cou suivant. Hier j'avais monté tout exprès Griselda, qui, comme vous savez, pour gambader et faire des siennes n'a pas besoin de poivre-long. La Berthonie, de son côté, se prélassait dans la calèche de madame de Gabriel, et je suppose, selon son habitude, débitait de fort jolies choses à madame Colonge assise en face de lui. Au moment d'arriver à Berny, je me plains d'être fatigué, moi qui ne le suis jamais, et je prie le gros homme de

prendre mon cheval et de me céder sa place. Il accepte naïvement ; ici commence le drame. L'échange à peine opéré, mon groom, qui a le mot, pique des deux et se lance à travers champs en feignant d'être emporté par sa monture. Naturellement Griselda, qui n'aime pas à rester en arrière, suit son compagnon, et alors..., alors, mon cher, pour rendre une pareille scène, il me faudrait votre pinceau. Figurez-vous l'infortuné La Berthonie roulant sur sa selle comme se balancé un poussah, tantôt sur le garot, tantôt sur la croupe, l'œil hagard, le teint livide, les cheveux en comète ; voilà mon écuyer qui de désespoir quitte la bride pour la crinière ; il perd les étriers, il perd ma cravache, il perd son chapeau, il perd la tête, et pour conclusion, il finit par se perdre lui-même au fond d'un fossé des plus moelleux, grâce à la boue dont il est rempli, et vers lequel mon domestique avait eu l'attention de le conduire.

— Mais à ce jeu vous risquiez de lui faire rompre les os ! dit Colonge, qui n'avait pu s'empêcher de rire pendant ce récit.

— Parbleu, je risquais bien plus ! Il pouvait estropier Griselda, qui n'est pas habituée à porter des montagnes.

Les deux hommes rirent de nouveau ; et en se rappelant la scène burlesque dont elle avait été le témoin la veille, Aurélie fut obligée de se contraindre pour n'en pas faire autant.

— Après un pareil exercice de voltige, poursuit le baron, un homme, eût-il l'esprit de Voltaire, devient for-

cément un être ridicule; et vous savez si les femmes pardonnent le ridicule. Le gros La Berthonie nageant en pleine bourbe dans un fossé est une proie que la coquette la plus dépourvue rejetterait de son filet; à plus forte raison une femme vertueuse. Il n'y a plus à s'en occuper.
Vixit.

Quoique le sens de ces paroles demeurât obscur pour Aurélie, elle continua de prêter à la conversation l'attention la plus vive.

— Et notre second Achille, M. Félicien Régnier, demanda Colonge, a-t-il aussi son point vulnérable?

— Talon de la tête aux pieds, répondit M. de Livernois, avec une moquerie méprisante; manque d'usage, présomption, gaucherie, vanité, sensiblerie; pour frapper, je n'avais que l'embarras du choix. Afin de m'épargner des frais d'imagination, je lui ai passé tout bonnement au cou le premier lacet venu.

— Quel lacet?

— Madame de Gabrial.

— Madame de Gabrial! répéta le peintre d'un air surpris, tandis que derrière le rideau sa femme tendait l'oreille pour mieux entendre.

— Oui, madame de Gabrial! reprit le baron en riant; et je vous réponds que ce lacet-là fera diantrement bien son office. Vous connaissez l'excellente vicomtesse; vous n'ignorez pas à quel point, nonobstant ses quarante-cinq printemps, son rouge et son tour de cheveux, elle conserve un cœur jeune et inflammable?

— Eh bien !

— Eh bien ! je me suis conduit à son égard en ami. J'ai pensé qu'avant de se vouer définitivement aux vertus rigides des femmes d'un âge mûr une dernière éducation à faire ne lui serait pas trop désagréable ; et je lui ai confié celle du petit Régnier, qui a grand besoin d'aller à l'école. De la sorte, je rends service à tout le monde.

— Expliquez-vous !

— En deux mots. Vous savez que madame de Gabrial se nomme aussi Aurélie.

— Je l'ignorais ; mais où cela mène-t-il ?

— Quoi ! vous ne devinez pas ?

— En aucune manière.

— Après ce que je vous ai dit de l'ardente sensibilité de la vicomtesse ? décidément la peinture vous brouille l'intelligence ; eh bien ! mon cher, puisqu'il faut tout vous expliquer, apprenez que, pour enchevêtrer ces deux âmes si bien faites pour se comprendre, je n'ai eu qu'à passer le billet que vous savez d'un mouchoir dans un autre.

— C'est donc madame de Gabrial qui l'a reçu ? dit Colonge en partant d'un éclat de rire.

— A cœur ouvert, vous pouvez m'en croire. Il est si consolant pour une beauté qui s'effeuille de se voir l'objet d'une passion volcanique ! Aussi la vicomtesse, depuis deux jours, se recueille-t-elle dans son bonheur ; elle a dix ans de moins, elle grasseye, elle soupire ; elle ne rêve plus que poésie, soleil couchant, chute des feuilles, brise du soir, clair de lune, accord des âmes ; elle qui l'an der-

nier distinguait particulièrement Maulespard, du 2^e carabiniers, un drôle de poète !

— Régnier est-il au fait ?

— Pas le moins du monde, et c'est ce qui rend la chose plus amusante. Hier, en face de l'Aurélié de quarante-cinq ans, qui faisait feu sur lui de bâbord et de tribord, il était ravissant d'ébahissement, de pudeur et de bêtise.

— Mais il découvrira la mystification, et se soustraira bien vite à la bienveillance de madame de Gabrial.

— Parbleu ! je l'en défie ; on n'échappe pas à la bienveillance de madame de Gabrial. Quand elle est en humeur de philanthropie,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

Régnier aura beau s'en défendre, elle fera son bonheur ; elle sera sa Béatrix.

A l'idée de madame de Gabrial métamorphosée en Béatrix et devenant l'ange inspirateur du jeune poète chevelu, Colonge fut saisi d'un accès d'hilarité que partagea le baron et qui faillit être contagieux pour Aurélié.

En ce moment, on frappa rudement à la porte.

Colonge ne put se dispenser de répondre, mais auparavant il tira sur sa toile un rideau destiné à la soustraire, en pareil cas, aux regards indiscrets. La porte ouverte, le peintre, qui avait repris son sérieux, eut peine à le conserver en apercevant le gros écuyer dont le baron venait de raconter la burlesque mésaventure.

— C'est vous, La Berthonie ! lui dit-il en le laissant en-

trer ; je suis bien aise de vous voir ; je craignais que votre accident d'hier ne vous forçât de garder la chambre.

— M. de Livernois vous a raconté son aimable espièglerie, répondit M. La Berthonie d'un ton dégagé ; voilà sans doute la cause des éclats de rire que j'entendais depuis l'escalier ?

— Qu'appellez-vous mon espièglerie ? demanda le baron.

Les deux rivaux s'examinèrent un instant, comme font des athlètes près d'engager une lutte. Dans les yeux de l'un brillait ironiquement le souvenir de son triomphe de la veille ; dans ceux de l'autre se lisait l'espoir d'une prompte revanche.

— Je veux parler, reprit M. La Berthonie, du guet-apens que vous m'avez tendu hier en me faisant monter un cheval vicieux ; c'est là un tour sanglant dont je suis décidé à tirer vengeance, et vous saurez que je viens ici tout exprès pour cela.

A cette déclaration de guerre articulée d'une voix incisive et accompagnée d'un ferme regard, le baron devint sérieux et par contre-coup le peintre.

— Eh bien ! nous ne rions plus ? reprit le gros homme en les regardant alternativement ; vous m'allez faire croire que je suis un trouble-fête. Vous étiez si gais tout à l'heure.

— Nous le sommes toujours, dit Colonge, qui de son côté examinait à la dérobée la physionomie de ses deux amis.

— En ce cas, rions, répliqua M. La Berthonie en

s'étendant avec aisance dans un fauteuil à la Voltaire.

— Rions, répondit le peintre ; mais encore faut-il savoir de quoi.

— Vous voulez dire de qui ?

— De qui, si vous aimez mieux.

— De tout le monde, c'est le moyen de n'offenser personne ; et pour vous prouver combien je suis bon prince, si vous voulez, nous commencerons par moi.

— A condition que nous aurons notre tour, dit Colonge d'un air de bonhomie.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprit le gros homme en ricanant ; soyez tranquille, vous ne perdrez rien pour attendre. Mais venons à ce qui me regarde. Savez-vous à quel saint je me compare depuis hier ?

— Vous vous comparez à un saint ! s'écria le peintre ; voilà de la modestie.

— Modestie ou non, vous allez être forcés de convenir qu'il y a une ressemblance frappante entre saint Paul et moi.

— C'est vrai, dit le baron d'un ton mordant ; saint Paul était petit et gros.

— Comme sont la plupart des hommes d'esprit, reprit M. La Berthonie, sans paraître ému de ce sarcasme ; mais il ne s'agit pas de cette ressemblance-là. Vous savez que la conversion du saint Apôtre date d'une chute de cheval qu'il fit en allant à Damas ; eh bien ! hier, pareil coup de la grâce m'a frappé au moment où la jument de M. de Livernois a jugé à propos de se débarrasser

de mon individu. J'aurais peine à vous expliquer ce qui s'est passé en moi, lorsqu'en me relevant, les membres à moitié rompus et les habits souillés de boue, j'ai entendu les éclats de rire soulevés par ce ridicule accident, il m'a semblé que le ciel m'envoyait cette humiliation pour me punir de mes fautes et m'avertir en même temps de mieux vivre désormais. Presque aussi grand pécheur que saint Paul, j'ai résolu d'imiter son repentir. Donc, à partir d'aujourd'hui je fais pénitence, et pour commencer, je viens, mon cher Colonge, vous avouer, avec une contrition profonde, les torts dont je me suis rendu coupable envers vous.

Tandis que M. La Berthonie parlait ainsi d'un air de componction, le baron, qui l'examinait en dessous, éprouvait une vague inquiétude.

— Quel coup de Jarnac me va-t-il porter ? se disait-il en s'efforçant de conserver une physionomie insouciant.

— Ma confession vous paraîtra sans doute étrange, reprit le gros homme d'une voix papelarde ; rarement les maris ont l'occasion d'en entendre de semblables ; peut-être même excitera-t-elle votre indignation ; mais j'espère que la franchise de mon aveu et la sincérité de mes remords vous ramèneront à l'indulgence. Sachez donc, mon cher Colonge, que, sans respect pour la sainte amitié qui nous unit, j'ai été sur le point de vous offenser grièvement, en pensée du moins. L'esprit est prompt, mais la chair est faible, dit l'Écriture ; et de plus, madame Colonge est si jolie !

Le peintre lança un regard furtif vers le rideau derrière lequel se tenait Aurélie, plus attentive que jamais.

— Qu'a de commun ma femme avec votre confession ? demanda-t-il ensuite, tandis que le baron, de plus en plus soucieux, semblait exclusivement occupé de la confection d'un cigarete.

— Hélas ! mon bon ami, poursuivit M. La Berthonie en poussant un soupir, votre femme, c'est ma confession même ; car sans elle qu'aurais-je à me reprocher ? En deux mots voici mon crime : Pendant quinze jours environ, j'ai oublié que l'épouse d'un ami est un être sacré ; et succombant à une tentation diabolique, j'ai accueilli dans mon cœur une passion coupable que je déplore amèrement aujourd'hui ; enfin, pour appeler la chose par son nom, j'ai été amoureux de madame Colonge.

— En vérité, dit le mari d'Aurélie du ton le plus calme.

— Il savait tout, pensa M. La Berthonie en voyant que le peintre ne manifestait aucun étonnement ; qui a pu me dénoncer, sinon ce vieux forban de Livernois ? Cette trahison légitime toutes les représailles imaginables.

— Ma confession est achevée, reprit-il à haute voix ; je vous le répète, je reconnais mes torts, et j'en éprouve un regret sincère. J'espère donc vous trouver clément et magnanime. Vous pouvez vous montrer tel, d'autant mieux que je pars ces jours-ci pour l'Italie ; c'est vous dire que je ne conserve aucune arrière-pensée qui doive vous inspirer de la défiance.

— Qu'en dites-vous, baron? demanda le peintre avec un sourire de persiflage; faut-il lui pardonner?

— A tout péché miséricorde! répondit M. de Livernois en jetant à son ancien rival un regard qui semblait dire: Vous voyez que je parle en votre faveur; ainsi vous n'avez aucun motif pour me traiter en ennemi.

— Recevez donc l'absolution, reprit Colonge; un repentir tel que le vôtre est trop rare pour ne pas mériter une amnistie.

M. La Berthonie saisit la main du peintre.

- Voilà de la véritable grandeur d'âme, s'écria-t-il d'un air attendri; vous êtes Auguste pardonnant à Cinna. — Baron, poursuivit-il tout à coup en se tournant vers monsieur de Livernois, resterez-vous froid en face d'un pareil spectacle? Ah! rien ne bat sous votre mamelle gauche, si vous ne sentez pas en ce moment que les jouissances de l'amitié sont les plus pures qu'il soit donné à l'homme de goûter! Allons! cédez à l'inspiration généreuse que je lis dans vos yeux. Si vous saviez combien il est doux de pouvoir presser sans remords la main de son ami! Est-ce la crainte qui vous retient? Mais vous le voyez, Colonge est généreux; au premier mot d'excuse et de repentir, j'en suis sûr, ses bras vous seront ouverts comme à moi.

— Pare cette botte-là si tu peux, se dit en lui-même le gros homme à la fin de son allocution pathétique.

Atteint en pleine poitrine, le baron perdit son aplomb ordinaire.

— J'ignore ce que vous voulez dire, répondit-il avec un embarras mêlé de dépit.

— Ah ! baron, j'attendais mieux de vous, reprit impitoyablement M. La Berthonie ; eh quoi ! lorsque moi , votre cadet, je vous donne l'exemple du retour à la sagesse, vous persistez dans vos œuvres de ténèbres ? Parole d'honneur, c'est un endurcissement peu délicat. Vous voulez donc mourir dans l'impénitence finale.

— Monsieur, s'écria le baron en rougissant de courroux, si vous avez quelque chose de particulier à me dire, nous pouvons nous expliquer chez vous et chez moi.

— Pourquoi pas ici ? dit Colonge de l'air le plus naturel ; il n'y a personne de trop. Voyons, La Berthonie, que vous a fait notre ami Livernois pour que vous le menaciez ainsi de l'impénitence finale ?

— Ce qu'il m'a fait ! grâce à son cheval, si bien dressé à casser le cou aux gens, n'est-il pas la cause première de ma conversion ? Comment oublier un pareil service ? Puis-je mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en l'arrachant à son tour de l'abîme où j'étais moi-même hier ? Encore ! Oui, baron, vous avez beau froncer les sourcils et me regarder d'un air sanguinaire, je vous ramènerai à la vertu malgré vous. Nous commettons même péché, nous ferons même pénitence. Comme moi vous cherchiez à plaire à madame Colonge, comme moi....

— Cette extravagance passe les bornes, interrompit M. de Livernois d'une voix tremblante de colère ; vous perdez la tête, monsieur.

— Mais non, je vous assure, répondit M. La Berthonie avec le sang-froid le plus irritant; je sais fort bien ce que je dis, et ne conçois par votre emportement. Nierez-vous que vous soyez amoureux de la charmante femme de notre ami?

— Colonge, s'écria le baron, ne comprenez-vous pas l'inconvenance de pareils propos, et puisque nous sommes chez vous, n'y mettez-vous pas un terme?

Hors d'état de résister à la rude attaque de son rival, M. de Livernois, par un de ces coups d'audace qu'inspire parfois le danger, avait pris le parti d'appeler à l'aide l'homme même qu'il était accusé de trahir. Cette tentative désespérée fut couronnée d'un plein succès.

— M. de Livernois a raison, dit Colonge en s'adressant gravement à M. La Berthonie; cette discussion me semble, comme à lui, tout à fait déplacée. Le nom de ma femme n'a rien à faire ici, et je vous saurai gré de choisir un autre sujet de conversation.

— Êtes-vous mari à ce point? répartit le gros homme avec un rire sardonique; n'en parlons plus, je me ferais scrupule de troubler cette belle quiétude. S'il vous plaît de réchauffer des serpents dans votre sein, permis à vous; il y a des gens qui aiment à être mordus, peut-être êtes-vous du nombre; en ce cas, comme dit le paysan de Shakspeare à la reine Cléopâtre: « Je vous souhaite bien du plaisir avec votre aspic! » — Quant à vous, mon cher baron, poursuivit La Berthonie en se levant et mettant son chapeau, un mot encore. Vous connaissez le pro-

verbe : « Corsaires à corsaires.... » Avec ou sans votre permission, je ne négligerai rien pour le réaliser en ce qui vous concerne. Vous m'avez nui tant que vous avez pu, je vous nuirai tant que je pourrai ; à mon avis, c'est de bonne guerre. J'espère que nous n'en serons pas moins bons amis. Au revoir, messieurs.

Monsieur La Berthonie, toujours calme et persifleur, salua les deux autres hommes du bout des doigts, et sortit en fredonnant un motif de *la Cenerentola*. A peine arrivé sur l'escalier, il fut rejoint par le baron.

— A quelle heure vous trouve-t-on chez vous ? lui demanda ce dernier avec un accent significatif.

— Tous les matins, jusqu'à trois heures, répondit le gros homme d'un ton bref.

— Fort bien, demain vous recevrez ma visite.

— Je vous attendrai.

Les deux rivaux se séparèrent sans prononcer un mot de plus. Tandis que monsieur La Berthonie descendait l'escalier en continuant sa cantilène un ton plus haut, monsieur de Livernois composait sa physionomie avant de rentrer dans l'atelier où, dans le même instant, le peintre et sa femme échangeaient rapidement les paroles suivantes :

— T'amuses-tu ? dit Colonge en entr'ouvrant le rideau qui avait si bien servi la curiosité d'Aurélié.

— Comme une reine, répondit-elle gaiement ; quel dommage que cela soit fini !

— Fini ! cela commence à peine.

— Qu'y aura-t-il encore?

— Un duel peut-être.

— Tu crois qu'ils se battront ?

— A moins que je parvienne à les en empêcher, et cela ne sera pas facile, car ils sont furieux tous deux. Ce pauvre Livernois surtout est exaspéré. Je le conçois : se voir ainsi calomnié !

— Calomnié ! répéta Aurélie en arrêtant sur son mari un regard scrutateur.

Au lieu de répondre, le peintre ferma le rideau et revint à sa place. Il était temps ; car le baron rentrait dans l'atelier. Les deux hommes se contemplèrent un instant d'un air d'étonnement fort bien joué, s'il n'était pas véridique.

— Qu'en dites-vous ? demanda M. de Livernois en se croisant les bras.

— C'est pétrifiant, répondit Colonge, qui parodia ce geste expressif.

— Auriez-vous cru que votre ami La Berthonie fût de cette force-là ?

— Non, je l'avoue ; il a dépassé tout ce que j'en attendais.

— Quelle rouerie !

— Quel machiavélisme !

— Tartufe, près de lui, n'eût été qu'un écolier.

— Il aurait donné des leçons à Basile.

— Que pensez-vous de cette manière de s'accuser lorsqu'on se voit démasqué ?

— Comment trouvez-vous cette façon de noircir les autres pour se blanchir soi-même ?

— Vouloir m'enlever votre estime !

— Vous imputer sa propre perfidie !

— Essayer de brouiller deux amis comme nous !

— Affirmer que vous êtes amoureux de ma femme ?

— C'est une indignité !

— C'est une infamie !

— C'est le trait d'un homme sans principes !

— Tranchons le mot, c'est le fait d'un Robert-Macaire !

Après avoir débité avec une égale vivacité, et comme à l'envi, cette espèce de litanies à versets alternatifs qui se succédaient sans intervalles, les deux amis firent une pause dont ils semblaient avoir besoin tous deux pour reprendre haleine.

— Ah ça ! mon cher Colonge, dit au bout d'un instant le baron, j'espère que les stupides propos que vous venez d'entendre n'ont laissé dans votre esprit aucune impression dont mon amitié ait le droit de se plaindre ?

— Pour qui me prenez-vous ? répondit le peintre ; ne vous connais-je pas ?

— C'est que, s'il faut en croire Beaumarchais, il reste toujours quelque chose de la calomnie.

— Comment ajouterais-je foi aux paroles d'un homme outré du tour que vous lui avez joué, et qui, en vous accusant, ne cherche qu'à se venger ?

— Cela saute aux yeux, et je suis ravi que vous discer-

niez si bien le motif de sa conduite; ainsi votre opinion à mon égard n'a pas changé ?

— Et elle ne changera jamais, répondit Colonge en prenant la main que lui tendait le baron; soyez sûr que je me fie à vous aujourd'hui tout autant que je m'y fiais hier.

— Pends-toi, La Berthonie ! se dit avec une joie sournoise M. de Livernois; tu as voulu ouvrir les yeux à un mari ! Pauvre niais, malgré ton esprit ! il faut d'autres saints que toi pour rendre la vue aux aveugles !

Depuis quelques instants, madame Colonge éprouvait un accès d'impatience qui menaçait de la trahir. A l'amusement qu'elle avait goûté d'abord venait de succéder un mécontentement bizarre dont il n'est pas inutile d'expliquer la cause. M. de Livernois avait joué son rôle avec tant de prudence et d'artifice, que la jeune femme, prise aux faux semblants d'un dévouement respectueux et désintéressé, ne s'était jamais douté qu'il pût servir de masque à un dessein qui n'était ni l'un ni l'autre. Donnant aux assiduités du baron l'interprétation qu'il leur donnait lui-même, elle l'avait vu sans défiance resserrer une intimité qui, par d'imperceptibles progrès, s'emparait de tous les privilèges de l'amitié, en attendant mieux. D'un seul mot, M. La Berthonie déchira le voile qu'avait si habilement tissu son rival. Par cette ouverture, la lumière pénétra soudain. Mille petites circonstances jusqu'alors mal comprises, obscures et presque inaperçues, revêtirent leur sens véritable et se groupèrent avec une

promptitude miraculeuse dans l'esprit de la femme détrompée. Aurélie vit clair, en un mot, et aussitôt elle trouva intolérable l'aveuglement de son mari. Autant une heure auparavant il l'avait charmée en se montrant jaloux d'elle et gardien vigilant de son honneur, autant alors il lui déplut en accueillant avec la crédulité d'un enfant les hypocrites protestations de M. de Livernois.

— S'il m'aimait réellement, se dit-elle, s'il était jaloux comme il le prétend, se laisserait-il tromper ainsi ?

Madame Colonge fut indignée de la perfidie du baron ; mais en même temps le peintre lui parut ridicule ; c'est dire qu'elle se sentit disposée à pardonner au premier pour mieux punir le second. Peu à peu elle éprouva un violent désir de se trouver seule avec celui-ci, afin de prendre une éclatante revanche de la tendresse qu'elle lui avait montrée quelques instants plus tôt. Ouvrir hardiment le rideau, paraître majestueuse et calme aux yeux étonnés des deux hommes, congédier M. de Livernois d'un seul mot, et se livrer ensuite en liberté au plaisir d'humilier son mari : ce coup de théâtre était fort tentant, mais impraticable. Qu'eût pensé le baron en voyant qu'elle s'était cachée pour l'écouter ? Heureusement Aurélie se souvint que dans le recoin où elle s'était placée se trouvait l'entrée d'un corridor qui communiquait avec la première pièce. Elle sortit sans faire de bruit par cet obscur passage, et un instant après rentra par la porte ordinaire, comme si elle venait de monter à l'instant même de son appartement à son atelier. Colonge n'avait pas prévu cette manœuvre.

vre ; il en attendit le résultat d'un air tranquille et un peu moqueur, tandis que M. de Livernois allait avec un galant empressement au-devant de la jeune femme.

— Je suis bien aise de vous trouver ici, dit Aurélie au baron ; il faut que je vous gronde. Où est l'album que vous deviez m'apporter ?

M. de Livernois se frappa le front par un geste familier aux gens à qui l'on remet en mémoire un fait oublié.

— Je ne sais à quoi je pense, répondit-il ; ce matin j'ai pris tout exprès cet album dans ma bibliothèque ; je l'aurai laissé sur mon bureau, mais je vous l'enverrai ce soir.

— Ce soir ? répéta madame Colonge avec un accent boudeur.

— Je vais le chercher, reprit le baron, qui se hâta de prendre son chapeau.

— A la bonne heure, dit-elle alors ; je suis fâchée de la peine que cela va vous donner, mais vous savez que la patience n'est pas la vertu des femmes. Quand vous m'avez dit : ce soir, j'ai cru entendre : dans cent ans.

M. de Livernois s'inclina en souriant, et sortit aussitôt avec l'empressement obséquieux d'un sigisbée en fonctions. Dans la cour il trouva son cabriolet, et prit pour aller chez lui le chemin le plus court ; mais en entrant dans son salon, il s'arrêta étonné à la vue du poète Félicien Régnier, dont il n'avait jamais reçu la visite, et qu'il aperçut étendu sur un divan, dans l'attitude farouche d'un lion qui attend sa proie.

X

LE CŒUR D'UN POÈTE

A la vue du baron qui le regardait avec autant de surprise qu'en peut manifester un homme du monde, Félicien Régnier se leva, et après un salut froidement poli :

— Monsieur, dit-il d'un air gourmé, veuillez excuser la liberté que j'ai prise de m'établir chez vous en votre absence. Votre valet de chambre m'a dit que vous rentriez pour dîner, et comme l'affaire dont je veux vous entretenir ne souffre aucun retard, je me suis permis de vous attendre.

— Vous avez fort bien fait d'agir chez moi sans cérémonie, répondit M. de Livernois, qui en prononçant ces paroles banales se dit en lui-même : que me veut cet étourneau ? Vient-il par hasard me proposer d'écouter la lecture de ses vers ?

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, reprit le poète ; je n'ai que quelques mots à vous dire.

— Je vous écoute, répliqua le baron en montrant un fauteuil.

Régnier refusa par un geste grave le siège qui lui était offert.

— Permettez-moi d'abord de vous adresser une question, dit-il ensuite; je ne doute pas que vous n'y répondiez avec franchise, comme il convient à un homme d'honneur.

— Au fait! Monsieur, répondit le baron, pressé de se débarrasser de cette visite importune.

— Le fait! le voici, poursuivit le poète d'une voix de plus en plus solennelle : on m'a dit qu'au dernier bal de madame de Gabrial il vous était tombé entre les mains, d'une manière que je ne veux pas apprécier en ce moment, un mouchoir de femme renfermant une lettre. La chose est-elle vraie?

M. de Livernois ne s'attendait pas à cette nouvelle attaque, et malgré son assurance, il fut embarrassé. La vérité avait ses inconvénients; mais quelle humiliation dans le mensonge! Après avoir hésité un instant, le baron, homme sans principes, mais non sans courage, se décida cavalièrement à courir les chances de la vérité.

— Le fait est parfaitement exact, répondit-il, et vous êtes bien informé. Au bal dont vous parlez, je me suis trouvé en effet possesseur, du moins pendant quelques instants, d'un mouchoir fort élégamment brodé, contenant une lettre non moins élégamment écrite.

— Vous l'avez lue! s'écria Régnier d'un ton rauque.

— Avec un plaisir extrême. La *Nouvelle Héloïse*, *Werther*, les *Lettres de Jacopo Ortis*, sont des charbons éteints

auprès de ce brasier. Quelle verve ! quel feu ! quelle poésie ! L'homme qui a écrit ces lignes est certes un talent de premier ordre, et il ne dépendra pas de moi qu'il n'arrive promptement au rang qu'il mérite. Déjà, sans qu'il s'en doute, je travaille pour lui.

Avec la présence d'esprit de l'homme habitué aux épreuves les plus épineuses, le baron, en parlant, combinait une ruse de guerre propre à désarmer le courroux qu'il voyait étinceler dans les yeux du poète chevelu. En quelques secondes il eut fait son plan, et il attendit, le sourire sur les lèvres, la réplique de Félicien Régnier, qui demeurerait bouche béante, ne sachant s'il pouvait prendre au sérieux les éloges prodigués à son style, ou s'il devait y voir un insolent persiflage. A la fin, le poète pencha pour cette dernière opinion, et à l'idée de se voir mystifié, il sentit redoubler sa colère.

— Monsieur, dit-il en dardant sur le baron un regard meurtrier, je sais que vous bouffonnez à ravir ; mais le moment est mal choisi. Je ne viens pas ici pour faire assaut de plaisanteries, mais pour avoir une explication sérieuse. Vous convenez de vous être emparé d'une lettre dont je me déclare l'auteur ; qu'en avez-vous fait ? Je vous somme de me le dire.

— Ne nous emportons pas et écoutez-moi, répondit le maître du logis, qui contemplait avec une inaltérable aménité la physionomie flamboyante de son interlocuteur ; en ce moment vous êtes furieux ! Bientôt, j'espère, vous reconnaîtrez que, loin d'avoir voulu m'amuser à vos

dépens, je vous ai rendu un véritable service ; mais d'abord établissons les faits. Vous êtes ou du moins vous croyez être amoureux de madame Colonge ; moi, je suis l'ami de son mari. Cela posé , que devais-je faire lorsque le hasard a mis dans mes mains votre billet ? Le laisser parvenir à sa destination ? J'aurais trahi Colonge. Vous le rendre ? Auriez-vous consenti à l'anéantir et à n'en pas écrire d'autres ? Le brûler ? C'eût été le trait d'un Vandale. Dans ma perplexité, je me suis arrêté à un quatrième parti qui va vous paraître bizarre , mais dont vous ne tarderez pas à comprendre les avantages, puisqu'il concilie tout, les devoirs que m'impose l'amitié, le respect dû à la vertu de madame Colonge, et les intérêts de votre avenir littéraire , auquel je m'intéresse particulièrement ; car les grands poètes sont rares, et je crois qu'il y a en vous l'étoffe d'un grand poète.

M. de Livernois fit une pause et interrogea la figure de Régnier. La tête pleine des fumées de l'indignation, le pâle jeune homme cependant commençait à sentir l'odeur de l'encens dont le baron avait habilement saupoudré son exorde ; et sa physionomie , où luttaien le refrognement du courroux et l'épanouissement de la vanité, offrait une vague ressemblance avec ces masques de carnaval qui pleurent d'un œil et rient de l'autre.

— Ne trouvez-vous pas madame de Gabrial une femme fort aimable ? reprit le baron d'une voix insinuante.

— Madame de Gabrial ! s'écria Régnier , le cœur agité d'un noir pressentiment.

— Si je vous disais que depuis jendi elle a conçu pour votre style une estime qui va jusqu'à l'enthousiasme ; si jé vous disais que dès à présent elle vous regarde comme le premier écrivain de l'époque ; si je vous disais enfin que cette lettre dont nous parlons, elle l'a relue vingt fois, cent fois peut-être !

— Ce serait un atroce guet-apens ! interrompit le poète, en se rappelant avec émoi les minauderies provocantes dont l'avait accablé, la veille, la femme surannée ; mais je ne puis croire que vous parliez sérieusement. Que me donnez-vous à entendre par cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie !

— Alors c'est une épouvantable trahison.

— Pas davantage ; ce n'est qu'un quiproquo, volontaire, il est vrai, mais qui ne peut vous être préjudiciable d'aucune manière. La lettre adressée par vous à madame Aurélie Colonge est parvenue à madame Aurélie de Gabriel ; voilà tout. Chaque jour la poste commet des erreurs beaucoup plus graves.

Loin d'apaiser Félicien Régnier, cette déclaration explicite acheva de l'exaspérer. Pour comprimer son courroux près de faire explosion, le poète érailla de ses ongles la soie de son gilet, tandis que de l'autre main il pétrissait son chapeau. Un peu soulagé par cet expédient, il reprit la parole d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme et imposante :

— Monsieur, dit-il, vous m'avez accordé l'explication que je désirais ; maintenant je n'ai plus qu'une seule

chose à vous demander : c'est de vouloir bien régler sur-le-champ les conditions d'une rencontre dont vous devez reconnaître la nécessité.

Déterminé à se battre avec M. La Berthonie, de qui le procédé lui semblait intolérablement injurieux, le baron n'avait nulle envie d'être mené une seconde fois sur le terrain par le poète chevelu, contre lequel il ne nourrissait aucun ressentiment ; car, autant dans le feu de la colère il peut paraître agréable de ferrailler, autant un duel à froid est déplaisant et ennuyeux. Homme du monde d'ailleurs, et craignant le ridicule par-dessus toutes choses, M. de Livernois se disait que croiser le fer avec une espèce de rapin littéraire, mal peigné, mal ganté, mal brossé, tel qu'était Félicien Régnier, ce serait s'exposer à devenir la fable des salons. Aussi, loin de se montrer offensé de la provocation qui lui était adressée, y répondit-il, par le sourire le plus pacifique.

— Accordez-moi seulement deux minutes d'attention, dit-il d'une voix douce et persuasive ; ensuite, si vous persistez à vouloir nous battre, nous nous battons. Mais avant d'en venir à cette extrémité, laissez-moi vous expliquer les motifs de ma conduite ; et pour traiter la question sous le point de vue qui vous intéresse davantage, parlons de vous. Quel est votre but ? la gloire, n'est-il pas vrai ? Vous sentez en vous des facultés puissantes, les germes d'un talent qui ne demande qu'à éclore, en un mot, l'œuf d'un aigle, pour parler comme Victor Hugo. Quelle influence exercerait sur votre vie la passion réelle ou factice que vous a in-

spirée madame Colonge? Une influence désastreuse, je le proclame hardiment. Je ne vous parlerai pas des difficultés à vaincre ni des périls à braver; je sais que ces choses-là exaltent un homme d'imagination, loin de le décourager. Je ne vous dirai pas que madame Colonge est une femme raisonnable, vertueuse, fort attachée à son mari, et que l'arracher à ses devoirs serait une œuvre impossible...

— Impossible n'est pas français! interrompit le poète d'un ton tranchant.

— Soit. Prenons donc l'hypothèse la plus favorable: supposons que vous ayez surmonté tous les obstacles, renversé toutes les barrières; supposons que madame Colonge vous aime. Vous voyez que je vous fais la partie belle. Qu'arrivera-t-il? Heureux ou contrarié, cet amour étouffera votre talent. Vous ne savez pas quel profond égoïsme renferme le cœur d'une femme de cet âge. Elle vous aimera, mais ce sera pour elle et non pour vous. Il lui faudra toutes vos pensées, tous vos instants, toute votre existence. Loin de vous encourager à conquérir une glorieuse renommée, elle s'efforcera de couper les ailes à votre ambition. Si elle vous permet de composer des vers, à coup sûr voudra-t-elle être seule à les lire. Vous serez son poète, sans doute; mais est-on poète à huis clos? Lui parlerez-vous de vos rêves d'avenir; elle vous répondra par quelque réalité présente à laquelle vous n'aurez pas la force de résister, et qui énervera peu à peu tous les ressorts de votre âme: Renaud chez Armide! Vous verrez votre talent lit-

téraire s'en aller puérilement en correspondances amoureuses ; et un jour, en interrogeant les facultés créatrices dont vous a doué la nature, vous serez surpris de les trouver engourdies, éteintes, mortes. Ainsi vous aurez manqué votre destinée, et au lieu de devenir un poète éminent, vous ne serez plus qu'un amoureux vulgaire. Pour consolation, il est vrai, vous serez aimé d'une fort jolie femme, tant qu'elle vous aimera ; mais cette indemnité vous suffira-t-elle toujours ? Ne viendra-t-il pas un instant où vous vous direz avec un regret amer ce que je pense moi-même dès à présent : c'est qu'il n'est pas dans le monde une seule femme qui mérite le sacrifice d'un talent comme le vôtre ?

M. de Livernois parlait d'un tel air de conviction et d'intérêt, que Félicien Régnier, qui d'abord l'avait écouté avec un courroux mêlé d'impatience, finit par lui prêter une oreille attentive. Entraîné malgré lui sur le terrain d'une discussion paisible, le poète oublia un instant ses griefs pour réfuter les arguments de son interlocuteur.

— Vos observations, dit-il, ont assurément de la justesse, mais elles peuvent s'appliquer aux autres femmes aussi bien qu'à celle dont vous parlez. Ne sont-elles pas toutes également exigeantes ?

— Erreur, mon jeune ami, répondit avec vivacité le baron. La femme, cet aimable tourment de nos cœurs, se modifie tellement selon l'âge, qu'à dix ans de distance on ne la reconnaît plus. Autant elle se montre vaine, capricieuse, égoïste, despotique dans la première jeu-

nesse, lorsque dans tout l'éclat de la beauté elle conçoit une idée exagérée de son mérite, autant vous la trouvez souple, affectueuse, obligeante, dévouée quelques années plus tard, à l'époque où, moins sûre de sa puissance, elle reconnaît la nécessité de l'affermir par des concessions habiles : c'est la royauté constitutionnelle succédant au pouvoir absolu. D'esclave qu'il était, l'homme alors devient maître, pour peu qu'il veuille l'être. On le ménage, on le flatte, on le choie, on se conforme à ses goûts, on adopte ses idées, on prend part à ses succès, on lui aplanit tout obstacle, on voudrait mettre le monde à ses pieds ! Douce et profitable chose, croyez-moi, que l'affection d'une femme aimable et spirituelle, jeune encore, mais pas trop ! Madame de Gabrial, par exemple, car il faut bien y revenir, madame de Gabrial est un de ces êtres rares qui réunissent toutes les qualités que peut désirer un homme d'esprit et de sens.

— Mais elle est vieille ! s'écria brusquement le poète ; on m'a dit qu'elle avait quarante-cinq ans.

— Calomnie ! elle en a trente-huit à peine, c'est-à-dire qu'elle a le droit de n'en avouer que trente, l'âge à la mode.

— Elle est laide.

— Ce n'est pas une beauté irréprochable, mais vous ne lui refuserez pas beaucoup de physionomie ?

— Grâce à son rouge et à ses sourcils teints.

— Qu'importe la cause, si l'effet est agréable ?

— C'est qu'à mes yeux il ne l'est pas du tout ; et puis elle n'a pas d'esprit.

— Ah ! poète, quelle ingratitude ! une femme qui depuis trois jours va disant partout que vos vers feront oublier ceux de Lamartine, et que Victor Hugo n'a qu'à se bien tenir !

— Elle dit cela ? demanda Régnier d'un ton moins âpre.

— Elle en dira bien d'autres, si vous avez le bon esprit d'alimenter l'estime qu'elle vous accorde déjà. Voyez-vous, mon cher poète, ceci est beaucoup plus grave que vous ne croyez. Vous avez du talent, mais cela ne suffit pas ; ce talent doit se produire au grand jour, sous peine de se voir éternellement contesté. La lumière n'est pas faite pour rester sous le boisseau. Que vous faut-il donc ? une tribune, un théâtre, un piédestal. Vous trouverez tout cela chez madame de Gabrial le jour où elle s'intéressera sérieusement à vous. Elle est fort riche, fort noble, très-répandue dans le meilleur monde ; elle reçoit dans son salon les hommes les plus influents, les femmes dont l'opinion fait autorité ; vous aurez là une coterie toute formée, qui, si elle vous adopte, vous lancera vers la renommée comme un ballon. Les amis de la vicomtesse deviendront forcément vos prôneurs ; ce sont de ces petits égards auxquels les gens qui savent vivre ne manquent jamais. Elle-même fera de votre succès une question personnelle ; pour vous servir, elle remuera ciel et terre ; elle pétrira les plus friands gâteaux, afin d'attendrir les cer-

bères de la critique ; elle obtiendra des articles dans les journaux, elle vous trouvera un éditeur.

Le baron s'arrêta pour reprendre haleine ; mais l'eût-il fait avec intention, il lui aurait été impossible d'imaginer une suspension plus habile. Dans le cœur des jeunes écrivains inédits, un sentiment l'emporte sur tous les autres, même sur l'amour, c'est une brûlante sollicitude pour leur premier ouvrage. Félicien Régnier connaissait les tribulations de cette tendre et cuisante paternité ; depuis six mois, son manuscrit en poche et ficelé de rose comme un enfant le jour de son baptême, il était à la recherche de ce parrain littéraire qui s'appelle éditeur, personnage à peu près insaisissable pour un débutant, et que certains auteurs regardent toute leur vie comme un être de raison : *rara avis*, c'est-à-dire oiseau farouche qui, à l'aspect d'un recueil de vers signé d'un nom inconnu, s'envole immanquablement à tire d'ailes en poussant un cri moqueur. Les *Brumes* et les *Rosées* de Félicien Régnier avaient subi la destinée commune ; parmi les libraires parisiens, il ne s'était pas rencontré un seul ami de la poésie qui consentit à en risquer l'impression. Repoussé de toute part et menacé de rester inédit à perpétuité, Régnier avait passé successivement des illusions les plus présomptueuses au découragement le plus amer. Déjà, en désespoir de publicité, il commençait à se draper en génie méconnu. C'est dire assez combien retentirent mélodieusement à son oreille ces paroles du baron : « Elle vous trouvera un éditeur ! » Qu'on se représente une vieille

filles à qui un ami compatissant vient dire : « Je vous ai trouvé un mari ! »

En ce moment le poète oublia les beaux yeux de madame Colonge, et ce fut avec une sorte de complaisance qu'il arrêta sa pensée sur la vicomtesse. Involontairement ému par ce mot magique : un éditeur ! il la vit presque spirituelle, presque jolie, presque jeune. D'un autre côté, il se prit à examiner sous un nouveau point de vue la conduite de M. de Livernois.

— Son action est certainement fort leste et fort inconsidérée, se dit-il en lui-même ; mais il est possible que l'intention en soit bonne, et qu'en agissant de la sorte il ait cru me rendre service.

— Eh bien ! reprit le baron en cherchant à lire sur la physionomie du jeune écrivain l'effet produit par sa propre éloquence ; comprenez-vous que, loin de chercher à vous nuire, je n'ai eu en vue que votre intérêt ?

— Après le vôtre toutefois, répondit Régnier d'un ton adouci.

— Mon intérêt ! En quoi, je vous prie ?

— Vous voulez vous débarrasser d'un rival.

— Vous croyez donc que je suis aussi amoureux de madame Colonge ? Quelle folie !

— Folie ou non, c'est la vérité ; je le sais de bonne source.

— Gageons que c'est La Berthonie qui vous a mis en tête cette extravagance. Si vous ajoutez foi aux menteries de ce Gascon, il vous fera voir des étoiles en plein jour.

Moi, l'ami intime de Colonge, amoureux de sa femme !
Moi, vieux garçon déjà, épris d'une beauté de vingt ans !
Quelle absurdité ! Revenons à notre sujet, et concluons.
Il est très-vrai que l'autre jour je vous ai joué un tour d'écolier ; mais, par le fait, il dépend de vous d'en tirer un excellent parti. Quel préjudice vous ai-je donc causé ? Où trouverez-vous là matière d'un duel ?

Régnier réfléchit un instant avant de répondre. Pendant ce dialogue, sa fureur vindicative s'était fondue insensiblement, comme cire au soleil ; toutefois un sentiment d'amour-propre l'empêcha de se rendre sur-le-champ aux raisons bonnes ou mauvaises de M. de Livernois.

— Monsieur, dit-il avec gravité, cette explication a pris une tournure si imprévue, que j'ai besoin de me recueillir pour en apprécier la valeur. Peut-être même consulterai-je à cet égard un de mes amis en qui j'ai toute confiance ; permettez-moi donc de différer jusqu'à demain l'expression définitive de ma manière de voir.

— Comme il vous plaira, répondit le baron en souriant ; mais je vous préviens que la mienne ne changera pas. Jamais je ne croirai qu'en cherchant à mettre en lumière un aussi beau talent que le vôtre j'aie commis un crime digne de mort.

Le poète huma ce dernier compliment de fort bon appétit, et prit ensuite congé du baron d'un air qui n'avait plus rien d'hostile.

— Cela demande réflexion, pensa-t-il en regagnant pédestrement son logis ; Aurélie est bien séduisante ! certes,

je l'aime comme jamais femme n'a été aimée ! Mais s'il est vrai que cette passion soit le tombeau de mon talent, ai-je le droit d'accomplir ce suicide?... Il y a du vrai dans ce que dit M. de Livernois... Il prétend que la vicomtesse n'a que trente-huit ans ; à cet âge une femme n'est pas vieille. Ninon de Lenclos, Diane de Poitiers, et tant d'autres des plus illustres, ont inspiré des passions beaucoup plus tard.

Tandis que dans l'esprit de Félicien Régnier l'image de la Béatrix quadragénaire se substituait insensiblement à celle de la Béatrix de vingt ans, grâce à la question de l'éditeur si heureusement soulevée par le baron, celui-ci, enfin débarrassé de l'importun qui l'avait trop longtemps retenu, retournait à la hâte chez le peintre, où l'attendait une troisième épreuve plus décisive que les deux autres.

XI

L'EPAGNEUL

Jusqu'alors l'avantage de la journée restait à M. de Livernois, qui sur trois conflits plus ou moins périlleux avait remporté deux succès : l'un contre le peintre, dont les yeux semblaient mieux bandés que jamais ; l'autre contre le poète, habilement poussé sur le terrain littéraire et désarmé sans coup férir. Avec M. La Berthonie, il est vrai, la lutte, encore indécise, menaçait de devenir tragique ; mais c'était là un faible souci pour le baron, qui redoutait l'ironie du gros homme beaucoup plus que son épée.

— Je lui ai donné hier une leçon d'équitation, pensait-il, demain je lui en donnerai une d'escrime ; le tout gratis.

La perspective d'un duel anime l'esprit lorsqu'elle ne l'inquiète pas. Rarement timide, M. de Livernois éprouvait en ce moment un redoublement d'assurance que trahissaient la fierté de son maintien et l'épanouissement de son visage. Rien qu'à voir la superbe audace avec laquelle il lançait son cabriolet à travers la mêlée d'équipages, d'omnibus, de charrettes, de voitures de toute sorte

qui lui disputaient le passage, on reconnaissait l'homme qui, se sentant né pour la victoire, regarde le but et non l'obstacle.

Contre son attente, le baron trouva l'atelier fermé.

— Quel bonheur s'il était sorti ! se dit-il en redescendant lestement au premier étage.

Introduit dans le salon, il vit son vœu réalisé. Madame Colonge était seule, languissamment étendue sur une causeuse près du feu ; elle paraissait plongée dans une douloureuse rêverie, et telle était sa préoccupation, qu'au bruit de la porte elle ne fit aucun mouvement. M. de Livernois l'examina un instant avec attention, et, s'approchant ensuite d'un pas discret :

— Madame, lui dit-il, voici l'album que vous désirez ; vous l'auriez eu plus tôt si je n'eusse trouvé chez moi un importun dont il m'a été presque impossible de me débarrasser.

Aurélié prit le livre par un geste machinal et le posa sur une table sans l'ouvrir.

— J'ai vu le tableau, dit-elle en levant sur le baron un sombre regard.

— Vous croyez sans doute que j'ai voulu vous tromper, répondit-il vivement ; je vous jure que la tête dont je vous ai parlé existait hier encore ; je l'ai vue de mes yeux.

— Moi aussi je l'ai vue, reprit madame Colonge avec l'accent d'une indignation contenue.

Un éclair de satisfaction illumina la physionomie de

M. de Livernois qui prit un siège, et se vint asseoir tout près de la jeune femme.

— Vous savez que je suis votre confident, lui dit-il d'une voix onctueuse; vous pouvez tout me dire; car personne ne vous écouterait avec un dévouement plus absolu et une sympathie plus sincère. Voyons : que s'est-il passé?

— Peu de chose, répondit-elle en souriant amèrement; on a vu que la tête dont vous parlez ne me plaisait pas, et l'on a bien voulu l'effacer.

— En vérité, on vous a fait ce sacrifice ! Il a dû coûter au cœur d'un artiste ?

— Et plus encore au cœur d'un amant.

— Vous croyez donc toujours qu'il aime cette femme ?

— N'est-ce pas vous-même qui me l'avez dit ?

— Peut-être ai-je eu tort, répondit le baron avec un accent hypocrite; mais vous avez voulu savoir la vérité, et il ne dépendait pas de moi de l'adoucir.

— Vous me croyez plus faible que je ne suis, repartit Aurélie en levant fièrement la tête; j'ai assez d'énergie pour entendre la vérité, si cruelle qu'elle soit. D'autres femmes à ma place s'évanouiraient, fondraient en larmes, ou parleraient de mourir; pour moi, je saurai supporter ma position avec calme et fermeté. Lorsque M. Colonge me montrait de l'attachement, j'éprouvais pour lui à mon tour l'affection la plus sincère; mais aujourd'hui qu'il ne m'aime plus, je me mépriserais si je l'aimais encore. La révolution qui s'est opérée dans mon

esprit m'étonne moi-même ; je ne me croyais pas ce caractère ferme et vindicatif. Tant que j'ai douté, j'ai beaucoup souffert ; maintenant que je ne doute plus, c'est à peine si je me rappelle cette souffrance.

— Souffrir ne remédie à rien, dit M. de Livernois d'une voix insinuante, et je ne puis qu'applaudir à votre courage.

— Pleurer ! gémir ! me désespérer ! reprit madame Colonge avec un rire qui semblait convulsif ; me ronger le cœur pour un ingrat qui me trompe ! jouer le rôle de victime ! Non, certainement, je ne serai pas si folle ; on se moquerait de moi et l'on aurait raison.

— On ne se moquerait pas de vous, on vous plaindrait, au contraire.

— Ce serait pis. Suis-je donc une femme laide, vieille, sottie ou ridicule, pour qu'on me plaigne ? la pitié ! je n'en veux pas ; mieux vaudrait l'outrage. Si je savais que vous eussiez pitié de moi, je ne vous pardonnerais jamais.

— Si votre chagrin m'inspirait un autre sentiment mille fois plus affectueux, plus dévoué et plus tendre que la pitié, me pardonneriez-vous ?

A cette espèce d'aveu prononcé à demi-voix, Aurélie répondit tout haut :

— Ce sentiment serait donc une offense, puisque vous pensez qu'il aurait besoin de pardon ?

Depuis son entrée dans le salon, le baron, en voyant de quel air rancunier s'exprimait la jeune femme, n'avait cessé de rouler dans sa tête la pensée suivante :

— Tous les rivaux écartés, le mari par terre ; telle est la position : c'est le moment d'agir.

Conformément à cette réflexion , M. de Livernois arma ses yeux de leur regard le plus fascinateur, et se penchant vers Aurélie :

— Vous parlez d'offense ! lui dit-il d'une voix pathétique ; nommez-vous ainsi la sympathie la plus vive, le respect le plus profond, le dévouement le plus sincère, la tendresse la plus ardente, l'amour, enfin ! un amour tel que jamais femme n'en inspira un semblable !

— Vous m'aimez ? demanda madame Colonge d'un air de satisfaction.

— A en perdre la tête ! à en mourir ! répondit le baron, qui, en voyant sourire la jeune femme, trouva le procédé singulier et se prit à craindre un succès trop facile.

— Vous verrez , pensa-t-il , qu'avec mes raffinements de tactique et de prudence, j'aurai perdu deux mois aussi iniaisement qu'eût pu le faire un écolier ; ayez donc la bonhomie de croire à la vertu !

Le baron, qui approchait de la cinquantaine, en amour était naturellement de l'ancienne école ; il se mettait à genoux. En cette occasion il n'eut garde de manquer à une formalité qu'il regardait comme l'assaisonnement indispensable de toute déclaration bien conditionnée. Il se jeta donc sur le tapis avec d'autant plus de respect dans l'attitude qu'il en avait moins dans le cœur.

Cette fois Aurélie fit mieux que sourire, elle rit tout haut et sans chercher à se contraindre.

— Qui a gagné ? demanda-t-elle tout à coup à son mari qui, vers la fin de cette scène, était entré furtivement dans le salon et s'était avancé jusque derrière le baron sans que celui-ci l'eût entendu venir.

Surpris d'une question qui ne lui était pas adressée, le séducteur suranné suivit la direction des yeux de la jeune femme et tourna brusquement la tête. A la vue de l'artiste qui le regardait avec son sang-froid habituel, il se leva tout effaré, prit son chapeau, et se dirigea vers la porte de l'air d'un homme qui craint, s'il reste un seul instant de plus, d'être obligé de sortir par la fenêtre.

— Où allez-vous ? lui dit Colonge avec un sourire aussi calme que moqueur ; restez et rasseyez-vous. Je ne suis point un mari féroce ; je n'ai dans ma poche ni pistolet, ni poignard.

Il était une chose plus redoutée de M. de Livernois qu'un coup de poignard ou de pistolet, c'était le ridicule.

— Si je sors ainsi, se dit-il, cette déroute sera mon Waterloo, et je ne m'en relèverai pas.

Le baron rassembla tout ce qui lui restait de présence d'esprit, d'aplomb, de courage, et s'assit sur le fauteuil que lui montrait le peintre.

— Je ne sais trop à quel jeu nous venons de jouer, dit-il avec une grimace qu'il prit pour un sourire ; tout ce que je puis deviner, c'est que j'ai perdu.

— Vous n'êtes pas le seul, repartit Aurélie en lançant à son mari un regard malicieux.

— Oui, baron, je suis votre compagnon d'infortune, dit Colonge d'un ton d'enjouement que la circonstance rendait étrange. Il faut que je vous explique tout cela; car, malgré votre esprit, il vous serait impossible d'y rien comprendre. Sachez d'abord que la petite scène renouvelée de Tartufe, dans laquelle vous venez de jouer le rôle principal, est de l'invention de madame et non de la mienne; c'est madame qui en a combiné les accessoires, se fiant avec raison, quant au principal, à votre amabilité. Pour rendre l'imitation plus exacte, elle voulait que je me misse sous cette table, comme Orgon; mais j'ai obtenu, par amendement, de me placer derrière une des portières. La position était moins pittoresque, il est vrai, et si j'avais, comme vous, l'habitude de m'agenouiller, nul doute que je n'eusse suivi scrupuleusement la tradition dramatique; enfin j'ai fait de mon mieux.

— Moi aussi, dit madame Colonge en riant malignement. Ne trouvez-vous pas que j'ai fort bien joué mon rôle de femme trahie et ne respirant que la vengeance?

— Il faut être juste pour tout le monde, reprit le peintre; le baron a eu de beaux moments; il a dit admirablement: « Vous parlez d'offense! nommez-vous ainsi la sympathie la plus vive, etc., etc. »

— Et mieux encore: « A en perdre la tête! à en mourir! » reprit Aurélie en parodiant sans miséricorde l'accent emphatique du galant désappointé.

— La pantomime a été digne de l'éloquence, poursuit le mari ; on ne se met pas mieux à genoux.

— On se mettait donc à genoux autrefois ? dit la jeune femme, qui adressa au baron, de l'air le plus ingénu, cet impitoyable sarcasme.

Pendant cette exécution, le patient, sans essayer une défense inutile, se tenait coi sur son fauteuil. Vainement affectait-il l'air d'insouciance impassible par lequel les esprits supérieurs dominent leurs désastres ; la nature plus forte que la volonté se refusait à cet héroïque mensonge. Malgré des efforts désespérés, son sourire ne jouait plus ; on eût dit d'une artillerie enclouée.

— Maintenant, continua le peintre du même ton de tranquille persiflage, je dois vous expliquer le prologue de notre petit proverbe. Vous savez de quel air j'ai accueilli la dénonciation de La Berthonie, et comment j'ai refusé de croire que vous eussiez l'intention de plaire à ma femme ? Aurélie n'a pas été de mon avis ; en vain lui ai-je parlé de votre amitié pour moi, en vain lui ai-je énuméré les services que vous me rendez depuis plusieurs mois en veillant sur elle avec une sollicitude infatigable ; elle a persisté à révoquer en doute votre désintéressement et votre sincérité. J'ai pris votre parti, comme vous pouvez croire ; peine perdue ! tandis qu'à mes yeux vous demeuriez le plus dévoué des amis, aux siens vous en étiez le plus perfide, le plus hypocrite, le plus déloyal. Excusez-moi ; c'est ma femme qui parle. Bref, notre discussion s'est terminée à l'anglaise, par un pari.

— Dont je paierai les frais, interrompit M. de Livernois en se levant brusquement ; c'est juste : *Væ victis !*

Vaincu, il l'avouait lui-même, le baron en ce moment bornait ses vœux à opérer convenablement sa retraite.

— Vous avez de l'esprit, dit-il au peintre ; et, sans vous offenser, madame en a davantage. A armes égales, il me serait difficile de lutter, et, puisque vous êtes deux contre un, je puis sans humiliation avouer ma défaite. Pour prix de la leçon que je viens de recevoir, je veux à mon tour vous donner un conseil.

— Je vous écoute, dit Colonge.

Le baron se pencha vers lui :

— Dorénavant, gardez votre femme vous-même, lui dit-il à l'oreille ; c'est le plus sûr.

M. de Livernois n'attendit pas la réponse de l'artiste, et il prit congé d'Aurélie en la saluant d'un air hautain ; Colonge le reconduisit jusqu'à l'antichambre.

— Au revoir, mon cher, lui dit le baron en sortant.

— Adieu, répondit le peintre, qui appuya sur ce mot.

— Adieu, soit ; mais, si nous ne devons plus nous revoir, j'espère du moins que vous ne me garderez pas rancune. Soyez sûr qu'à ma place personne n'eût été plus irréprochable. Ce n'est pas impunément qu'on épouse une si jolie femme.

— Je le sais, aussi ne vous traiterai-je pas plus sévèrement que les autres.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je vous ai promis une place dans mon tableau.

— Je n'y tiens pas.

— J'y tiens, moi ; vous ferez un fort beau Cimbre.

— C'est-à-dire que vous me menacez d'une caricature !

— Ne m'avez-vous pas dit que vous trouviez ce mode de vengeance aussi juste qu'ingénieux ?

— J'ai dit...

— Qu'il y avait, dans cette idée, du Dante et du Michel-Ange ; ce sont vos expressions.

— Mon cher, vous plaisantez à ravir, dit le baron d'une voix sourde ; mais je ne puis croire que vous parliez sérieusement.

— Très-sérieusement, je vous jure.

— En ce cas, je dois vous prévenir que je n'ai pas l'habitude de me laisser tourner en ridicule, et que je regarderai comme une provocation directe l'exécution de votre menace.

— Soit, dit Colonge froidement.

M. de Livernois lança au peintre un regard de défi, et sortit en affectant une insouciance dédaigneuse qu'il était loin d'éprouver en réalité. Sa physionomie, soutenue jusqu'alors par un excessif amour-propre, prit, dès qu'il fut seul, une expression si piteuse, que le domestique qui gardait le cabriolet lui dit avec une respectueuse commisération :

— Monsieur est malade ?

— Qu'est-ce que ça te fait, imbécile ! répondit le baron, en allongeant au cheval un coup de fouet furieux.

En rentrant dans le salon, Colonge s'approcha de sa femme, qui l'accueillit d'un air moitié moqueur, moitié boudoir.

— A nous deux maintenant, dit-elle en le menaçant du doigt; vous rappelez-vous ce que vous me disiez dans l'atelier?

— Je t'aime; est-ce cela? répondit l'artiste avec un tendre sourire.

— Pas le moins du monde. Voici ce que vous disiez : « Sachez, Madame, que je vois tout, que je sais tout; que pas une de vos démarches ne m'échappe, que je lis dans vos pensées même ! » Oseriez-vous encore en dire autant?

— Pourquoi pas?

— Quoi ! vous soutiendrez que vous êtes jaloux de moi ?

— Un peu plus que je ne voudrais l'être.

— Les jaloux voient souvent ce qui n'est pas, à plus forte raison ce qui est. Et vous qui prétendez être si clairvoyant, vous êtes-vous jamais douté des perfides intentions de M. de Livernois; ne vous êtes-vous pas laissé complètement abuser par ses protestations d'amitié ? en un mot, et vous méritez bien que ce mot soit méchant, n'avez-vous pas été sa dupe ?

— Je ne crois pas.

— Mais j'en suis sûre, moi, reprit Aurélie avec vivacité, et cela suffit pour m'apprendre ce que je dois penser de votre tendresse. Si vous m'aimiez comme vous dites, vous devineriez tout, et personne ne pourrait vous tromper.

.. — J'ai bien envie de te faire ma confession générale,

dit Colonge en riant ; mais je n'ose pas, tu es trop grondeuse aujourd'hui.

— Le plus grand des péchés, c'est de peu aimer sa femme ; celui-là connu, le reste n'est rien.

— Tu ne te fâcheras pas ?

— Parlez donc.

— Ma conduite va te paraître étrange ; mais tu la trouveras excusable si tu veux bien réfléchir à la position difficile où me place le don de plaire que tu possèdes à un degré si éminent, si effrayant, pourrais-je dire. Quoique tu doutes de ma jalousie, dans tes victimes je vois des ennemis, et ces ennemis sont si nombreux que, désespérant de les vaincre à force ouverte, j'ai dû recourir à la ruse. Tu sais ce que c'est que la chasse au chien d'arrêt ?

— Quelle ridicule question ! s'écria Aurélie avec impatience.

— Pas si ridicule ; il faut bien que j'emploie une image matérielle pour te faire comprendre mon système de défense. Un bon épagneul quête le gibier avec ardeur, l'arrête à distance et le fait partir sous le coup de feu de son maître ; un pareil serviteur me devenait fort nécessaire dans la lutte inégale où je me trouvais engagé. J'ai donc choisi parmi tous tes adorateurs, le plus fin, le plus habile, le plus rusé, celui enfin en qui j'ai cru découvrir le meilleur flair, et je l'ai dressé, sans qu'il s'en doutât, à dépister ses rivaux qu'il ne demandait qu'à mordre. Nous sommes entrés en chasse, lui se moquant tout bas de ma confiance, moi riant sous cape de sa trahison. L'épagneul a fait mer-

veille, je dois lui rendre cette justice. C'est grâce à lui surtout que Mariendof, don Antonio, Roquaincourt, La Berthonie, Régnier, en un mot, toute la volée de perdreaux se trouve en ce moment dans ma gibecière.

— Et l'épagneul ? dit madame Colonge, qui contempla son mari d'un air émerveillé.

— Il sort d'ici.

— M. de Livernois ? s'écria-t-elle en partant d'un éclat de rire.

— Qui mieux que lui eût pu remplir ce rôle ?

— Ainsi tu avais tout deviné ?

— Dès le premier jour.

— Est-ce bien de la jalousie, ou n'est-ce que de l'esprit ?

— C'est de l'amour ! répondit le peintre en venant s'asseoir sur la causeuse près de sa femme.

XII

LA COALITION

Le lendemain, Félicien Régnier fut introduit dans l'appartement de M. La Berthonie qu'il trouva complètement habillé, quoiqu'il fût à peine midi.

— Mille pardons de la liberté que j'ai prise en vous faisant prier de passer chez moi, lui dit le gros homme ; vous savez qu'entre alliés on agit sans cérémonie. Voici le fait : j'attends la visite de M. de Livernois, et, comme selon toute apparence il en résultera des épées, je désire que vous assistiez à notre entretien.

— Vous voulez vous battre ? demanda le poète d'un air surpris.

— C'est aller sur vos brisées, je le sais ; mais je ne puis résister à la tentation de donner une leçon à ce vieux fat. Si vous ne consentez pas à me céder la priorité, nous la tirerons au sort, et le perdant sera le témoin du gagnant. Est-ce convenu ?

— J'ai eu hier une longue conversation avec M. de Li-

vernois, répliqua Régnier au lieu de répondre directement à cette question.

— Vous avez pris jour ? interrompit M. La Berthonie.

— Je dois en effet le revoir aujourd'hui, mais après les explications qu'il m'a données, je doute qu'un duel soit indispensable.

— A merveille, s'écria le gros homme en jetant à son allié un regard ironique ; chacun se comporte à sa guise, et, puisque les raisons de M. de Livernois vous semblent bonnes, ce n'est pas à moi de les trouver mauvaises. Vos dispositions pacifiques me conviennent fort d'ailleurs, puisqu'elles me laissent le champ libre. Dois-je chercher un autre témoin ?

— Ce serait m'offenser ; mais j'espère que l'affaire se terminera à l'amiable pour vous comme pour moi.

— A l'amiable ! libre à vous, poète, d'aimer les duels où l'on déjeune ; pour moi, j'ai l'habitude de me battre à l'épée et non à la fourchette.

Félicien Régnier fronça les sourcils, et il s'apprêtait à répondre à cette observation sardonique par quelque épigramme non moins acérée, lorsque la porte s'ouvrant de nouveau mit fin à une discussion qui menaçait de se changer en dispute. Solennellement annoncé par le valet de chambre de M. La Berthonie, le baron entra dans le salon d'un air aussi souriant que s'il eût pénétré en pays ami ; après avoir salué familièrement ses deux rivaux, il s'assit sur le fauteuil que lui présentait par un geste grave le maître du logis.

— Mon cher, lui dit-il alors, vous êtes assurément fort imposant, mais ces frais de majesté sont inutiles ; gardez-les donc pour une meilleure occasion, et reprenez, je vous prie, votre agréable physionomie de tous les jours.

— Je ne vous comprends pas, répondit M. La Berthonie étonné de ce début.

— Je suis bien aise de vous trouver ici, reprit le baron en s'adressant au poète ; vous êtes partie intéressée dans le débat qui va nous occuper.

— M. Régnier est mon témoin, dit le gros homme d'un ton sérieux.

— J'y vois un petit empêchement, repartit M. de Livernois toujours souriant.

— Lequel ? demandèrent à la fois les deux autres.

— C'est que s'il y a parfois des duels sans témoins, en revanche il n'y a pas de témoins sans duel ; or, nous ne nous battons pas.

— Pourquoi cela ? s'écria M. La Berthonie d'une voix aigre.

— Parce que nous sommes ici trois hommes d'esprit. Encore une fois, quittez cet air tragique, et veuillez m'écouter. Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, le vent a si bien tourné, qu'ennemis hier, ce que nous avons de mieux à faire aujourd'hui, c'est de fraterniser.

— On vous a donné votre congé, interrompit le gros homme tandis que sa physionomie s'épanouissait soudain.

— Grâce à vous, ceci soit dit sans rancune : l'autre jour je vous ai coulé bas, hier vous m'avez démolí de fond

en comble ; partant quitte, ce me semble. Que les vainqueurs se battent entre eux pour le partage du butin, à la bonne heure ; mais que les vaincus achèvent de se détruire au lieu de se rallier contre l'ennemi commun, ceci ne vous paraît-il pas comme à moi un peu trop niais ?

— Archiniaïs, dit Régnier.

— Qui nommez-vous l'ennemi commun ? demanda M. La Berthonie dont la fantaisie guerroyante s'était apaisée dès qu'il avait reconnu dans son rival un compagnon de disgrâce.

— A quoi pensez-vous ? répondit ce dernier ; parbleu ! l'ennemi, c'est le mari ; un enfant sait cela.

— D'accord ; mais il n'y a plus d'ennemi, puisqu'il n'y a plus de combat.

— Vous croyez le combat fini, dit M. de Livernois d'un air railleur ; vous prenez sans doute notre ami Colonge pour un de ces époux débonnaires, trop heureux d'en être quittes pour la peur ; vous ne connaissez pas l'homme. Savez-vous quel plat de son métier il s'apprête à nous servir ?

— Vous voulez dire quelle croûte, fit dédaigneusement Félicien Régnier.

— Fussiez-vous une autruche au lieu d'être un poète, repartit le baron, cette croûte-là vous paraîtra dure à digérer.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ? demanda M. La Berthonie avec un accent d'impatience.

— D'une bagatelle, d'une misère ! Avant un mois, vous

La Berthonie, vous Régnier, Mariendof, Roquaincourt et je ne sais qui encore, moi-même enfin qui vous parle, nous serons, grâce au susdit Colonge, les particuliers les plus ridicules de la bonne ville de Paris, où pourtant il ne manque pas de concurrence.

Ici le baron fit une description sommaire du tableau des Cimbres et expliqua à ses auditeurs devenus fort attentifs le danger qui les menaçait tous. A cette révélation imprévue, La Berthonie et Régnier demeurèrent muets un instant; l'annonce d'un péril sérieux les eût à coup sûr moins émus que ne le firent en perspective les dents aiguës de la malignité parisienne, cette spirituelle ogresse avide de chair fraîche.

Le poète chevelu recouvra le premier la parole :

— S'il a son pinceau, j'ai ma plume, s'écria-t-il avec orgueil.

— Et moi, j'ai mon épée, dit M. La Berthonie plus fièrement encore.

Le baron les regarda tous deux d'un air d'indulgente supériorité.

— Permettez-moi, dit-il ensuite, de continuer la métaphore et de vous faire observer que ce n'est ni avec de l'encre ni avec du sang que s'effacent des taches d'huile. Votre plume, mon cher poète, est assurément fort piquante, et je m'applaudis, mon cher La Berthonie, de n'avoir plus à craindre votre flamberge, mais si redoutables que soient ces deux armes, je doute qu'elles vous sauvent du ridicule si vous lui laissez le tems de vous at-

teindre. En cette circonstance, l'essentiel n'est pas de frapper, mais de parer.

— Le moyen ? s'écria Régnier ; ne dites-vous pas que cet abominable tableau est presque achevé ?

— A peu près, mais personne encore ne l'a vu, et d'ici à l'ouverture du Salon, Colonge a le temps d'y faire tous les changements que pourra exiger la suppression des personnalités satiriques dont nous avons lieu de nous plaindre.

— Y consentira-t-il ? dit M. La Berthonie d'un air de doute.

— Je l'espère, répondit le baron, mais pour obtenir ce résultat il faut manœuvrer avec autant d'adresse que de vigueur. Si nous nous adressons séparément à Colonge, nul doute qu'il ne se refuse à toute espèce d'accommodement, car il a fait ses preuves de courage, et je comprends que la vengeance, ce plaisir des dieux, soit aussi celui des maris. Mais si entêté et si rancunier qu'il puisse être en sa qualité de Breton, il me paraît impossible qu'il repousse une requête énergiquement articulée par une demi-douzaine d'hommes aussi bien posés dans le monde que Roquaincourt, Mariendof et nous autres. Peut-être s'attend-il à un duel ; montrons-lui-en six : c'est le meilleur moyen de le forcer à la paix, et pouvons-nous souhaiter autre chose ? Agissons donc de concert ; il y a long-temps qu'on l'a dit : L'union fait la force ! Je connais nos co-intéressés ; si mon plan vous paraît bon, je les vais trouver de ce pas, et je me charge de les attacher aujourd'hui même à notre ligue, nul d'entre eux, j'en suis sûr, ne se souciant

plus que nous de figurer au pilori du Salon. Demain, réunion générale ici ou chez moi, et, après être définitivement convenus de nos faits, nous allons par députation ou en masse signifier à l'ennemi commun notre ultimatum : pas de caricatures, ou guerre à mort de six contre un !

En d'autres circonstances, l'inégalité d'une pareille lutte eût alarmé la conscience des auditeurs et celle du baron lui-même, mais le danger dont ils étaient menacés imposa silence à leur délicatesse, car la crainte du ridicule peut rendre déloyaux et impitoyables ceux que la nature avait créés scrupuleux et débonnaires. Le projet de M. de Livernois obtint donc l'assentiment des deux alliés présents à la discussion, et séance tenante il fut décidé qu'on ne négligerait rien pour porter, le jour même, la ligue au complet.

Vingt-quatre heures après environ, deux voitures de place s'arrêtèrent devant la maison de Colonge ; six hommes en descendirent gravement et montèrent en silence jusqu'à l'étage où se trouvait l'atelier. Au bruit de la sonnette, la porte s'ouvrit, et sur la réquisition de M. de Livernois, le domestique du peintre rentra dans l'intérieur du sanctuaire. A l'annonce de cette visite collective, dont avant toute explication le but était facile à deviner, Colonge sourit ironiquement ; puis, sans tirer devant sa toile le rideau dont il la couvrait toujours en pareil cas, il se dirigea vers le groupe hostile arrêté à la porte de l'atelier.

— Est-ce moi, ou mon tableau que vous désirez voir ? demanda-t-il avec une froide politesse.

— L'un et l'autre, répondit solennellement le baron.

— Entrez donc, répliqua le peintre d'un ton non moins sérieux.

Les coalisés ne se firent pas répéter cette invitation, et franchirent le seuil. Ils se rangèrent en face du tableau sur lequel chacun d'eux s'empressa de chercher et trouva bientôt sa propre figure soumise à la plus sanglante parodie que puisse enfanter la verve satirique d'un artiste outragé. A cet aspect, ils échangèrent de sombres regards, et plusieurs ne purent retenir un murmure sourd que le baron comprima d'un geste grave, quoique lui-même, en apercevant son image odieusement caricaturée depuis la veille, éprouvât un dépit voisin de la fureur.

— Eh bien, Messieurs, dit alors le peintre d'un ton dégagé, pensez-vous que ce tableau me fera quelque honneur au Salon ?

Par déférence pour son âge et aussi en raison des égards que mérite tout inventeur, M. de Livernois avait été élu à l'unanimité chef de la coalition ; chargé de porter seul la parole afin d'éviter les incohérences d'un débat tumultueux, il s'avança d'un pas et se plaça majestueusement en face de l'artiste.

— Nous estimons trop votre caractère, lui dit-il, pour n'être pas convaincus d'avance de votre désir d'étouffer, avant qu'il éclore, un scandale fâcheux pour nous tous, pour vous le premier. Nous venons donc vous trouver dans un esprit de conciliation et de paix qui, nous n'en doutons pas, éveillera les sympathies de votre raison. Vous devez

comprendre qu'il est impossible que dans son état actuel votre tableau soit présenté à l'Exposition. Loin de nous la pensée d'apporter aucun obstacle au triomphe d'une œuvre remarquable à tant de titres et de priver le Salon d'une toile qui peut-être en sera le chef-d'œuvre. Ce que nous vous demandons, ce n'est pas la suppression d'un ouvrage auquel nous souhaitons au contraire autant de succès qu'il en mérite, mais seulement la modification de quelques accessoires indifférents au sujet et qu'il vous sera facile de remplacer sans que votre tableau perde rien de sa valeur. Il est inutile que j'insiste sur ce point, car vous savez fort bien de quoi je veux parler.

— Peut-être, répondit Colonge avec un demi-sourire, mais faites comme si je l'ignorais ; dans une discussion de cette nature on ne saurait s'exprimer d'une manière trop claire et trop explicite. Quels sont, je vous prie, ces accessoires indifférents au sujet, dont vous me demandez la modification ?

Le baron étendit sa canne à pomme d'or comme fait de sa baguette un montreur de figures de cire, et désigna successivement sur la toile les caricatures des confédérés parmi lesquelles il n'eut garde d'oublier la sienne. Cette opération accomplie, il se retourna vers l'artiste, et lui dit en appuyant sur chaque syllabe :

— Nous attendons votre réponse.

— La voici, dit Colonge avec le plus grand sang-froid : Je ne vois pas la nécessité de supprimer des personnages qui, à part un peut-être, ont obtenu l'autre jour votre ap-

probation la plus chaude, et à propos desquels, sans crainte de blesser ma modestie, vous m'avez comparé à Dante et à Michel-Ange. Quel artiste sacrifierait volontairement ce qui lui a mérité un si magnifique éloge ? pour moi, je le sens, je n'aurai pas ce courage. Mon tableau sera donc présenté au jury tel qu'il est en ce moment ; je n'y changerai rien, pas un profil, pas un nez, pas une oreille.

— Est-ce votre dernier mot ? s'écria Félicien Régnier qui, à la vue de sa grotesque portraiture, s'était jusqu'alors contenu avec peine.

— Je suis désolé qu'il vous déplaît, mais vous l'avez dit, c'est mon dernier mot.

— En ce cas, fit M. de Livernois en reprenant la parole que menaçait de lui enlever l'impatient courroux du poète, je dois, au nom de ces messieurs et au mien, vous signifier notre détermination commune. Si vous refusez d'acquiescer à une demande présentée sous la forme la plus pacifique et dont la justice ne saurait être sérieusement contestée, nous nous verrons forcés de recourir à un autre moyen que vous devinez sans doute. C'est avec regret que nous en viendrons à cette extrémité, mais il n'aura pas dépendu de nous de l'éviter.

En entendant ces dernières paroles qui semblaient transporter le débat du terrain des accommodements à celui de la provocation, le peintre promena un regard assuré sur le groupe qui attendait sa réponse avec une anxiété secrète.

— Puis-je savoir, demanda-t-il d'un ton où perçait le

dédain, lequel d'entre vous, Messieurs, est chargé de mettre en pratique le moyen extrême dont parle M. le baron de Livernois ?

— Nous sommes tous solidaires, répondit M. de Roquincourt, magistrat aimable dont il a été trop peu question jusqu'à présent.

— Est-ce à dire que dans le cas où le sort me favoriserait une première fois, je doive avoir affaire successivement avec chacun de vous, jusqu'au dernier ?

— C'est ainsi que nous l'entendons, dit d'un air fort poli le comte de Mariendof.

— Nous sommes tous également offensés, ajouta M. La Berthonie, chacun de nous a le droit d'exiger une réparation particulière.

— Paix générale ou guerre contre tous, dit sentencieusement le baron en manière de résumé.

— Je suppose, répliqua Colonge toujours impassible, que dans la prévision du cas de guerre, *casus belli*, pour parler comme les diplomates, vous avez réglé d'avance l'ordre de la cérémonie ; vous êtes six, qui de vous a le numéro un ?

— Le sort en décidera, répondit M. de Livernois.

— Qu'il en décide donc à l'instant.

A ces mots prononcés avec une calme énergie, le peintre prit sur une étagère une urne en bronze d'après Cellini, la posa sur une table au milieu de l'atelier et y jeta une demi-douzaine de carrés de papier sur lesquels il écrivit au préalable un nombre égal de numéros depuis un

jusqu'à six. Ces préliminaires achevés, il reprit en souriant courtoisement :

— Voyons, Messieurs, qui de vous aura la main heureuse.

Les confédérés s'entre-regardèrent avec un embarras visible, et, soit que la fière contenance de l'artiste leur imposât, soit que l'appréhension du ridicule triomphât de leur dépit, nul d'entre eux n'avança le bras du côté de l'urne.

— Qui vous retient ? reprit Colonge d'une voix railleuse ; ce débat ne vous semble-t-il pas, ainsi qu'à moi, arrivé au point où les faits doivent remplacer les paroles ? avant un mois, que je sois mort ou vivant, ce tableau sera au Louvre : ce point bien entendu, que reste-t-il à discuter ?

— Je ne puis croire que vous parliez sérieusement, dit d'un air mielleux M. de Roquaincourt ; quel que soit le dénoûment de cette désagréable affaire, il est impossible que la délicatesse ne vous conseille pas impérieusement d'en anéantir la cause. Vous êtes trop loyal, à coup sûr, pour vouloir un duel où ne régnerait pas l'égalité. Or, si nous pouvons opposer une épée à votre épée, quelle arme opposerions-nous à votre pinceau ?

Colonge se croisa les bras sur la poitrine, et fixant sur ses adversaires le regard étincelant de l'aigle prêt à fondre sur sa proie :

— Vous parlez de délicatesse et de loyauté ! leur dit-il d'une voix où l'ironie dominait la colère ; vous invoquez l'égalité des chances ! le propos me semble étrange et nouveau. Qu'appellez-vous une chance égale ? est-ce le

combat de six contre un que vous venez m'offrir et que j'accepte ? Que nommez-vous délicatesse ? serait-ce ce système de servile complaisance et de basse flatterie dont se servent les galants pour fermer les yeux aux maris ? En quoi consiste la loyauté ? est-ce à s'introduire sous le masque de l'amitié au foyer d'un honnête homme pour y porter le déshonneur ? Les grands mots sont ridicules lorsque les actes n'y répondent pas ; supprimez-les, croyez-moi, et n'espérez pas que j'use à votre égard d'une générosité que vous-mêmes vous traiteriez de duperie. Depuis quand l'agresseur a-t-il le droit de régler le choix des armes, et à quel titre prétendriez-vous restreindre ma défense ? Puisque mon pinceau vous semble redoutable, vous avez été bien imprudents de l'irriter ; la chose faite, vous en subirez les conséquences. Là, où vous affectez de voir des personnalités satiriques, je vois, moi, les plus légitimes représailles. En essayant de séduire ma femme, vous avez voulu faire rire à mes dépens ; en traitant vos physionomies à la manière de Dantan, je n'ai pas d'autre but à votre égard. Entre nos procédés il n'y a que deux différences : la première c'est que le droit est de mon côté, puisque vous m'attaquiez sans justice, tandis que je ne fais que me défendre ; la seconde c'est qu'où vous avez échoué je réussirai infailliblement. Il y a si longtemps que le public s'amuse des maris, qu'il ne sera pas fâché de s'égayer une fois aux dépens des amants. Mais voilà une tirade un peu longue, et je ne pense pas que vous soyez venus ici pour m'écouter discourir ; monsieur de Marien-

dof, vous êtes étranger ; à cette considération ces messieurs vous céderont sans doute l'honneur de mettre le premier la main à l'urne.

Quoique fort contrarié de voir s'envenimer une affaire qu'il avait espéré de terminer par la voie des négociations et où il était menacé de jouer un rôle un peu ridicule, le gentilhomme russe ne crut pas pouvoir reculer devant une provocation si directe. Il s'avança donc vers la table avec une insouciance affectée, et plongea la main dans la coupe d'où il tira un billet portant le numéro trois.

— A votre tour, Messieurs, dit Colonge.

Les coalisés s'approchèrent l'un après l'autre, sans beaucoup d'empressement. Les billets tirés de l'urne et ouverts, il se trouva que le numéro un était échu au poète chevelu, le second à M. de Roquaincourt, le quatrième à don Antonio, le cinquième à M. La Berthonie, et le sixième enfin au baron de Livernois.

Le peintre s'inclina légèrement du côté de Félicien Régnier.

— C'est donc avec vous que j'aurai l'honneur de commencer, lui dit-il ; deux de mes amis vous iront voir demain pour prendre les arrangements nécessaires ; ce sera pour après-demain si vous le trouvez bon. Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux autres d'un ton de politesse mêlé de persiflage, veuillez m'excuser si je ne vous retiens pas plus longtemps. J'ai quelques retouches à faire à mon tableau, et dans quarante-huit heures il ne sera peut-être plus en mon pouvoir de les terminer.

Il devenait superflu de prolonger un débat clos d'une manière si péremptoire par le maître du logis. Après un échange de saluts également hautains de part et d'autre, les coalisés sortirent de l'atelier. A l'exception du poète inédit qui, en qualité de champion favorisé par le sort, affectait une héroïque insouciance, et chanteronnait belliqueusement le motif du duo des *Puritains*, ils portaient tous sur leurs physionomies une expression soucieuse et déçue. En descendant l'escalier M. La Berthonie prit le baron par le bras et le retint en arrière de leurs compagnons.

— Les gens d'esprit se trompent quelquefois, lui dit-il tout bas; témoin l'école que nous venons de faire sous vos auspices.

— Véritable école, répondit M. de Livernois avec la modestie passagère d'un auteur sifflé; mais qui aurait pu prévoir un entêtement si féroce?

— Je le comprends fort bien, reprit le gros homme, à la place de Colonge je n'agis pas autrement; n'est-il pas sûr d'avoir les rieurs pour lui?

— Voilà le diable; ce duel en six actes me semble maintenant d'une absurdité colossale. Vainqueurs, nous serons odieux; vaincus, ridicules.

— Superlativement ridicules, quoi qu'il arrive; à tout prix il faut sortir de ce guépier.

— J'y songeais.

— Songeons-y ensemble.

— Soit, mais d'abord débarrassons-nous de nos auxiliai-

ces dont l'imaginative nous serait de peu de ressource.

D'accord sur ce point, le baron et M. La Berthonie prirent congé de leurs compagnons, et, les laissant remonter en voiture, ils s'éloignèrent à pied de leur côté. Au bout d'une cinquantaine de pas, durant lesquels le silence n'avait pas été interrompu, M. de Livernois s'arrêta brusquement.

— Nous sommes deux enfants, dit-il en regardant son voisin.

— Il vous vient une idée ? demanda celui-ci qui à son tour s'arrêta.

— L'idée la plus simple, et il est incroyable que je ne l'aie pas eue plus tôt.

— Ce sont toujours ces idées-là qui arrivent les dernières. Voyons la vôtre.

— La négociation directe ayant échoué, ne vous semble-t-il pas que ce soit le cas de recourir à ce qu'on appelle en diplomatie une intervention ?

— L'intervention de qui ?

— De la seule personne qui ait du crédit sur Colonge.

— Sa femme ?

— Précisément.

M. La Berthonie réfléchit un instant.

— Le projet me paraît hardi pour ne pas dire téméraire, fit-il enfin ; si vous le menez à bon port je vous proclame notre maître à tous, et je vous fais voter une cravache d'honneur.

— Vous pouvez l'aller commander chez Verdier, ré-

pondit le baron avec un sourire plein d'assurance ; au revoir, mon cher, il ne faut jamais laisser refroidir l'inspiration, et je vais incontinent tenter l'aventure.

— Et moi je vais dire une neuvaine pour que vous réussissiez ; ce diablé de tableau où nous faisons tous une si ébouriffante grimace est pour moi un vrai cauchemar ; je suis sûr que je n'en dormirai pas.

— A moins que je ne vous porte avant ce soir quelque bonne nouvelle.

— Le ciel vous exauce ! dit le gros homme avec componction.

Les deux alliés échangèrent une poignée de main qui prouvait qu'il n'est guère d'inimitié que n'étouffe un intérêt commun ; puis ils se séparèrent, et, tandis que M. La Berthonie se dirigeait vers les boulevards, le baron rebroussant chemin rentra dans la maison du peintre.

XIII

CONCLUSION

De toutes les visites que pouvait recevoir ce jour-là madame Colonge, aucune ne l'aurait surprise autant que le fit celle de M. de Livernois. En entendant ce nom retentir à la porte du salon, la jeune femme crut d'abord que le domestique se trompait, et pour la convaincre il ne fallut rien moins que l'aspect de son adorateur suranné, qui, nonobstant les souvenirs de la veille, s'avança vers elle sans manifester aucun embarras.

— Avouez, Madame, que vous ne vous attendiez pas à me voir aujourd'hui, lui dit-il en souriant d'une manière affectée ; après ce qui s'est passé hier, vous aviez le droit de croire que le poignard, la corde ou le poison avaient mis fin à mon existence ; il n'en est rien cependant, et ma santé est même assez bonne.

— J'en suis charmée, répondit froidement Aurélie : mais je regrette que vous ayez pris la peine de me venir tirer d'une inquiétude que je n'avais pas.

— Ma visite, Madame, a un but plus sérieux, répliqua

le baron en changeant d'accent. Si vous daignez m'accorder un instant d'attention, vous en serez promptement convaincue.

— Parlez, monsieur, dit madame Colonge.

— Permettez-moi de rappeler le passé en deux mots, reprit M. de Livernois en s'asseyant sans y être invité ; vous êtes jeune, spirituelle, charmante, née pour plaire enfin, et vous remplissez consciencieusement cette destinée. Votre mari — ne fronchez pas le sourcil, je n'en dirai pas de mal — votre mari, au lieu de jouir de vos triomphes, en a pris de l'ombrage ; je ne le blâme pas, et peut-être à sa place eussé-je fait comme lui. Ne pouvant vous imputer à crime des succès qui vous suivent partout sans que vous les cherchiez, c'est sur vos courtisans, je devrais dire vos victimes, qu'est tombé son ressentiment. Vous avez vu son tableau ; vous savez donc avec quelle impitoyable cruauté il y a traité la plupart des hommes qui depuis quelques mois gémissent dans vos fers, et parmi lesquels je dois me ranger, tout indigne que je puisse être d'un si bel esclavage. Exposer cette satire au pinceau, ce serait provoquer un de ces scandales que le moindre bon sens recommande d'éviter ; car les éclaboussures en rejaillissent également sur toutes les parties intéressées, et la malignité des oisifs y trouve seule son profit. Mes compagnons de martyre et moi, nous avons vainement essayé de faire comprendre à Colonge cette chose si simple. Il persiste à se venger ; de quoi ? je vous le demande. Quel tort lui avons-nous fait ? quel dommage lui avons-nous causé ? Ne

l'aimez-vous pas uniquement et fabuleusement ? n'est-il pas votre idole, votre dieu ? ne vous moquez-vous pas de nous avec lui autant que le peut souhaiter son amour-propre ? De quoi donc se plaint-il, ce rare et trop heureux mari, et quelle humeur atrabilaire le pousse à traiter de Turc à Maure une demi-douzaine d'honnêtes garçons dont le seul tort est d'avoir eu des yeux pour vous voir, et qui déjà s'en trouvent assez punis par vos rigueurs ? Il est impossible, Madame, que vous ne soyez pas de mon avis, et que la punition ne vous semble pas disproportionnée à l'offense.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de M. Colonge, interrompit avec quelque vivacité Aurélie ; ne me disiez-vous pas que vous aviez eu une discussion avec lui ?

— Il y a une demi-heure à peine, répondit le baron en affectant de la réserve afin de se faire interroger.

— Puis-je en connaître le résultat ? demanda la jeune femme, qui, de son côté, s'efforça de cacher sa curiosité sous une feinte insouciance.

— Le résultat, Madame, vous paraîtra terrible, et si je n'étais pas convaincu qu'il dépend de vous, de vous seule, de le prévenir, je me garderais certes de vous en faire part.

— Un duel, fit Aurélie en jetant à son interlocuteur un regard inquiet.

— Plus d'un duel peut-être, car nous sommes six, dit M. de Livernois du ton le plus grave.

— Six contre un ! s'écria la femme du peintre avec indignation.

— Ce serait cent contre un, Madame, mille contre un, si l'on comptait tous les hommes à qui vous avez plu depuis le commencement de l'hiver. Grâce à Dieu, le chiffre de ceux que Colonge a trouvés dignes de la colère de son pinceau s'arrête à six ; c'est cinq de trop, je le sais, et la partie est déplorablement inégale, mais qu'y faire ? nous sommes tous offensés au même degré, et nul d'entre nous n'est d'humeur à se laisser couvrir de ridicule sans essayer la seule défense en usage parmi les gens d'honneur.

Aurélie pencha la tête d'un air soucieux, et garda pendant quelque temps un silence respecté du baron.

— Si je vous comprends bien, dit-elle enfin en le regardant en face, M. Colonge doit se battre successivement avec chacun de vous jusqu'à ce que lui-même sans doute soit blessé ou mort?...

— Ou tous ses adversaires hors de combat, interrompit M. de Livernois.

— Et il a accepté un pareil duel ?

— J'ose dire qu'il l'a provoqué, car nous étions tous de l'humeur la plus accommodante et n'avions pas la moindre envie de pousser la chose au tragique, mais il paraît avoir prodigieusement soif de notre sang ! Othello ne se serait pas montré plus intraitable.

Malgré son inquiétude, madame Colonge ne put s'empêcher d'éprouver une agréable sensation en voyant son mari comparé à Othello.

— Il est donc certain qu'il m'aime jusqu'à la jalousie, jusqu'à la fureur, se dit-elle avec complaisance, sans cela tiendrait-il tant à se venger ? Il m'aime assez pour se faire tuer pour moi, assez, j'en suis sûre, pour me tuer moi-même s'il me croyait coupable ! Quel bonheur d'inspirer, de partager un tel amour !

La jeune femme se leva par un mouvement où perçait un secret orgueil, et arrêta sur le baron ses yeux, dont un fier sourire rehaussait encore l'expression étincelante.

— Je vous remercie de votre démarche, lui dit-elle ; vous avez eu raison de compter sur moi pour seconder vos dispositions pacifiques ; peut-être auriez-vous mieux fait de venir me trouver d'abord au lieu de vous adresser à M. Colonge, vous eussiez ainsi évité une discussion qui, je le crains, rendra ma tâche moins facile ; mais, puisque le mal est fait, il ne faut plus songer qu'à le réparer. Attendez-moi un instant.

Aurélie sortit du salon, et y rentra presque aussitôt en portant un petit pupitre garni de tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Mettez-vous là, dit-elle au baron en lui montrant la table où elle venait de poser le pupitre

M. de Livernois obéit machinalement.

— Maintenant, prenez une feuille de papier, et écrivez ce que je vais vous dicter.

— De quoi s'agit-il ? demanda le baron un peu surpris.

— Écrivez, reprit-elle d'un ton bref. — « Nous rétractons formellement tout ce qui, dans notre conversation

avec M. Colonge, a pu être regardé par lui comme une provocation ou une offense, et relativement à la demande que nous lui avons adressée, nous la recommandons à sa générosité, sachant que c'est le seul moyen d'obtenir qu'il y ait égard. »

— Comment ! vous voulez que j'écrive cela ! s'écria M. de Livernois, qui pendant cette dictée, avait mâché sa plume au lieu de s'en servir.

— Je veux plus, répondit Aurélie en souriant de l'embarras de son ancien adorateur.

— Quoi donc encore ?

— Vous ferez signer cette déclaration par tous ceux qu'elle intéresse.

— Ils n'y consentiront jamais.

— Cela vous regarde.

— Mais s'ils refusent ?

— S'ils refusent, répéta madame Colonge d'une voix ferme, je refuserai, moi, de me mêler de cette affaire.

— Vous voulez donc que votre mari subisse les chances de ces duels ?

— Je veux avant tout que son honneur soit à l'abri de toute atteinte, et que l'acte de condescendance que j'espère obtenir de lui ne puisse jamais être mal interprété. Peut-être, en pensant que vous êtes six et qu'il est seul, aviez-vous cru que la considération de cette inégalité aurait quelque influence sur son esprit. Cette supposition est une injustice qui doit être authentiquement rétractée. Voulez-vous écrire, oui ou non ?

La jeune femme parlait d'un ton si résolu, que le baron comprit qu'il devait se soumettre ou renoncer à tout espoir d'arrangement. Après avoir hésité un instant, il fut décidé par le souvenir de la burlesque physionomie dont l'avait gratifié l'artiste, mais il n'eut garde d'avouer le motif de sa soumission.

— Vous savez qu'il est impossible de vous résister, dit-il avec un sourire forcé ; quoique vous abusiez de votre empire, je ne me sens pas le courage de vous désobéir ; ce serait la première fois.

Il trempa la plume dans l'encre en poussant un soupir, et écrivit la déclaration que lui dicta de nouveau madame Colonge sans changer un seul mot à la première version.

— Maintenant, dit Aurélie, faites-leur signer cette pièce, et me la rapportez.

M. de Livernois s'inclina en silence, et sortit du salon. Dans la rue, il arrêta le premier cabriolet de louage qu'il aperçut vacant, et se mit sans délai à la recherche de ses compagnons de mésaventure. Par un hasard favorable, il parvint à les rejoindre successivement dans le cours de l'après-midi. En voyant sous quelles fourches Caudines il fallait passer pour obtenir la paix, les coalisés manifestèrent l'un après l'autre la répugnance qu'éprouve un malade à qui l'on présente une abominable médecine ; mais le baron finit par triompher de leur hésitation à l'aide de cet argument sans réplique :

— La pilule est amère, j'en conviens ; mais aimez-vous

mieux, en laissant exposer cet infernal tableau, devenir la fable de tout Paris ?

A cinq heures du soir, le document par lequel les anciens adorateurs d'Aurélië se recommandaient humblement à la générosité du peintre se trouva revêtu de toutes les signatures nécessaires : le triomphe du mari sur les amants était un fait accompli.

Une demi-heure après, cette pièce décisive fut remise par le baron à madame Colonge, qui, avec l'aplomb d'une enchanteresse sûr de son pouvoir et pour qui le succès ne saurait être douteux, se contenta de dire en souriant finement :

— C'est bien ; adieu, Monsieur, le reste me regarde.

L'empire qu'exerce infailliblement sur un homme de talent et de cœur une femme jeune, belle, séduisante, telle en un mot que nous avons peinte Aurélië, est trop facile à comprendre pour que nous ayons besoin d'expliquer ici les moyens dont se servit madame Colonge dans l'accomplissement de sa mission conciliatrice. Chose certaine, aucun duel n'eut lieu, et le tableau des Cimbres parut à l'Exposition expurgé de tout portrait satirique ; peut-être y perdit-il, car la vengeance est une puissante inspiratrice ; mais, même sans le secours du scandale, il obtint un de ces succès qui, de prime abord, tirent un artiste de la foule.

— Tu n'étais qu'un enlumineur assez agréable, dirent à Colonge ses amis, maintenant tu es un peintre ; qui

diantre a opéré cette métamorphose si soudaine et si imprévue ?

— L'amour ! pensa l'artiste, mais il ne le dit pas, car toute passion profonde a sa pudeur et porte un voile qu'elle ne lève jamais devant les profanes.

FIN

TABLE

La Peau du Lion.

	Pages.
I. Le fantôme rouge.....	1
II. L'épreuve nocturne.....	18
III. La diligence attaquée.....	28
IV. Le balcon.....	42
V. Les poupées.....	58
VI. Le lion muselé.....	71
VII. Le traité de paix.....	85
VIII. Le loup pris au piège.....	97
IX. La revanche.....	114
X. Les rivaux.....	128
XI. Les voleurs.....	148
XII. Le bout de l'oreille.....	160

La Chasse aux Amants.

I. La lettre et le mouchoir.....	181
II. Le gardien officieux.....	193
III. L'art et le mariage.....	206
IV. L'ami du mari.....	228

	Pages
V. Le tableau.....	234
VI. L'alliance des rivaux.....	249
VII. Jalousie.....	261
VIII. Tête-à-tête conjugal.....	272
IX. Partie et revanche.....	286
X. Le cœur d'un poète.....	306
XI. L'épagnenl.....	320
XII. La coalition.....	333
XIII. Conclusion.....	350

